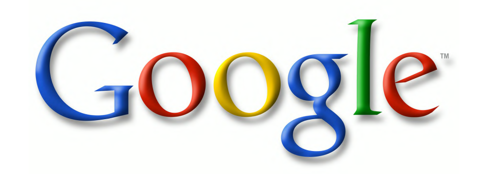




C. Tudway

7ber 16th. 1823.



LA HENRIADE.

POEME

PAR VOLTAIRE.

AVEC NOTES.

NOUVELLE EDITION,

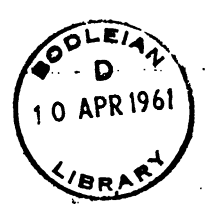
REVUE ET CORRIGÉE AVEC SOIN,

D'APRÈS L'ÉDITION STÉRÉOTYPE DE DIDOT.

LONDRES:

Chez Dulau et Co. 37, Soho-square; G. et W. B. Whittaker, Ave-Maria-lane; Mawman, Ludgate-hill; et Boosey et Fils Broad-street, Royal Exchange.

1820


BODLEIAN
D
10 APR 1961
LIBRARY

PREFACE

DU ROI DE PRUSSE.

Le poème de la Henriade est connu de toute l'Europe. Les éditions multipliées qui s'en sont faites l'ont répandu chez toutes les nations qui ont des livres, et qui sont assez policées pour avoir quelque goût des lettres.

M. de Voltaire, peut-être l'unique auteur qui préfère la perfection de son art aux intérêts de son amour-propre, ne s'est point lassé de corriger ses fautes ; et, depuis la première édition où la Henriade parut sous le titre de Poème de la ligue, jusqu'à celle qu'on donne aujourd'hui au public, l'auteur s'est toujours élevé d'efforts en efforts, jusqu'à ce point de perfection que les grands génies et les maîtres de l'art ont ordinairement mieux dans l'idée qu'il ne leur est possible d'y atteindre.

L'édition qu'on donne à présent au public est considérablement augmentée par l'auteur; c'est une marque évidente que la fécondité de son génie est comme une source intarissable, et qu'on peut toujours s'attendre, sans se tromper, à des beautés nouvelles, et à quelque chose de parfait d'une aussi excellente plume que l'est celle de M. de Voltaire, etc. etc.

PREFACE.

On ne se lasse point de réimprimer les ouvrages que le public ne se lasse point de relire; et le public relit toujours avec un nouveau plaisir ceux qui, comme la Henriade, ayant d'abord mérité son estime, ne cessent de se perfectionner sous les mains de leurs auteurs.

Ce poème, si différent dans sa naissance de ce qu'il est aujourd'hui, parut pour la première fois en 1723, imprimé à Londres, sous le titre de la Ligue. M. de Voltaire ne put donner ses soins à cette édition; aussi est-elle remplie de fautes, de transpositions, et de lacunes considérables.

L'abbé des Fontaines en donna, peu de temps après, une édition à Evreux, aussi imparfaite

C. Tudway

7ber 16th. 1823.

I beg leave, Madam, without comparing myself to Descartes, to dedicate the Henriade to Your Majesty, upon the like account, not only as the protectress of all arts and sciences, but as the best judge of them.

I am, with that profound respect which is due to the greatest virtue as well as to the highest rank,

may it please your Majesty,

YOUR MAJESTY'S

most humble, most dutiful,

most obliged servant,

VOLTAIRE.

La Henriade a été traduite en plusieurs langues ; en vers anglais par M. Lokman ; une partie l'a été en vers italiens par M. Querini, noble vénitien ; et une autre en vers latins par le cardinal de ce nom, bibliothécaire du vatican, si connu par sa grànde littérature. Ce sont [illegible]ux hommes célèbres qui ont traduit le

poème de Fontenoi. MM. Ortolani et Nenci ont aussi traduit plusieurs chants de la Henriade. Elle l'a été entièrement en vers hollandais et allemands, et en vers latins par M. Caux de Cappeval.

Cette justice, rendue par tant d'étrangers contemporains, semble suppléer à ce qui manque d'ancienneté à ce poème; et puisqu'il a été généralement approuvé dans un siècle qu'on peut appeler celui du goût, il y a apparence qu'il le sera des siècles à venir. On pourrait donc, sans être téméraire, le placer à côté de ceux qui ont le sceau de l'immortalité.

Avant Homère, Virgile et le Tasse, on avait décrit des siéges, des incendies, des tempêtes: on avait peint toutes les passions: on connaissait les enfers et les champs élysées: on disait qu'Orphée, Hercule, Pirithoüs, Ulysse, y étaient descendus pendant leur vie. Enfin, ces poètes n'ont rien dont l'idée générale ne soit ailleurs. Mais ils ont peint les objets avec les couleurs les plus belles: ils les ont modifiés et embellis suivant le caractère de leur génie et les mœurs de leur *temps: il* les ont mis dans leur jour et à

leur place. Si ce n'est pas là créer, c'est du moins donner aux choses une nouvelle vie; et on ne saurait disputer à M. de Voltaire la gloire d'avoir excellé dans ce genre de production.

LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

Henri III, réuni avec Henri de Bourbon, roi de Navarre, contre la ligue, ayant déjà commencé le blocus de Paris, envoie secrétement Henri de Bourbon demander du secours à Elisabeth, reine d'Angleterre. Le héros essuie une tempête. Il relâche dans une île, où un vieillard catholique lui prédit son changement de religion, et son avénement au trône. Description de l'Angleterre et de son gouvernement.

: chante ce héros qui régna sur la France
par droit de conquête, et par droit de naissance;
i par de longs malheurs apprit à gouverner,
ma les factions, sut vaincre, et pardonner,
ıfondit et Mayenne, et la ligue, et l'Ibère.
ut de ses sujets le vainqueur et le père.
escends du haut des cieux, auguste vérité;
nds sur mes écrits ta force et ta clarté;

Que l'oreille dès rois s'accoutume à t'entendre.
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre ?
C'est à toi de montrer, aux yeux des nations,
Les coupables effets de leurs divisions.
Dis comment la discorde a troublé nos provinces ;
Dis les malheurs du peuple, et les fautes des princes.
Viens, parle ; et s'il est vrai que la fable autrefois
Sut à tes fiers accents mêler sa douce voix ;
Si sa main délicate orna ta tête altière ;
Si son ombre embellit les traits de ta lumière,
Avec moi sur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, et non pour les cacher.
(*a*) Valois régnait encore ; et ses mains incertaines
De l'état ébranlé laissaient flotter les rènes :
Les lois étoient sans force, et les droits confondus ;
Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce prince environné de gloire.
(*b*) Aux combats, dès l'enfance, instruit par la victoire,
Dont l'Europe, en tremblant, regardait les progrès,
Et qui de sa patrie emporta les regrets,
Quand du nord étonné de ses vertus suprêmes
Les peuples à ses pieds mettaient les diadêmes. (*c*)
Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier ;
Il devint lâche roi, d'intrépide guerrier :
Endormi sur le trône au sein de la mollesse,
[illegible] de sa couronne accablait sa faiblesse,

(*d*) Quélus et saint-Mégrin, Joyeuse et d'Epernon,
Jeunes voluptueux qui régnaient sous son nom,
D'un maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaisirs ses langueurs léthargiques.
Des Guises cependant le rapide bonheur
Sur son abaissement élevait leur grandeur;
Ils formaient dans Paris cette ligue fatale,
De sa faible puissance orgueilleuse rivale.
Les peuples déchaînés, vils esclaves des grands,
Persécutaient leur prince, et servaient des tyrans.
Ses amis corrompus bientôt l'abandonnèrent;
Du louvre épouvanté ses peuples le chassèrent:
Dans Paris révolté l'étranger accourut;
Tout périssait enfin, lorsque Bourbon parut.
(*e*) Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerrière,
A son prince aveuglé vint rendre la lumière:
Il ranima sa force, il conduisit ses pas
De la honte à la gloire, et des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux rois s'avancèrent;
Rome s'en alarma; les Espagnols tremblèrent;
L'Europe, intéressée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.
On voyait dans Paris la discorde inhumaine
Excitant aux combats et la ligue et Mayenne,
Et le peuple et l'église, et, du haut de ses tours,
Des soldats de l'Espagne appelant les secours.

Ce monstre impétueux, sanguinaire, inflexible,
De ses propres sujets est l'ennemi terrible ;
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins.
Le sang de son parti rougit souvent ses mains.
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire ;
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.
Du côté du couchant, près de ces bords fleuris
Où la Seine serpente en fuyant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmants, retraite aimable et pure,
Où triomphent les arts, où se plaît la nature,
Théâtre alors sanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois rassemblait ses soldats.
On y voit ces héros, fiers soutiens de la France,
Divisés par leur secte, unis par la vengeance ;
C'est aux mains de Bourbon que leur sort est commis.
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'armée, à son pouvoir soumise,
Ne connaissait qu'un chef, et n'avait qu'une église.
(f) Le père des Bourbons, du sein des immortels,
Louis, fixait sur lui ses regards paternels :
Il présageait en lui la splendeur de sa race :
Il plaignait ses erreurs ; il aimait son audace ;
De sa couronne un jour il devait l'honorer ;
Il voulait plus encore, il voulait l'éclairer.
Mais Henri s'avançait vers sa grandeur suprême
Par des chemins secrets, inconnus à lui-même.

Louis du haut des cieux, lui prêtait son appui :
Mais il cachait le bras qu'il étendait pour lui,
De peur que ce hèros, trop sûr de sa victoire,
Avec moins de danger, n'eût acquis moins de gloire.
Déjà les deux partis, au pied de ces remparts,
Avaient plus d'une fois balancé les hasards ;
Dans nos champs désolés le démon du carnage
Déjà jusqu'aux deux mers avait porté sa rage
Quand Valois à Bourbon tint ce triste discours,
Dont souvent ses soupirs interrompaient le cours.
Vous voyez à quel point le destin m'humilie ;
Mon injure est la vôtre ! et la ligue ennemie,
Levant contre son prince un front séditieux,
Nous confond dans sa rage, et nous poursuit tous deux ;
Paris nous méconnait ! Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui suis son roi, ni vous qui devez l'être.
Ils savent que les lois, le mérite et le sang,
Tout, après mon trépas, vous apelle à ce rang ;
Et redoutant déjà votre grandeur future,
Du trône où je chancelle ils pensent vous exclure.
(*g*) De la religion, terrible en son courroux,
Le fatal anathême est lancé contre vous.
Rome, qui sans soldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Espagnols a remis son tonnerre
Sujets, amis, parents, tout a trahi sa foi ;
Tout *me fuit*, *m'abandonne*, ou s'arme contre moi ;

Et l'Espagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes désertes.
  Contre tant d'ennemis ardents à m'outrager,
Dans la France à mon tour appelons l'étranger:
Des Anglais en secret gagnez l'illustre reine.
Je sais qu'entre eux et nous une immortelle haine
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londre est de tout temps l'émule de Paris:
Mais, après les affronts dont ma gloire est flétrie,
Je n'ai plus de sujets, je n'ai plus de patrie.
Je hais, je veux punir des peuples odieux:
Et quiconque me venge est Français à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel ministère
De mes secrets agents la lenteur ordinaire;
Je n'implore que vous: c'est vous de qui la voix
Peut seule à mon malheur intéresser les rois.
Allez en Albion; que votre renommée
Y parle en ma défense, et m'y donne une armée.
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis;
Mais c'est de vos vertus que j'attends des amis.
  Il dit; et le héros, qui, jaloux da sa gloire,
Craignait de partager l'honneur de la victoire,
Sentit, en l'écoutant, une juste douleur.
Il regrettait ces temps si chers à son grand cœur,
Où, fort de sa vertu sans secours, sans intrigue,
(4) *Lui seul avec Condé* faisait trembler la ligue.

Mais il fallut d'un maître accomplir les desseins]
Il suspendit les coups qui partaient de ses mains ;
Et laissant ses lauriers cueillis sur ce rivage,
A partir de ces lieux il força son courage.
Les soldats étonnés ignorent son dessein ;
Et tous de son retour attendent leur destin.
Il marche. Cependant la ville criminelle
Le croit toujours présent, prêt à fondre sur elle ;
Et son nom, qui du trône est le plus ferme appui,
Semait encor la crainte, et combattait pour lui.
Déjà des Neustriens il franchit la campagne :
De tous ses favoris, Mornay seul l'accompage,
(*i*) Mornay, son confident, mais jamais son flatteur ;
Trop vertueux soutien du parti de l'erreur ;
Qui, signalant toujours son zèle et sa prudence,
Servit également son église et la France ;
Censeur des courtisans, mais à la cour aimé ;
Fier ennemi de Rome, et de Rome estimé.
A travers deux rochers où la mer mugissante
Vient briser en courroux son onde blanchissante,
Dieppe aux yeux du héros offre son heureux port.
Les matelots ardents s'empressent sur le bord :
Les vaisseaux, sous leurs mains fiers souverains des ondes
Etaient prêts à voler sur les plaines profondes ;
L'impétueux borée, enchaîné dans les airs,
Au souffle du zéphyr abandonnait les mers.

On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre,
On découvrait déjà les bords de l'Angleterre;
L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit;
L'air siffle, le ciel gronde, et l'onde au loin mugit;
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues:
La foudre étincelante éclate dans les nues;
Et le feu des éclairs, et l'abyme des flots,
Montraient partout la mort aux pâles matelots.
Le héros, qu'assiégeait une mer en furie,
Ne songe en ces dangers qu'aux maux de sa patrie;
Tourne ses yeux vers elle, et, dans ses grands desseins,
Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.
Tel, et moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorsque de l'univers il disputait l'empire,
Confiant sur les flots aux aquilons mutins
Le destin de la terre et celui des Romains,
Défiant à la fois et Pompée et Neptune,
(*k*) César à la tempête opposait sa fortune.
Dans ce même moment le Dieu de l'univers
Qui vole sur les vents, qui soulève les mers,
Ce Dieu dont la sagesse ineffable et profonde
Forme, élève, et détruit les empires du monde,
De son trône enflammé qui luit au haut des cieux,
Sur le héros Français daigna baisser les yeux.
Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaisseau vers ces prochains rivages

Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots.
Là, conduit par le ciel, aborda le héros.
Non loin de ce rivage, un bois sombre et tranquille
Sous des ombrages frais présente un doux asyle:
Un rocher, qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux aquilons d'en troubler le repos :
Une grotte est auprès, dont la simple structure
Doit tous ses ornements aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avait, loin de la cour,
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'est là que de lui-même il faisait son étude ;
C'est là qu'il regrettait ses inutiles jours,
Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à ses pieds les passions humaines ;
Tranquille, il attendait qu'au gré de ses souhaits
La mort vînt à son Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu, qu'il adorait, prit soin de sa vieillesse :
Il fit dans son désert descendre la sagesse ;
Et, prodigue envers lui de ses trésors divins,
Il ouvrit à ses yeux le livre des destins.
Ce vieillard au héros, que Dieu lui fit connaître,
Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre.
Le prince à ces repas était accoutumé :
*Souvent sous l'*humble toit du laboureur charmé,

Fuyant le bruit des cours, et se cherchant lui-même,
Il avait déposé l'orgueil du diadême.
Le trouble répandu dans l'empire chrétien
Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.
Mornay, qui dans sa secte était inébranlable,
Prêtait au Calvinisme un appui redoutable,
Henri doutait encore, et demandait aux cieux
Qu'un rayon de clarté vînt dessiller ses yeux.
De tout temps, disait-il, la vérité sacrée
Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée :
Faut-il que, de Dieu seul attendant mon appui,
J'ignore les sentiers qui mènent jusqu'à lui !
Hélas ! un Dieu si bon qui de l'homme est le maître,
En eût été servi, s'il avait voulu l'être.
De Dieu, dit le vieillard, adorons les desseins,
Et ne l'accusons pas des fautes des humains.
J'ai vu naître autrefois le Calvinisme en France ;
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance,
Je l'ai vu, sans support, exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs ;
Enfin mes yeux ont vu, du sein de la poussière,
Ce fantôme effrayant lever sa tête altière,
Se placer sur le trône, insulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.
Loin de la cour alors, en cette grotte obscure,
De ma religion je vins pleurer l'injure,

Là, quelque espoir au moins flatte mes derniers jours:
Un culte si nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'homme il a tiré son être;
On le verra périr ainsi qu'on l'a vu naître:
Les œuvres des humains sont fragiles comme eux.
Dieu dissipe à son gré leurs desseins factieux:
Lui seul est toujours stable; et, tandis que la terre
Voit de sectes sans nombre une implacable guerre,
La vérité repose aux pieds de l'éternel.
Rarement elle éclaire un orgueilleux mortel.
Qui la cherche du cœur, un jour peut la connaître.
Vous serez éclairé, puisque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choisi: sa main, dans les combats,
Au trône des Valois va conduire vos pas.
Déjà sa voix terrible ordonne à la victoire
De préparer pour vous les chemins de la gloire.
Mais si la vérité n'éclaire vos esprits,
N'espérez point entrer dans les murs de Paris.
Surtout des plus grands cœurs évitez la faiblesse;
Fuyez d'un doux poison l'amorce enchanteresse:
Craignez vos passions; et sachez quelque jour
Résister aux plaisirs, et combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez, par un effort suprême,
Triomphé des ligueurs, et surtout de vous-même;
Lorsqu'en un siége horrible, et célèbre à jamais,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,

Ces temps de vos états finiront les misères ;
Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos pères ;
Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui.
Allez : qui lui ressemble est sûr de son appui.
Chaque mot qu'il disait était un trait de flamme
Qui pénétrait Henri jusqu'au fond de son âme.
Il se crut transporté dans ce temps bienheureux
Où le Dieu des humains conversait avee eux ;
Où la simple vertu, prodiguant les miracles,
Commandait à des rois, et rendait des oracles.
Il quitte avec regret ce vieillard vertueux :
Des pleurs, en l'embrassant, coulèrent de ses yeux ;
Et, dès ce moment même, il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brillait pas encore.
Mornay parut surpris, et ne fut point touché :
Dieu, maître de ses dons, de lui s'était caché.
Vainement sur la terre il eut le nom de sage ;
Au milieu des vertus l'erreur fut son partage.
Tandis que le vieillard, instruit par le Seigneur,
Entretenait le prince, et parlait à son cœur,
Les vents impétueux à sa voix s'appaisèrent ;
Le soleil reparut ; les ondes se calmèrent.
Bientôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon :
Le héros part, et vole aux plaines d'Albion.
En voyant l'Angleterre, en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant empire,

Où l'éternel abus de tant de sages lois
Fit long-temps le malheur et du peuple et des rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent,
Sur ce trône glissant dont cent rois descendirent,
Une femme, à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son règne étonnait les humains.
C'était Elisabeth; elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes,
Les guérets de leurs blés, les mers de leurs vaisseaux:
Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux;
Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londre, jadis barbare, est le centre des arts,
Le magasin du monde, et le temple de Mars.
(*l*)Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple, et les grands, et le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi;
Tous trois, membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.
Heureux, lorsque le peuple, instruit dans son devoir,
Respecte, autant qu'il doit, le souverain pouvoir!

Plus heureux, lorsqu'un roi, doux, juste et politique,
Respecte, autant qu'il doit, la liberté publique !
Ah ! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir, comme vous, la gloire avec la paix ?
Quel exemple pour vous, monarques de la terre !
Une femme a fermé les portes de la guerre ;
Et, renvoyant chez vous la discorde et l'horreur,
D'un peuple qui l'adore elle a fait le bonheur.
  Cependant il arrive à cette ville immense,
Où la liberté seule entretient l'abondance.
(*m*) Du vainqueur des Anglais il aperçoit la tour.
Plus loin, d'Elisabeth est l'auguste séjour.
Suivi de Mornay seul, il va trouver la reine,
Sans appareil, sans bruit, sans cette pompe vaine
Dont les grands, quels qu'ils soient, en secret sont épris,
Mais que le vrai héros regarde avec mépris.
Il parle ; sa franchise est sa seule éloquence :
Il expose en secret les besoins de la France ;
Et, jusqu'à la prière humiliant son cœur,
Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
Quoi ! vous servez Valois ! dit la reine surprise :
C'est lui qui vous envoie au bord de la Tamise !
Quoi ! de ses ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier pour son persécuteur !
Des rives du couchant aux portes de l'aurore,
De vos longs différents l'univers parle encore ;

Et je vous vois armer en faveur de Valois
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois!
Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines;
Valois était esclave; il brise enfin ses chaînes.
Plus heureux, si, toujours assuré de ma foi,
Il n'eût cherché d'appui que son courage et moi!
Mais il employa trop l'artifice et la feinte;
Il fut mon ennemi par faiblesse et par crainte.
J'oublie enfin sa faute, en voyant son danger;
Je l'ai vaincu, madame; et je vais le venger.
Vous pouvez, grande reine, en cette juste guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus, en défendant nos droits,
Et venger avec moi la querelle des rois.
  Elisabeth alors, avec impatience,
Demande le récit des troubles de la France,
Veut savoir quels ressorts et quel enchaînement
Ont produit dans Paris un si grand changement.
Déjà, dit-elle au roi, la prompte renommée
De ces revers sanglants m'a souvent informée;
Mais sa bouche, indiscrète en sa légèreté,
Prodigue le mensonge avec la vérité.
J'ai rejeté toujours ses récits peu fidèles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
Vous, toujours de Valois le vainqueur ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.

Daignez développer ce changement extrême :
Vous seul pouvez parler dignement de vous-même.
Peignez-moi vos malheurs, et vos heureux exploits.
Songez que votre vie est la leçon des rois.
  Hélas ! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rappelle de ces temps la malheureuse histoire !
Plût au ciel irrité témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs !
Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
Des princes de mon sang les fureurs et la honte ?
Mon cœur frémit encore à ce seul souvenir :
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir.
Un autre, en vous parlant, pourrait avec adresse
Déguiser leurs forfaits, excuser leur faiblesse :
Mais ce vain artifice est peu fait pour mon cœur ;
(*n*) Et je parle en soldat plus qu'en ambassadeur.

FIN DU CHANT PREMIER.

CHANT II.

ARGUMENT.

Henri le grand raconte à la reine Elisabeth l'histoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, et entre dans le détail des massacres de la Saint-Barthélemi.

Reine, l'excès des maux où la France est livrée
Est d'autant plus affreux, que leur source est sacrée :
C'est la religion dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
(*a*) Je ne décide point entre Genève et Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme,
J'ai vu des deux côtés la fourbe et la fureur ;
Et si la perfidie est fille de l'erreur,
Si, dans les différents où l'Europe se plonge,
La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge,
L'un et l'autre parti, cruel également,
Ainsi que dans le crime est dans l'aveuglement.
Pour moi qui, de l'état embrassant la défence,
Laissai toujours aux cieux le soin de leur vengeance,

On ne m'a jamais vu, surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrète main profaner l'encensoir :
Et périsse à jamais l'affreuse politique
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique,
Qui veut, le fer en main, convertir les mortels,
Qui du sang hérétique arrose les autels,
Et, suivant un faux zèle, ou l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides !
Plût à ce Dieu puissant, dont je cherche la loi,
Que la cour des Valois eût pensé comme moi !
(*b*) Mais l'un et l'autre Guise ont eu moins de scrupule.
Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des cieux,
Ont conduit dans le piége un peuple furieux.
Ont armé contre moi sa piété cruelle.
J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle,
Et, la flamme à la main, courir dans les combats,
Pour de vains arguments qu'ils ne comprenaient pas.
Vous connaissez le peuple, et savez ce qu'il ose,
Quand, du ciel outragé pensant venger la cause,
Les yeux ceints du bandeau de la religion,
Il a rompu le frein de la soumission.
Vous le savez, madame ; et votre prévoyance
Etouffa dès long-temps ce mal en sa naissance.
L'orage en vos états à peine était formé ;
Vos soins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé :

(c) Vous régnez; Londre est libre, et vos lois florissantes.
Médicis a suivi des routes différentes.
Peut-être que, sensible à ces tristes récits,
Vous me demanderez quelle était Médicis.
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en ont parlé; mais peu l'ont bien connue;
Peu de son cœur profond ont sondé les replis.
Pour moi, nourri vingt ans à la cour de ses fils,
Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître,
J'ai trop, à mes périls, appris à la connaître.
Son époux, expirant dans la fleur de ses jours,
A son ambition laissait un libre cours.
Chacun de ses enfants, nourri sous sa tutelle,
(d) Devint son ennemi, dès qu'il régna sans elle.
Ses mains autour du trône, avec confusion,
Semaient la jalousie et la division:
Opposant sans relâche, avec trop de prudence,
(e) Les Guises aux Condés, et la France à la France,
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux, et d'amis;
(f) Esclave des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse;
(g) Infidèle à sa secte, et superstitieuse; (h)
Possédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de son sexe, et peu de ses vertus.
Ce mot m'est échappé; pardonnez ma franchise:
Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes point comprise.

L'auguste Elisabeth n'en a que les appas:
Le ciel, qui vous forma pour régir des états,
Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous sommes;
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hom-
Déjà François second, par un sort imprévu, [mes.
Avait rejoint son père au tombeau descendu;
Faible enfant, qui de Guise adorait les caprices,
Et dont on ignorait les vertus et les vices.
Charles, plus jeune encore, avait le nom de roi:
Médicis régnait seule; on tremblait sous sa loi.
D'abord sa politique, assurant sa puissance,
Semblait d'un fils docile éterniser l'enfance,
Sa main, de la discorde allumant le flambeau,
Signala par le sang son empire nouveau;
Elle arma le courroux de deux sectes rivales.
(*i*) Dreux, qui vit déployer leurs enseignes fatales,
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits.
(*k*) Le vieux Montmorenci, près du tombeau des rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,
De cent ans de travaux termina la carrière,
(*l*) Guise, auprés d'Orléans, mourut assassiné.
(*m*) Mon père malheureux, à la cour enchaîné,
Trop faible, et malgré lui servant toujours la reine,
Traîna dans les affronts sa fortune incertaine:
Et, toujours de sa main préparant ses malheurs,
Combattit et mourut pour ses persécuteurs.

(*n*) Condé qui vit en moi le seul fils de son frère,
M'adopta, me servit et de maître et de père;
Son camp fut mon berceau; là, parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
De la cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
O plaine de Jarnac! ô coup trop inhumain!
Barbare Montesquiou, moins guerrier qu'assassin,
Condé, déjà mourant, tomba sous ta furie.
J'ai vu porter le coup; j'ai vu trancher sa vie:
Hélas! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras
Ne put ni prévenir ni venger son trépas.
Le ciel, qui de mes ans protégeait la faiblesse,
Toujours à des héros confia ma jeunesse.
(*o*) Coligny, de Condé le digne successeur,
De moi, de mon parti, devint le défenseur.
Je lui dois tout, madame, il faut que je l'avoue;
Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue,
Si Rome a souvent même estimé mes exploits,
C'est à vous, ombre illustre, à vous que je le dois.
Je croissais sous ses yeux; et mon jeune courage
Fit long-temps de la guerre un dur apprentissage.
Il m'instruisait d'exemple au grand art des héros,
Je voyais ce guerrier blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cause commune
Et contre Médicis et contre la fortune;

Chéri dans son parti, dans l'autre respecté,
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté ;
Savant dans les combats, savant dans les retraites ;
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ses défaites,
Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur prospérité.
Après dix ans entiers de succès et de pertes,
Médicis, qui voyait nos campagnes couvertes
D'un parti renaissant qu'elle avait cru détruit,
Lasse enfin de combattre et de vaincre sans fruit,
Voulut, sans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un seul coup les discordes civiles.
La cour de ses faveurs nous offrit les attraits
Et, n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix, juste Dieu, Dieu vengeur que j'atteste !
Que de sang arrosa son olive funeste ;
Ciel ! faut-il voir ainsi les maîtres des humains
Du crime à leurs sujets applanir les chemins !
Coligny, dans son cœur à son prince fidèle,
Aimait toujours la France en combattant contre elle ;
Il chérit, il prévint l'heureuse occasion
Qui semblait de l'état assurer l'union.
Rarement un héros connaît la défiance :
Parmi ses ennemis il vint plein d'assurance.
Jusqu'au milieu du louvre il conduisit mes pas !
Médicis, en pleurant, me reçut dans ses bras,

Me prodigua long-temps des tendresses de mère,
Assura Coligny d'une amitié sincère,
Voulait par ses avis se régler désormais,
L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits,
Montrait à tous les miens, séduits par l'espérance,
Des faveurs de son fils la flatteuse apparence.
Hélas; nous espérions en jouir plus long-temps!
Quelques-uns soupçonnaient ces perfides présents:
Les dons d'un ennemi leur semblaient trop à craindre,
Plus ils se défiaient, plus le roi savait feindre.
(*p*) Dans l'ombre du secret, depuis peu Médicis
A la fourbe, au parjure, avait formé son fils,
Façonnait aux forfaits ce cœur jeune et facile;
Et le malheureux prince, à ses leçons docile,
Par son penchant féroce à les suivre excité,
Dans sa coupable école avait trop profité.
Enfin, pour mieux cacher cet horrible mystère,
(*q*) Il me donna sa sœur, il m'appela son frère.
O nom qui m'as trompé! vains serments! nœud fatal
(*r*) Hymen qui de nos maux fus le premier signal!
Tes flambeaux, que du ciel alluma la colère,
Eclairaient à mes yeux le trépas de ma mère.
(*s*) Je ne suis point injuste, et je ne prétends pas
A Médicis encore imputer son trépas:
J'écarte des soupçons peut-être légitimes,
Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes.

Ma mère enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.
Cependant tout s'apprête, et l'heure est arrivée
Qu'au fatal dénouement la reine a réservée.
Le signal est donné sans tumulte et sans bruit:
C'était à la faveur des ombres de la nuit.
De ce mois malheureux l'inégale courrière (*t*)
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière.
Coligny languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable:
Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités:
Il voit briller partout les flambeaux et les armes,
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes,
Ses serviteurs sanglants dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix: " Qu'on n'épargne personne;
" C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne.
Il entend retentir le nom de Coligny.
Il aperçoit de loin le jeune Téligny,
(*u*) Téligny, dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance, et lui tendait les bras.

Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins, comme il avait vécu,
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.
Déjà des assassins la nombreuse cohorte
Du salon qui l'enferme allait briser la porte;
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que, dans les combats, maître de son courage,
Tranquille, il arrêtait ou pressait le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs
Que le sort des combats respecta quarante ans;
Frappez, ne craignez rien; Coligny vous pardonne;
Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne...
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous...
Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux.
L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes;
L'autre embrasse ses pieds, qu'il trempe de ses larmes;
Et de ses assassins ce grand homme entouré
Semblait un roi puissant par son peuple adoré.
(x) Besme, qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime;

Des assassins trop lents il veut hâter les coups;
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible;
Lui seul, à la pitié toujours inaccessible,
Aurait cru faire un crime et trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide:
Coligny l'attendait d'un visage intrépide:
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée, en détournant les yeux,
De peur que d'un coup-d'œil cet auguste visage
Ne fît son trembler son bras, et glaçât son courag
Du plus grand des Français tel fut le triste sort
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.
(y) Son corps, percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorants fut l'indigne pâture;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis.
Conquête digne d'elle, et digne de son fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords sans plaisir, maîtresse de ses sens
Et comme accoutumée à de pareils présents.
Qui pourrait cependant exprimer les ravages
Dont cette nuit cruelle étala les images?
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'était qu'un faible essai de toutes leurs fure

D'un peuple d'assassins les troupes effrénées,
Par devoir et par zèle au carnage acharnées,
Marchaient, le fer en main, les yeux étincelants,
Sur les corps étendus de nos frères sanglants.
(*z*) Guise était à leur tête, et, bouillant de colère,
Vengeait sur tous les miens les mânes de son père:
(*a*)Nevers, (*b*) Gondi, (*c*)Tavanne, un poignard à la main,
Echauffaient les transports de leur zèle inhumain ;
Et, portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisaient au meurtre, et marquaient les victimes,
Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son père,
Le frère avec la sœur, la fille avec la mère,
Les époux expirant sous leurs toits embrasés,
Les enfants au berceau sur la pierre écrasés:
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre
Ce que vous-même encore à peine vous croirez,
Ces monstres furieux de carnage altérés,
Excités par la voix des prêtres sanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères,
Et, le bras tout souillé du sang des innocents,
Osaient offrir à Dieu cet exécrable encens.
O combien de héros indignement périrent!
(*d*) *Rénel* et (*e*) Pardaillan chez les morts descendirent.

(*f*) Et vous, brave Guerchy; vous, sage Lavardin,
Digne de plus de vie et d'un autre destin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
(*g*) Marsillac et Soubise, au trépas condamnés,
Défendent quelque temps leurs jours infortunés.
Sanglants, percés de coups, et respirant à peine,
Jusqu'aux portes du louvre on les pousse, on les traîne
Ils teignent de leur sang ce palais odieux,
En implorant leur roi, qui les trahit tous deux.
  Du haut de ce palais excitant la tempête,
Médicis à loisir contemplait cette fête :
Ses cruels favoris, d'un regard curieux,
Voyaient les flots de sang regorger sous leurs yeux ;
Et de Paris en feu les ruines fatales
Etaient de ces héros les pompes triomphales.
  Que dis-je! ô crime! ô honte! ô comble de nos maux
(*h*) Le roi, le roi lui-même, au milieu des bourreaux
Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
Du sang de ses sujets souillait ses mains sacrées :
(*i*) Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,
Ce roi qui, par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de son barbare frère,
A ce honteux carnage excitait sa colère.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain ;
Rarement dans le sang il a trempé sa main.

Mais l'exemple du crime assiégeait sa jeunesse !
Et sa cruauté même était une faiblesse.
Quelques-uns, il est vrai, dans la foule des morts,
Du fer des assassins trompèrent les efforts.
(*k*) De Caumont, jeune enfant, l'étonnante aventure
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux père, accablé sous le fardeau des ans,
Se livrait au sommeil entre ses deux enfants ;
Un lit seul enfermait et les fils et le père.
Les meurtriers ardents, qu'aveuglait la colère,
Sur eux à coups pressés enfoncent le poignard :
Sur ce lit malheureux la mort vole au hasard.
L'Eternel dans ses mains tient seul nos destinées :
Il sait, quand il lui plaît, veiller sur nos années,
Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé.
D'aucun coup, d'aucun trait, Caumont ne fut frappé ;
Un invisible bras, armé pour sa défense,
Aux mains des meurtriers dérobait son enfance ;
Son père, à ses côtés, sous mille coups mourant,
Le couvrait tout entier de son corps expirant ;
Et, du peuple et du roi trompant la barbarie,
Une seconde fois il lui donna la vie.
Cependant, que faisais-je en ces affreux moments;
Hélas ! trop assuré sur la foi des serments,
Tranquille au fond du louvre, et loin du bruit des armes,
Mes sens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.

O nuit ! nuit effroyable ! ô funeste sommeil ?
L'appareil de la mort éclaira mon réveil.
On avait massacré mes plus chers domestiques ;
Le sang de tous côtés inondait mes portiques ;
Et je n'ouvris les yeux que pour envisager
Les miens que sur le marbre on venait d'égorger.
Les assassins sanglants vers mon lit s'avancèrent,
Leurs parricides mains devant moi se levèrent ;
Je touchais au moment qui terminait mon sort ;
Je présentai ma tête, et j'attendis la mort. [mai
Mais, soit qu'un vieux respect pour le sang de l
Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traître
Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un supplice trop doux ;
Soit qu'enfin, s'assurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage ;
(*l*) On réserve ma vie à de nouveaux revers ;
Et bientôt de sa part on m'apporta des fers.
Coligny, plus heureux et plus digne d'envie,
Du moins, en succombant, ne perdit que la vie ;
Sa liberté, sa gloire au tombeau le suivit.......
Vous frémissez, madame, à cet affreux récit :
Tant d'horreur vous surprend ; mais de leur barb
Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût dit que, du haut de son louvre fatal,
Médicis à la France eût donné le signal.

(*m*) Tout imita Paris ; la mort sans résistance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un roi veut le crime, il est trop obéi !
Par cent mille assassins son courroux fut servi ;
Et des fleuves Français les eaux ensanglantées
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.

FIN DU CHANT SECOND.

CHANT III.

ARGUMENT.

Le héros continue l'histoire des guerres civiles de Fran[ce]. Mort funeste de Charles IX. Règne de Henri II[I]. Son caractère. Celui du fameux duc de Guise, con[nu] sous le nom de Balafré. Bataille de Coutras. Meurt[re] du duc de Guise. Extrémités où Henri III est rédu[it]. Mayenne est le chef de la ligue. D'Aumale en est [le] héros. Réconciliation de Henri III et de Henri [roi] de Navarre. Secours que promet la reine Elisabe[th]. Sa réponse à Henri de Bourbon.

Quand l'arrêt des destins eut, durant quelques jour[s]
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des assassins, fatigués de leurs crimes,
Les glaives émoussés manquèrent de victimes,
Le peuple, dont la reine avait armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux, et vit ses attentats.
Aisément sa pitié succède à sa furie :
Il entendit gémir la voix de sa patrie.
Bientôt Charles lui-même en fut saisi d'horreur ;
Le remords dévorant s'éleva dans son cœur.

Des premiers ans du roi la funeste culture
N'avait que trop en lui corrompu la nature;
Mais elle n'avait point étouffé cette voix
Qui jusque sur le trône épouvante les rois.
Par sa mère élevé, nourri dans ses maximes,
Il n'était point, comme elle, endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours;
Une langueur mortelle en abrégea le cours:
Dieu, déployant sur lui sa vengeance sévère,
Marqua ce roi mourant du sceau de sa colère,
Et par son châtiment voulut épouvanter
Quiconque à l'avenir oserait l'imiter.
(*a*) Je le vis expirant. Cette image effrayante
A mes yeux attendris semble être encor présente.
Son sang, à gros bouillons de son corps élancé,
Vengeait le sang Français par ses ordres versé;
Il se sentait frappé d'une main invisible;
Et le peuple, étonné de cette fin terrible,
Plaignit un roi si jeune et sitôt moissonné,
Un roi par les méchants dans le crime entraîné,
Et dont le repentir promettait à la France
D'un empire plus doux quelque faible espérance.
Soudain du fond du nord, au bruit de son trépas,
(*b*) L'impatient Valois, accourant à grands pas,
Vint saisir dans ces lieux, tout fumants de carnage,
D'un frère infortuné le sanglant héritage.

La Pologne en ce temps avait, d'un commun choix,
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois;
Son nom, plus redouté que les plus puissants princes,
Avait gagné pour lui les voix de cent provinces.
C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux!
Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.
Qu'il ne s'attende point que je le justifie:
Je lui peux immoler mon repos et ma vie,
Tout, hors la vérité, que je préfère à lui.
Je le plains, je le blâme, et je suis son appui.
Sa gloire avait passé comme une ombre légère.
Ce changement est grand; mais il est ordinaire:
On a vu plus d'un roi, par un triste retour,
Vainqueur, dans les combats, esclave dans sa cour
Reine, c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des cieux des vertus en partage.
Il est vaillant, mais faible; et, moins roi que soldat,
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris flattant son indolence,
De son cœur, à leur gré, gouvernaient l'inconstance;
Au fond de son palais, avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
Ils dictaient par sa voix leurs volontés funestes;
Des trésors de la France ils dissipaient les restes,
Et le peuple accablé, poussant de vains soupirs,
Gémissait de leur luxe, et payait leurs plaisirs.

Tandis que, sous le joug de ses maîtres avides,
Valois pressait l'état du fardeau des subsides.
(c) On vit paraître Guise ; et le peuple inconstant
Tourna bientôt ses yeux vers cet astre éclatant.
Sa valeur, ses exploits, la gloire de son père,
Sa grâce, sa beauté, cet heureux don de plaire
Qui, mieux que la vertu, sait régner sur les cœurs,
Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.
Nul ne sut mieux que lui le grand art de séduire;
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne sut mieux cacher, sous des dehors trompeurs,
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs :
Altier, impérieux, mais souple et populaire,
Des peuples en public il plaignait la misère,
Détestait des impôts le fardeau rigoureux ;
Le pauvre allait le voir, et revenait heureux :
Il savait prévenir la timide indigence ;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient sa présence ;
Il se faisait aimer des grands qu'il haïssait ;
Terrible et sans retour alors qu'il offensait ;
Téméraire en ses vœux, sage en ses artifices,
Brillant par ses vertus, et même par ses vices ;
Connoissant le péril, et ne redoutant rien ;
Heureux guerrier, grand prince, et mauvais citoyen.
Quand il eut quelque temps essayé sa puissance,
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconstance,

Il ne se cacha plus, et vint ouvertement
Du trône de son roi briser le fondement.
Il forma dans Paris cette ligue funeste
Qui bientôt de la France infecta tout le reste;
Monstre affreux qu'ont nourri les peuples et les gran
Engraissé de carnage et fertile en tyrans.
La France dans son sein vit alors deux monarqu
L'un n'en possédait plus que les frivoles marques;
L'autre, inspirant partout l'espérance ou l'effroi,
A peine avait besoin du vain titre de roi.
Valois se reveilla du sein de son ivresse.
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le presse,
Ouvrirent un moment ses yeux appesantis:
Mais du jour importun ses regards éblouis
Ne distinguèrent point, au fort de la tempête,
Les foudres menaçants qui grondaient sur sa tête:
Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, et se rejetant dans les bras du sommeil,
Entre ses favoris, et parmi les délices,
Tranquille, il s'endormit au bord des précipices.
Je lui restais encore; et, tout près de périr,
Il n'avait plus que moi qui pût le secourir:
Héritier, après lui, du trône de la France,
Mon bras, sans balancer, s'armait pour sa défense
J'offrais à sa faiblesse un nécessaire appui;
Je courais le sauver, ou me perdre avec lui.

Mais Guise, trop habile, et trop savant à nuire,
L'un par l'autre, en secret, songeait à nous détruire.
Que dis-je ! il obligea Valois à se priver
De l'unique soutien qui le pouvait sauver.
De la religion le prétexte ordinaire
Fut un voile honorable à cet affreux mystère.
Par sa feinte vertu tout le peuple échauffé
Ranima son courroux encor mal étouffé.
Il leur représentait le culte de leurs pères,
Les derniers attentats des sectes étrangères,
Me peignait ennemi de l'église et de Dieu :
« Il porte, disait-il, ses erreurs en tout lieu ;
« Il suit d'Elisabeth les dangereux exemples ;
« Sur vos temples détruits il va fonder ses temples :
« Vous verrez dans Paris ses prêches criminels." (*d*)
Tout le peuple, à ces mots, trembla pour ses autels.
Jusqu'au palais du roi l'alarme en est portée.
La ligue, qui feignait d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à son roi
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas! le roi, trop faible, obéit sans murmure :
Et, lorsque je volais pour venger son injure,
J'apprends, que mon beau-frère, à la ligue soumis,
S'unissait, pour me perdre, avec ses ennemis,
De soldats, malgré lui, couvrait déjà la terre,
Et par *timidité* me déclarait la guerre.

Je plaignis sa faiblesse ; et, sans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le venger.
De la ligue, en cent lieux, les villes alarmées,
Contre moi, dans la France enfantaient des armées
Joyeuse, avec ardeur, venait fondre sur moi,
Ministre impétueux des faiblesses du roi.
Guise, dont la prudence égalait le courage,
Dispersait mes amis, leur fermait le passage.
D'armes et d'ennemis pressé de toutes parts,
Je les défiai tous, et tentai les hasards.
Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse. (*e*)
Vous savez sa défaite, et sa fin malheureuse :
Je dois vous épargner des récits superflus.
Non, je ne reçois point vos modestes refus :
Non, ne me privez point, dit l'auguste princesse,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse ;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuse, et son trépas.
L'auteur de tant d'exploits doit seul me les apprendre
Et peut-être je suis digne de les entendre.
Elle dit. Le héros, à ce discours flatteur,
Sentit couvrir son front d'une noble rougeur ;
Et réduit, à regret, à parler de sa gloire,
Il poursuivit ainsi cette fatale histoire ;
De tous les favoris qu'idolâtrait Valois,
Qui flattaient sa mollesse, et lui donnaient des lois,

Joyeuse, né d'un sang chez les Français insigne,
(*f*) D'une faveur si haute était le moins indigne :
Il avait des vertus ; et si de ses beaux jours
La Parque, en ce combat, n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits son âme accoutumée,
Aurait de Guise, un jour, atteint la renommée.
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la cour,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune héros dangereux avantage.
Les courtisans en foule, attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses,
Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses ;
Leurs armes éclataient du feu des diamants,
De leurs bras énervés frivoles ornements.
Ardents, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence :
Orgueilleux de leur pompe, et fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.
D'un éclat différent mon camp frappait leur vue :
Mon armée, en silence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au sang, et couverts de blessures ;
Leur fer et leurs mousquets composaient leurs parures.

Je plaignis sa faiblesse ; et, sans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le venger.
De la ligue, en cent lieux, les villes alarmées,
Contre moi, dans la France enfantaient des armées :
Joyeuse, avec ardeur, venait fondre sur moi,
Ministre impétueux des faiblesses du roi.
Guise, dont la prudence égalait le courage,
Dispersait mes amis, leur fermait le passage.
D'armes et d'ennemis pressé de toutes parts,
Je les défiai tous, et tentai les hasards.
Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse. (*e*)
Vous savez sa défaite, et sa fin malheureuse :
Je dois vous épargner des récits superflus.
Non, je ne reçois point vos modestes refus :
Non, ne me privez point, dit l'auguste princesse,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse ;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuse, et son trépas.
L'auteur de tant d'exploits doit seul me les apprendr
Et peut-être je suis digne de les entendre.
Elle dit. Le héros, à ce discours flatteur,
Sentit couvrir son front d'une noble rougeur ;
Et réduit, à regret, à parler de sa gloire,
Il poursuivit ainsi cette fatale histoire ;
De tous les favoris qu'idolâtrait Valois,
Qui flattaient sa mollesse, et lui donnaient des lo

Joyeuse, né d'un sang chez les Français insigne,
(*f*) D'une faveur si haute était le moins indigne :
Il avait des vertus ; et si de ses beaux jours
La Parque, en ce combat, n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits son âme accoutumée,
Aurait de Guise, un jour, atteint la renommée.
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la cour,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune héros dangereux avantage.
Les courtisans en foule, attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses
Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses ;
Leurs armes éclataient du feu des diamants ;
De leurs bras énervés frivoles ornements.
Ardents, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence :
Orgueilleux de leur pompe, et fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.

D'un éclat différent mon camp frappait leur vue :
Mon armée, en silence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au sang, et couverts de blessures ;
Leur fer et leurs mousquets composaient leurs parures.

Je plaignis sa faiblesse ; et, sans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le venger.
De la ligue, en cent lieux, les villes alarmées,
Contre moi, dans la France enfantaient des armées :
Joyeuse, avec ardeur, venait fondre sur moi,
Ministre impétueux des faiblesses du roi.
Guise, dont la prudence égalait le courage,
Dispersait mes amis, leur fermait le passage.
D'armes et d'ennemis pressé de toutes parts,
Je les défiai tous, et tentai les hasards.
Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse. (*e*)
Vous savez sa défaite, et sa fin malheureuse :
Je dois vous épargner des récits superflus.
Non, je ne reçois point vos modestes refus :
Non, ne me privez point, dit l'auguste princesse,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse ;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuse, et son trépas.
L'auteur de tant d'exploits doit seul me les apprendre
Et peut-être je suis digne de les entendre.
Elle dit. Le héros, à ce discours flatteur,
Sentit couvrir son front d'une noble rougeur ;
Et réduit, à regret, à parler de sa gloire,
Il poursuivit ainsi cette fatale histoire ;
De tous les favoris qu'idolâtrait Valois,
Qui flattaient sa mollesse, et lui donnaient des lo

Joyeuse, né d'un sang chez les Français insigne,
(*f*) D'une faveur si haute était le moins indigne:
Il avait des vertus; et si de ses beaux jours
La Parque, en ce combat, n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits son âme accoutumée,
Aurait de Guise, un jour, atteint la renommée.
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la cour,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune héros dangereux avantage.
Les courtisans en foule, attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses
Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses;
Leurs armes éclataient du feu des diamants,
De leurs bras énervés frivoles ornements.
Ardents, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence:
Orgueilleux de leur pompe, et fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.
D'un éclat différent mon camp frappait leur vue:
Mon armée, en silence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au sang, et couverts de blessures;
Leur fer et leurs mousquets composaient leurs parures.

Je plaignis sa faiblesse ; et, sans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le venger.
De la ligue, en cent lieux, les villes alarmées,
Contre moi, dans la France enfantaient des armées :
Joyeuse, avec ardeur, venait fondre sur moi,
Ministre impétueux des faiblesses du roi.
Guise, dont la prudence égalait le courage,
Dispersait mes amis, leur fermait le passage.
D'armes et d'ennemis pressé de toutes parts,
Je les défiai tous, et tentai les hasards.
Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse. (*e*)
Vous savez sa défaite, et sa fin malheureuse :
Je dois vous épargner des récits superflus.
Non, je ne reçois point vos modestes refus :
Non, ne me privez point, dit l'auguste princesse,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse ;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuse, et son trépas.
L'auteur de tant d'exploits doit seul me les apprendr
Et peut-être je suis digne de les entendre.
Elle dit. Le héros, à ce discours flatteur,
Sentit couvrir son front d'une noble rougeur ;
Et réduit, à regret, à parler de sa gloire,
Il poursuivit ainsi cette fatale histoire ;
De tous les favoris qu'idolâtrait Valois,
Qui flattaient sa mollesse, et lui donnaient des l

Joyeuse, né d'un sang chez les Français insigne,
(*f*) D'une faveur si haute était le moins indigne :
Il avait des vertus ; et si de ses beaux jours
La Parque, en ce combat, n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits son âme accoutumée,
Aurait de Guise, un jour, atteint la renommée.
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la cour,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune héros dangereux avantage.
Les courtisans en foule, attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses
Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses ;
Leurs armes éclataient du feu des diamants,
De leurs bras énervés frivoles ornements.
Ardents, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence :
Orgueilleux de leur pompe, et fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.
D'un éclat différent mon camp frappait leur vue :
Mon armée, en silence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au sang, et couverts de blessures ;
Leur fer et leurs mousquets composaient leurs parures.

Je plaignis sa faiblesse ; et, sans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le venger.
De la ligue, en cent lieux, les villes alarmées,
Contre moi, dans la France enfantaient des armées :
Joyeuse, avec ardeur, venait fondre sur moi,
Ministre impétueux des faiblesses du roi.
Guise, dont la prudence égalait le courage,
Dispersait mes amis, leur fermait le passage.
D'armes et d'ennemis pressé de toutes parts,
Je les défiai tous, et tentai les hasards.
Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse. (*e*)
Vous savez sa défaite, et sa fin malheureuse :
Je dois vous épargner des récits superflus.
Non, je ne reçois point vos modestes refus :
Non, ne me privez point, dit l'auguste princesse,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse ;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuse, et son trépas.
L'auteur de tant d'exploits doit seul me les apprendr
Et peut-être je suis digne de les entendre.
Elle dit. Le héros, à ce discours flatteur,
Sentit couvrir son front d'une noble rougeur ;
Et réduit, à regret, à parler de sa gloire,
Il poursuivit ainsi cette fatale histoire ;
De tous les favoris qu'idolâtrait Valois,
Qui flattaient sa mollesse, et lui donnaient des l

Joyeuse, né d'un sang chez les Français insigne,
(*f*) D'une faveur si haute était le moins indigne :
Il avait des vertus ; et si de ses beaux jours
La Parque, en ce combat, n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits son âme accoutumée,
Aurait de Guise, un jour, atteint la renommée.
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la cour,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune héros dangereux avantage.
Les courtisans en foule, attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses
Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses ;
Leurs armes éclataient du feu des diamants,
De leurs bras énervés frivoles ornements.
Ardents, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence :
Orgueilleux de leur pompe, et fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.
D'un éclat différent mon camp frappait leur vue :
Mon armée, en silence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au sang, et couverts de blessures ;
Leur fer et leurs mousquets composaient leurs parures.

Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étais distingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus et renversés,
Sous nos coups expirants, devant nous dispersés:
A regret dans leur sein j'enfonçais cette épée
Qui du sang Espagnol eût été mieux trempée.

Il le faut avouer, parmi ces courtisans
Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables,
Tous fermes dans leur poste, et tous inébranlables,
Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
Des courtisans Français tel est le caractère:
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire;
De l'ombre du repos, ils volent aux hasards;
Vils flatteurs à la cour, héros aux champs de Mars.

Pour moi, dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse;
Je l'aperçus bientôt, porté par des soldats,
Pâle, et déjà couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclore
Des baisers du zéphyr et des pleurs de l'aurore,
Brille un moment aux yeux, et tombe, avant le temps,
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.

Mais pourquoi rappeler cette triste victoire?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
Les cruels monuments de ses affreux succès!
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes;
Et mes lauriers sanglants sont baignés de mes larmes.
Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir
L' abyme dont Valois voulait en vain sortir.
Il fut plus méprisé, quand on vit sa disgrace;
Paris fut moins soumis, la ligue eut plus d'audace;
Et la gloire de Guise, aigrissant ses douleurs,
Ainsi que ses affronts redoubla ses malheurs.
(*g*) Guise dans Vimori, d'une main plus heureuse,
Vengea sur les Germains la perte de Joyeuse;
Accabla, dans Auneau, mes alliés surpris;
Et, couverts de lauriers, se montra dans Paris.
Ce vainqueur y parut comme un dieu tutélaire.
Valois vit triompher son superbe adversaire,
Qui, toujours insultant à ce prince abattu,
Semblait l'avoir servi moins que l'avoir vaincu.
La honte irrite enfin le plus faible courage;
L'insensible Valois ressentit cet outrage,
Il voulut, d'un sujet réprimant la fierté,
Essayer dans Paris sa faible autorité.
Il n'en était plus temps; la tendresse, et la crainte,
Pour lui dans tous les cœurs était alors éteinte:

Son peuple audacieux, prompt à se mutiner,
Le prit pour un tyran, dès qu'il voulut régner.
On s'assemble, on conspire, on répand les alarmes;
Tout bourgeois est soldat, tout Paris est en armes:
Mille remparts naissants, qu'un instant a formés,
Menacent de Valois les gardes enfermés.
(*h*) Guise, tranquille et fier au milieu de l'orage,
Précipitait du peuple ou retenait la rage,
De la sédition gouvernait les ressorts,
Et faisait, à son gré, mouvoir ce vaste corps.
Tout le peuple au palais courait avec furie:
Si Guise eût dit un mot, Valois était sans vie;
Mais, lorsque d'un coup-d'œil il pouvait l'accabler,
Il parut satisfait de l'avoir fait trembler;
Et, des mutins lui-même arrêtant la poursuite,
Lui laissa, par pitié, le pouvoir de la fuite.
Enfin Guise attenta, quel que fût son projet,
Trop peu pour un tyran, mais trop pour un sujet.
Quiconque a pu forcer son monarque à le craindre
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.
Guise, en ses grands desseins dès ce jour affermi
Vit qu'il n'était plus temps d'offenser à demi;
Et qu'élevé si haut, mais sur un precipice,
S'il ne montait au trône, il marchait au supplice.
Enfin, maître absolu d'un peuple révolté,
Le cœur plein d'espérance et de témérité,

Appuyé des Romains, secouru des Ibères,
Adoré des Français, secondé de ses frères,
(i) Ce sujet orgueilleux crut ramener ces temps
Où de nos premiers rois les lâches descendants,
Déchus presque en naissant de leur pouvoir suprême,
Sous un froc odieux cachaient leur diadème,
Et, dans l'ombre d'un cloître en secret gémissants,
Abandonnaient l'empire aux mains de leurs tyrans.
Valois, qui cependant différait sa vengeance,
Tenait alors dans Blois les états de la France.
Peut-être on vous a dit quels furent ces états;
On proposa des lois qu'on n'exécuta pas;
De mille députés l'éloquence stérile
Y fit de nos abus un détail inutile;
Car de tant de conseils l'effet le plus commun
Est de voir tous nos maux sans en soulager un.
Au milieu des états, Guise, avec arrogance,
De son prince offensé vint braver la présence,
S'assit auprès du trône, et, sûr de ses projets,
Crut, dans ces députés, voir autant de sujets.
Déjà leur troupe indigne, à son tyran vendue,
Allait mettre en ses mains la puissance absolue;
Lorsque, las de le craindre, et las de l'épargner,
Valois voulut enfin se venger et régner.
Son rival, chaque jour, soigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, méprisait sa colère,

Ne soupçonnant pas même, en ce prince irrité,
Pour un assassinat assez de fermeté.
Son destin l'aveuglait : son heure était venue ;
Le roi le fit lui-même immoler à sa vue.
(*k*) De cent coups de poignards indignement pe
Son orgueil, en mourant, ne fut point abaissé ;
Et ce front, que Valois craignait encor peut-être
Tout pâle et tout sanglant, semblait braver son m
C'est ainsi que mourut ce sujet tout-puissant,
De vices, de vertus assemblage éclatant.
Le roi, dont il ravit l'autorité suprême,
Le souffrit lâchement, et s'en vengea de même.
Bientôt ce bruit affreux se répand dans Paris.
Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris.
Les vieillards désolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guise embrasser les statue
Tout Paris croit avoir, en ce pressant danger,
L'église à soutenir, et son père à venger.
De Guise, au milieu d'eux, le redoutable frère,
Mayenne, à la vengeance anime leur colère ;
Et, plus par intérêt que par ressentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embrasement.
(*l*) Mayenne, dès long-temps nourri dans les ala
Sous le superbe Guise avait porté les armes :
Il succède à sa gloire, ainsi qu'à ses desseins ;
Le sceptre de la ligue a passé dans ses mains.

Cette grandeur sans borne, à ses désirs si chere,
(*m*) Le console aisément de la perte d'un frère ;
Il servait à regret ; et Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque ;
Il sait par une heureuse et sage politique,
Réunir sous ses lois mille esprits différents,
Ennemis de leur maître, esclaves des tyrans :
Il connait leurs talents, il sait en faire usage ;
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guise avec plus d'éclat éblouissait les yeux,
Fut plus grand, plus héros, mais non plus dangereux.
Voilà quel est Mayenne, et quelle est sa puissance.
Autant la ligue altière espère en sa prudence,
(*n*) Autant le jeune Aumale, au cœur présomptueux,
Répand dans les esprits son courage orgueilleux.
D'Aumale est du parti le bouclier terrible ;
Il a jusque aujourd'hui le titre d'invincible :
Mayenne, qui le guide au milieu des combats,
Est l'âme de la ligue, et l'autre en est le bras.
  Cependant des Flamands l'oppresseur politique,
Ce voisin dangereux, ce tyran catholique,
Ce roi dont l'artifice est le plus grand soutien,
Ce roi votre ennemi, mais plus encor le mien,
(*o*) Philippe, de Mayenne embrassant la querelle
Soutient de nos rivaux la cause criminelle ;

(*p*) Et Rome, qui devait étouffer tant de maux,
Rome de la discorde allume les flambeaux :
Celui qui des chrétiens se dit encor le père
Met aux mains de ses fils un glaive sanguinaire.
Des deux bouts de l'Europe, à mes regards surpris
Tous les malheurs ensemble accourent dans Paris.
Enfin, roi sans sujets, poursuivi sans défense,
Valois s'est vu forcé d'implorer ma puissance.
Il m'a cru généreux, et ne s'est point trompé :
Des malheurs de l'état mon cœur s'est occupé.
Un danger si pressant a fléchi ma colère ;
Je n'ai plus, dans Valois, regardé qu'un beau-frère
Mon devoir l'ordonnait, j'en ai subi la loi ;
Et, roi, j'ai défendu l'autorité d'un roi.
(*q*) Je suis venu vers lui sans traité, sans ôtage :
Votre sort, ai-je dit, est dans votre courage ;
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ses esprits.
Je ne me flatte point d'avoir pu dans son âme
Verser, par mon exemple, une si belle flamme ;
Sa disgrace a sans doute éveillé sa vertu :
Il gémit du repos qui l'avait abattu.
Valois avait besoin d'un destin si contraire,
Et souvent l'infortune aux rois est nécessaire.

Tels étaient de Henri les sincères discours.
Des Anglais cependant il presse le secours

Déjà, du haut des murs de la ville rebelle,
La voix de la victoire en son camp le rappelle;
Mille jeunes Anglais vont bientôt, sur ses pas,
Fendre le sein des mers, et chercher les combats.
(*r*) Essex est à leur tête, Essex dont la vaillance
A des fiers Castillans confondu la prudence.
Et qui ne croyait pas qu'un indigne destin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis sa main.
Henri ne l'attend point: ce chef que rien n'arrête,
Impatient de vaincre, à son départ s'apprête.
Allez, lui dit la reine, allez, digne héros.
Mes guerriers sur vos pas traverseront les flots.
Non, ce n'est point Valois, c'est vous qu'ils veulent suivre
A vos soins généreux mon amitié les livre:
Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous secourir.
Formés par votre exemple au grand art de la guerre,
Ils apprendront sous vous à servir l'Angleterre.
Puisse bientôt la ligue expirer sous vos coups!
L'Espagne sert Mayenne, et Rome est contre vous:
Allez vaincre l'Espagne; et songez qu'un grand homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.
Allez des nations venger la liberté;
De Sixte et de Philippe abaissez la fierté.
Philippe, de son père héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, et non moins politique,

Divisant ses voisins pour leur donner des fers,
Du fond de son palais croit domter l'univers.
(*s*) Sixte, au trône élevé du sein de la poussière,
Avec moins de puissance, a l'âme encor plus fière.
Le pâtre de Montalte est le rival des rois;
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des lo
Sous le pompeux éclat d'un triple diadème,
Il pense asservir tout, jusqu'à Philippe même,
Violent, mais adroit, dissimulé, trompeur,
Ennemi des puissants, des faibles oppresseur,
Dans Londres, dans ma cour, il a formé des brigu
Et l'univers qu'il trompe, est plein de ses intrigues
Voilà les ennemis que vous devez braver
Contre moi l'un et l'autre osèrent s'élever,
L'un combattant en vain l'Anglais et les orages,
(*t*) Fit voir à l'océan sa fuite et ses naufrages :
Du sang de ses guerriers ce bord est encor teint
L'autre se tait dans Rome, et m'estime, et me cra
Suivez donc, à leurs yeux, votre noble entreprise
Si Mayenne est domté, Rome sera soumise;
Vous seul pouvez régler sa haine ou ses faveurs.
Inflexible aux vaincus, complaisante aux vainqueu
Prête à vous condamner, facile à vous absoudre;
C'est à vous d'allumer ou d'éteindre sa foudre.

FIN DU CHANT TROISIEME.

CHANT IV.

ARGUMENT.

D'Aumale était près de se rendre maître du camp de Henri III, lorsque le héros, revenant d'Angleterre, combat les ligueurs, et fait changer la fortune :

La discorde console Mayenne, et vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome, où régnoit alors Sixte-Quint. La discorde y trouve la politique. Elle revient avec elle à Paris, soulève la Sorbonne, anime les seize contre le parlement, et arme les moines. On livre à la main du bourreau des magistrats qui tenoient pour le parti des rois. Troubles et confusion horrible dans Paris.

TANDIS que, poursuivant leurs entretiens secrets,
Et pesant à loisir de si grands intérêts,
Ils épuisaient tous deux la science profonde
De combattre, de vaincre, et de régir le monde,
La Seine, avec effroi, voit sur ses bords sanglants
Les drapeaux de la ligue abandonnés aux vents.

Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du destin des combats craignait l'incertitude.
A ses desseins flottants il fallait un appui;
Il attendait Bourbon, sûr de vaincre avec lui.
Par ces retardements les ligueurs s'enhardirent;
Des portes de Paris leurs légions sortirent.
Le superbe d'Aumale, et Nemours, et Brissac,
Le farouche Saint-Paul, la Châtre, Canillac,
D'un coupable parti défenseurs intrépides,
Epouvantaient Valois de leurs succès rapides;
Et ce roi, trop souvent sujet au repentir,
Regrettait le héros qu'il avoit fait partir.
Parmi ces combattants ennemis de leur maître,
(*a*) Un frère de Joyeuse osa long-temps paraître.
Ce fut lui que Paris vit passer tour-à-tour,
Du siècle au fond d'un cloitre, et du cloitre à la cour:
Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
Il prit, quitta, reprit, la cuirasse et la haire.
Du pied des saints autels arrosés de ses pleurs,
Il courut de la ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le sein de la France éplorée
La main qu'à l'Eternel il avait consacrée.
Mais, de tant de guerriers, celui dont la valeur
Inspira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le cœur fut plus fier et la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune prince, impétueux d'Aumale,

Vous, né du sang Lorrain si fécond en héros,
Vous, ennemi des rois, des lois, et du repos.
La fleur de la jeunesse en tout temps l'accompagne :
Avec eux sans relâche il fond dans la campagne ;
Tantôt dans le silence, et tantôt à grand bruit,
A la clarté des cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi surpris portant partout la guerre,
Du sang des assiégeants son bras couvrait la terre.
Tels du front du Caucase, ou du sommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre et les flots,
Les aigles, les vautours, aux ailes étendues,
D'un vol précipité fendant les vastes nues,
Vont dans les champs de l'air enlever les oiseaux,
Dans les bois, sur les prés, déchirent les troupeaux,
Et dans les flancs affreux de leurs roches sanglantes
Remportent, à grands cris, ces dépouilles vivantes.
Déjà plein d'espérance, et de gloire enivré,
Aux tentes de Valois il avait pénétré.
La nuit et la surprise augmentaient les alarmes
Tout pliait, tout tremblait, tout cédait à ses armes
Cet orageux torrent, prompt à se déborder,
Dans son choc ténébreux allait tout inonder.
L'étoile du matin commençait à paraître :
Mornay, qui précédait le retour de son maître :
Voyait déjà les tours du superbe Paris.
D'un bruit mêlé d'horreur il est soudain surpris ;

Il court, il aperçoit dans un désordre extrême
Les soldats de Valois et ceux de Bourbon même :
" Juste ciel ! est-ce ainsi que vous nous attendiez ?
" Henri va vous défendre ; il vient ; et vous fuyez !
" Vous fuyez, compagnons !" Au son de sa parole,
Comme on vit autrefois, au pied du capitole,
Le fondateur de Rome, opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter arrêter ses Romains ;
Au seul nom de Henri, les Français se rallient :
La honte les enflamme, ils marchent, il s'écrient
Qu'il vienne ce héros, nous vaincrons sous ses yeux—
Henri dans le moment paraît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête :
Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête ;
Il combat, on le suit ; il change les destins :
La foudre est dans ses yeux, la mort est dans ses mains,
Tous les chefs ranimés autour de lui s'empressent ;
La victoire revient, les ligueurs disparaissent,
Comme aux rayons du jour qui s'avance et qui luit
S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.
C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives
Des siens épouvantés les troupes fugitives,
Sa voix pour un moment les rappelle aux combats ;
La voix du grand Henri précipite leurs pas,
De son front menaçant la terreur les renverse ;
Leur chef les réunit, la crainte les disperse.

D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné ;
Tel que du haut d'un mont de frimas couronné,
Au milieu des glaçons et des neiges fondues,
Tombe et roule un rocher qui menaçait les nues.
Mais que dis-je? il s'arrête, il montre aux assiégeants,
Il montre encor ce front redouté si long-temps.
Des siens qui l'entraînaient, fougueux, il se dégage ;
Honteux de vivre encore, il revole au carnage ;
Il arrête un moment son vainqueur étonné :
Mais d'ennemis bientôt il est environné.
La mort allait punir son audace fatale.
La discorde le vit, et trembla pour d'Aumale
La barbare qu'elle est a besoin de ses jours ;
Elle s'élève en l'air, et vole à son secours.
Elle approche ; elle oppose au nombre qui l'accable
Son bouclier de fer immense, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vue inspire ou la rage ou la peur.
O fille de l'enfer, discorde inexorable !
Pour la première fois tu parus secourable :
Tu sauvas un héros, tu prolongeas son sort,
De cette même main, ministre de la mort,
De cette main barbare, accoutumée aux crimes,
Qui jamais jusque-là n'épargna ses victimes,
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point sentis.

Elle applique à ses maux une main salutaire ;
Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire :
Mais, tandis qu'à son corps elle rend la vigueur,
De ses mortels poisons elle infecte son cœur.
Tel souvent un tyran, dans sa pitié cruelle,
Suspend d'un malheureux la sentence mortelle ;
A ses crimes secrets il fait servir son bras ;
Et, quand ils sont commis, il le rend au trépas.
Henri sait profiter de ce grand avantage,
Dont le sort des combats honora son courage.
Des moments dans la guerre il connaît tout le prix :
Il presse au même instant ses ennemis surpris ;
Il veut que les assauts succèdent aux batailles ;
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
Valois, plein d'espérance, et fort d'un tel appui,
Donne aux soldats l'exemple, et le reçoit de lui ;
Il soutient les travaux, il brave les alarmes.
La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes.
Tous les chefs sont unis, tout succède à leurs vœux :
Et bientôt la terreur, qui marche devant eux,
Des assiégés tremblants dissipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus allait briser leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril pressant ?
Mayenne a pour soldats un peuple gémissant :
Ici, la fille en pleurs lui redemande un père ;
Là, le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère :

Chacun plaint le présent, et craint pour l'avenir;
Ce grand corps alarmé ne peut se réunir.
On s'assemble, on consulte, on veut fuir ou se rendre.
Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre:
Tant le faible vulgaire, avec légèreté,
Fait succéder la peur à la témérité!
Mayenne, en frémissant, voit leur troupe éperdue.
Cent desseins partageaient son âme irrésolue;
Quand soudain la discorde aborde ce héros,
Fait siffler ses serpents, et lui parle en ces mots:
Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le soin de ta vengeance,
Toi, nourri sous mes yeux, et formé sous mes lois,
Entends ta protectrice, et reconnais ma voix.
Ne crains rien de ce peuple imbécille et volage,
Dont un faible malheur a glacé le courage;
Leurs esprits sont à moi, leurs cœurs sont dans mes mains;
Tu les verras bientôt secondant nos desseins,
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie,
Combattre avec audace, et mourir avec joie.
La discorde aussitôt, plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol assuré les campagnes de l'air.
Partout chez les Français le trouble et les alarmes
Présentent à ses yeux des objets pleins de charmes.
Son haleine en cent lieux répand l'aridité:
Le fruit meurt en naissant, dans son germe infecté.

Les épis renversés sur la terre languissent;
Le ciel s'en obscurcit, les astres en pâlissent;
Et la foudre en éclats, qui gronde sous ses pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.
Un tourbillon la porte à ces rives fécondes
Que l'Eridan rapide arrose de ses ondes.
Rome enfin se découvre à ses regards cruels,
Rome, jadis son temple, et l'effroi des mortels,
Rome, dont le destin, dans la paix, dans la guerre,
Est d'être en tous les temps maîtresse de la terre.
Par le sort des combats on la vit autrefois
Sur leurs trônes sanglants enchaîner tous les rois;
L'univers fléchissait sous son aigle terrible.
Elle exerce, en nos jours, un pouvoir plus paisible;
On la voit sous son joug asservir ses vainqueurs,
Gouverner les esprits, et commander aux cœurs;
Ses avis sont ses lois, ses décrets sont ses armes.
Près de ce capitole où régnaient tant d'alarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone et de Mars,
Un pontife est assis au trône des Césars;
Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Les tombeaux des Catons et la cendre d'Emile.
Le trône est sur l'autel, et l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le sceptre et l'encensoir.
Là, Dieu même a fondé son église naissante,
Tantôt persécutée, et tantôt triomphante:

Là, son premier apôtre avec la vérité
Conduisit la candeur et la simplicité.
Ses successeurs heureux quelque temps l'imitèrent,
D'autant plus respectés que plus ils s'abaissèrent.
Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu ;
La pauvreté soutient leur austère vertu ;
Et, jaloux des seuls biens qu'un vrai chrétien désire,
Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre.
Le temps, qui corrompt tout, changea bientôt leurs mœurs :
Le ciel, pour nous punir, leur donna des grandeurs.
Rome, depuis ce temps, puissante et profanée,
Aux conseils des méchants se vit abandonnée ;
La trahison, le meurtre, et l'empoisonnement,
De son pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les successeurs du Christ au fond du sanctuaire
Placèrent sans rougir l'inceste et l'adultère ;
Et Rome qu'opprimait leur empire odieux,
Sous ces tyrans sacrés regretta ses faux dieux.
On écouta depuis de plus sages maximes ;
On sut ou s'épargner ou mieux voiler les crimes :
(*b*) De l'église et du peuple on régla mieux les droits ;
Rome devint l'arbitre et non l'effroi des rois ;
Sous l'orgueil imposant du triple diadème
La modeste vertu reparut elle-même.

Mais l'art de ménager le reste des humains
Est soutout aujourd'hui la vertu des Romains.
(c) Sixte alors était roi de l'église et de Rome.
Si, pour être honoré du titre de grand homme,
Il suffit d'être faux, austère, et redouté,
Au rang des plus grands rois Sixte sera compté.
Il devait sa grandeur à quinze ans d'artifices :
Il sut cacher, quinze ans, ses vertus et ses vices.
Il sembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.
Sous le puissant abri de son bras despotique,
Au fond du Vatican régnait la politique,
Fille de l'intérêt et de l'ambition,
Dont naquirent la fraude et la séduction.
Ce monstre ingénieux, en détours si fertile,
Accablé de soucis, paraît simple et tranquille ;
Ses yeux creux et perçants, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots.
Par ses déguisements à toute heure elle abuse
Les regards éblouis de l'Europe confuse :
Le mensonge subtil qui conduit ses discours,
De la vérité même empruntant le secours,
Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures,
Et fait servir le ciel à venger ses injures.
A peine la discorde avait frappé ses yeux,
Elle court dans ses bras d'un air mystérieux ;

Avec un ris malin la flatte, la caresse,
Puis prenant tout-à-coup un ton plein de tristesse ;
Je ne suis plus, dit-elle, en ces temps bienheureux
Où les peuples séduits me présentaient leurs vœux,
Où la crédule Europe, à mon pouvoir soumise,
Confondait dans mes lois les lois de son église.
Je parlais : et soudain les rois humiliés
Du trône, en frémissant, descendaient à mes pieds ;
Sur la terre, à mon gré, ma voix soufflait les guerres ;
Du haut du Vatican je lançais les tonnerres ;
Je tenais dans mes mains la vie et le trépas ;
Je donnais, j'enlevais, je rendais les états.
Cet heureux temps n'est plus. Le sénat de la France (*d*)
Eteint presque en mes mains les foudres que je lance !
Plein d'amour pour l'église, et pour moi plein d'horreur,
(*e*) Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur :
C'est lui qui, le premier, démasquant mon visage,
Vengea la vérité, dont j'empruntais l'image.
Que ne puis-je, ô discorde, ardente à te servir,
Le séduire lui-même, ou du moins le punir !
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre ;
Commençons par la France à ravager la terre ;
Que le prince et l'état retombent dans nos fers.
Elle dit, et soudain s'élance dans les airs.

Loin du faste de Rome, et des pompes mondaines,
Des *temples* consacrés aux vanités humaines,

Dont l'appareil superbe impose à l'univers,
L'humble religion se cache en des déserts :
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;
Cependant que son nom, profané dans le monde,
Est le prétexte saint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire, et le mépris des grands.
Souffrir est son destin, bénir est son partage :
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage ;
Sans ornement, sans art, belle de ses attraits,
Sa modeste beauté se dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune
Qui court, à ses autels, adorer la fortune.
Son âme pour Henri brûlait d'un saint amour ;
Cette fille des cieux sait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ses autels le culte légitime,
Adopter pour son fils ce héros magnanime :
Elle l'en croyait digne, et ses ardents soupirs
Hâtaient cet heureux temps trop lent pour ses désir
Soudain la politique et la discorde impie
Surprennent en secret leur auguste ennemie.
Elle lève à son Dieu ses yeux mouillés de pleurs :
Son Dieu, pour l'éprouver, la livre à leurs fureurs.
Ces monstres, dont toujours elle a souffert l'injure,
De ses voiles sacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ses vêtemens respectés des humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs desseins.

D'un air insinuant l'adroite politique
Se glisse au vaste sein de la Sorbonne antique;
C'est là que s'assemblaient ces sages révérés,
Des vérités du ciel interprètes sacrés,
Qui, des peuples chrétiens arbitres et modèles,
A leur culte attachés, à leur prince fidèles,
Conservaient jusqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux flèches de l'erreur.
Qu'il est peu de vertus qui résistent sans cesse!
Du monstre déguisé la voix enchanteresse
Ebranle leurs esprits par ses discours flatteurs.
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs.
Par l'éclat d'une mitre elle éblouit leur vue:
De l'avare en secret la voix lui fut vendue:
Par un éloge adroit le savant enchanté,
Pour prix d'un vain encens, trahit la vérité:
Menacé par sa voix, le faible s'intimide.
On s'assemble en tumulte, en tumulte on décide.
Parmi les cris confus, la dispute et le bruit,
De ces lieux en pleurant la vérité s'enfuit.
Alors au nom de tous un des vieillards s'écrie:
« L'église fait les rois, les absout, les châtie;
« En nous est cette église, en nous seuls est sa loi;
« Nous réprouvons Valois, il n'est plus notre roi.
(f) "Serments jadis sacrés, nous brisons votre chaîne."
A peine a-t-il parlé, la discorde inhumaine

Trace en lettres de sang ce décret odieux.
(g) Chacun jure par elle, et signe sous ses yeux.
Soudain elle s'envole, et d'église en église
Annonce aux factieux cette grande entreprise;
Sous l'habit d'Augustin, sous le froc de François,
Dans les cloîtres sacrés fait entendre sa voix;
Elle appelle, à grands cris, tous ces spectres austères
De leur joug rigoureux esclaves volontaires.
De la religion reconnaissez les traits,
Dit-elle, et du Très-Haut vengez les intérêts.
C'est moi qui viens à vous c'est moi qui vous appelle.
Ce fer, qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis
Par la main de Dieu même en la mienne est remis.
Il est temps de sortir de l'ombre de vos temples:
Allez d'un zèle saint répandre les exemples;
Apprenez aux Français, incertains de leur foi,
Que c'est servir leur Dieu que d'immoler leur roi.
Songez que de Lévi la famille sacrée,
Du ministère saint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur en portant à l'autel
Des mains teintes du sang des enfants d'Israel. [pères,
Que dis-je? Où sont ces temps, où sont ces jours pros-
Où j'ai vu les Français massacrés par leurs frères?
C'était vous, prêtres saints, qui conduisiez leurs bras;
Coligny par vous seuls a reçu le trépas.

J'ai nagé dans le sang; que le sang coule encore :
Montrez-vous, inspirez ce peuple qui m'adore.
Le monstre, au même instant, donne à tous le signal;
Tous sont empoisonnés de son venin fatal;
Il conduit dans Paris leur marche solennelle;
(*h*) L'étendard de la croix flottait au milieu d'elle.
Ils chantent; et leurs cris, dévots et furieux,
Semblent à leur révolte associer les cieux.
On les entend mêler, dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux prières publiques,
Prêtres audacieux, imbécilles soldats,
Du sabre et de l'épée ils ont chargé leurs bras;
Une lourde cuirasse a couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infâme milice
Suit, au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.
Mayenne, qui de loin voit leur folle entreprise,
La méprise en secret, et tout haut l'autorise;
Il sait combien le peuple, avec soumission,
Confond le fanatisme et la religion;
Il connaît ce grand art, aux princes nécessaire,
De nourrir la faiblesse et l'erreur du vulgaire.
A ce pieux scandale enfin il applaudit;
Le sage s'en indigne et le soldat en rit:
Mais le peuple excité jusques aux cieux envoie
Des cris d'emportement, d'espérance, et de joie;

Et comme à son audace a succédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur.
Ainsi l'ange des mers, sur le sein d'Amphitrite,
Calme à son gré les flots, à son gré les irrite.
(*i*) La discorde a choisi seize séditieux
Signalés par le crime entre les factieux.
Ministres insolents de leur reine nouvelle,
Sur son char tout sanglant ils montent avec elle;
L'orgueil, la trahison, la fureur, le trépas,
Dans des ruisseaux de sang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obscurité, nourris dans la bassesse;
Leur haine pour les rois leur tient lieu de noblesse;
Et jusque sous le dais par le peuple portés,
Mayenne, en frémissant, les voit à ses côtés:
Des jeux de la discorde ordinaires caprices,
(*k*) Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices,
Ainsi lorsque les vents, fougueux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots,
Le limon croupissant dans leurs grottes profondes
S'élève, en bouillonnant, sur la face des ondes;
Ainsi, dans les fureurs de ces embrasements
Qui changent les cités en de funestes champs,
Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amollissent,
Se mêlent, dans la flamme, à l'or qu'ils obscurcissent.
Dans ces jours de tumulte et de sédition,
Thémis résistait seule à la contagion;

La soif de s'agrandir, la crainte, l'espérance,
Rien n'avait dans ses mains fait pencher sa balance;
Son temple était sans tache, et la simple équité
Auprès d'elle, en fuyant, cherchait sa sûreté.
Il était dans ce temple un sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui, des lois de son prince et l'organe et l'appui,
Marchait d'un pas égal entre son peuple et lui.
Dans l'équité des rois sa juste confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France,
Le seul bien de l'état fait son ambition;
Il hait la tyrannie et la rébellion;
Toujours plein de respect, toujours plein de courage,
De la soumission distingue l'esclavage;
Et, pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connaît Rome, l'honore, et la sait réprimer.
Des tyrans de la ligue une affreuse cohorte
Du temple de Thémis environne la porte
Bussi les conduisait; ce vil gladiateur,
Monté par son audace à ce coupable honneur,
Entre, et parle en ces mots à l'auguste assemblée
Par qui des citoyens la fortune est réglée:
Mercenaires appuis d'un dédale de lois,
Plébéiens, qui pensez être tuteurs des rois,
Lâches, qui dans le trouble et parmi les cabales
Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales,

Timides dans la guerre, et tyrans dans la paix,
Obéissez au peuple, écoutez ses decrets.
Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres.
Nous rentrons dans les droits qu'ont perdus nos ancêtr
Ce peuple fut long-temps par vous-même abusé ;
Il s'est lassé du sceptre, et le sceptre est brisé ;
Effacez ces grands noms, qui vous gênaient sans dou
Ces mots de *plein pouvoir* qu'on hait et qu'on redou
Jugez au nom du peuple ; et tenez, au sénat,
Non la place du roi, mais celle de l'état :
Imitez la Sorbonne ou craignez ma vengeance.
Le sénat répondit par un noble silence.
Tels, dans les murs de Rome abattus et brûlants,
Ces sénateurs courbés sous le fardeau des ans
Attendaient fièrement, sur leur siége immobiles,
Les Gaulois et la mort avec des yeux tranquilles.
Bussi, plein de fureur, et non pas sans effroi :
Obéissez, dit-il, tyrans, ou suivez-moi...
Alors Harlay se lève, Harlay, ce noble guide,
Ce chef d'un parlement juste autant qu'intrépide ;
Il se présente aux Seize, et demande des fers
Du front dont il aurait condamné ces pervers.
On voit auprès de lui les chefs de la justice,
Brûlant de partager l'honneur de son supplice,
Victimes de la foi qu'on doit aux souverains,
(1) *Tendre aux* fers des tyrans leurs généreuses main

Muse, redites-moi ces noms chers à la France
Consacrez ces héros qu'opprima la licence,
(*m*) Le vertueux de Thou, Molé, Scarron, Bayeul,
Potier, cet homme juste, et vous jeune Longueil,
Vous, en qui, pour hâter vos belles destinées
L'esprit et la vertu devançaient les années.
Tout le sénat enfin, par les Seize enchaîné,
A travers un vil peuple en triomphe est mené
(*n*) Dans cet affreux château, palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime et l'innocence,
Ainsi ces factieux ont changé tout l'état ;
La Sorbonne est tombée, il n'est plus de sénat....
Mais pourquoi ce concours et ces cris lamentables ?
Pourquoi ces instruments de la mort des coupables ?
Qui sont ces magistrats que la main d'un bourreau,
Par l'ordre des tyrans, précipite au tombeau ?
Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
(*o*) Brisson, Larcher, Tardiff, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas
Mâne trop généreux, vous n'en rougissez pas ;
Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire,
Et qui meurt pour son roi meurt toujours avec gloire.
Cependant la discorde, au milieu des mutins
S'applaudit du succès de ses affreux desseins.
D'un air fier et content, sa cruauté tranquille
Contemple les effets de la guerre civile ;

Dans ces murs tout sanglants, des peuples malheureux,
Unis contre leur prince, et divisés entre eux,
Jouets infortunés des fureurs intestines,
De leur triste patrie avançant les ruines;
Le tumulte au dedans, le péril au dehors,
Et partout le débris, le carnage, et les morts.

FIN DU CHANT QUATRIEME.

CHANT V.

ARGUMENT.

Les assiégés sont vivement pressés. La discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le roi. Elle appelle du fond des enfers le démon du fanatisme, qui conduit ce parricide. Sacrifice des ligueurs aux esprits infernaux. Henri III est assassiné. Sentiments de Henri IV. Il est reconnu roi par l'armée.

Cependant s'avançaient ces machines mortelles
Qui portaient dans leur sein la perte des rebelles ;
Et le fer, et le feu, volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyaient leurs remparts.
  Les Seize et leur courroux, Mayenne et sa prudence,
D'un peuple mutiné la farouche insolence,
Des docteurs de la loi les scandaleux discours,
Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain secours :
La victoire à grands pas, s'approchait sur ses traces,
Sixte, Philippe, Rome, éclataient en menaces ;
Mais Rome n'était plus terrible à l'univers :
Ses foudres impuissants se perdaient dans les airs ;

Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire
Privait les assiégés d'un secours nécessaire.
Ses soldats, dans la France errant de tous côtés
Sans secourir Paris, désolaient nos cités.
Le perfide attendait que la ligue épuisée
Pût offrir à son bras une conquête aisée;
Et l'appui dangereux de sa fausse amitié
Leur préparait un maître, au lieu d'un allié;
Lorsque d'un furieux la main déterminée,
Sembla, pour quelque temps, changer la destinée.
Vous des murs de Paris, tranquilles habitants,
Que le ciel a fait naître en de plus heureux temps,
Pardonnez si ma main retrace à la mémoire
De vos aïeux séduits la criminelle histoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point sur vous;
Votre amour pour vos rois les a réparés tous.
L'église a, de tout temps, produit des solitaires,
Qui, rassemblés entre eux sous des règles sévères,
Et distingués en tout du reste des mortels,
Se consacraient à Dieu par des vœux solennels.
Les uns sont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inaccessible aux vains attraits du monde;
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains, qu'ils auraient pu servir.
Les autres, à l'état rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'église, ont monté dans les chaires;

Mais souvent enivrés de ces talents flatteurs,
Répandus dans le siécle, ils en ont pris les mœurs ;
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues :
Souvent plus d'un pays s'est plaint de leurs intrigues.
Ainsi, chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait est la source du mal.
Ceux qui de Dominique ont embrassé la vie
Ont vu long-temps leur secte en Espagne établie ;
Et, de l'obscurité des plus humbles emplois,
Ont passé tout-à-coup dans les palais des rois.
Avec non moins de zèle, et bien moins de puissance,
Cet ordre respecté florissait dans la France,
Protégé par les rois, paisible, heureux enfin .
Si le traître Clément n'eut été dans son sein.
(*a*) Clément dans la retraite avait, dès son jeune âge,
Porté les noirs accès d'une vertu sauvage.
Esprit faible et crédule en sa dévotion,
Il suivait le torrent de la rébellion.
Sur ce jeune insensé la discorde fatale
Répandit le venin de sa bouche infernale.
Prosterné, chaque jour, au pied des saints autels,
Il fatiguait les cieux de ses vœux criminels.
On dit que, tout souillé de cendre et de poussière,
Un jour il prononça cette horrible prière :
Dieu, qui venges l'église et punis les tyrans,
Te verra-t-on sans cesse accabler tes enfants,

Et d'un roi qui t'outrage armant les mains i
Favoriser le meurtre, et bénir les parjures?
Grand Dieu! par tes fléaux c'est trop nous
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever;
Détourne loin de nous la mort et la misère;
Délivre-nous d'un roi donné dans ta colère:
Viens, des cieux irrités abaisse la hauteur,
Fais marcher devant toi l'ange exterminate
Viens, descends, arme-toi; que ta foudre en
Frappe, écrase à nos yeux leur sacrilége arn
Que les chefs, les soldats, les deux rois expi
Tombent comme la feuille éparse au gré de
Et que, sauvés par toi, nos ligueurs catholiq
Sur leurs corps tout sanglants t'adressent leurs

La discorde attentive, en traversant les ai
Entend ces cris affreux, et les porte aux enf
Elle amène à l'instant, de ces royaumes som
Le plus cruel tyran de l'empire des ombres.
Il vient, le fanatisme est son horrible nom
Enfant dénaturé de la religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détr
Et reçu dans son sein, l'embrasse, et la déc

(*b*) C'est lui qui, dans Raba, sur les bords d
Guidait les descendants du malheureux Am
Quand à Moloc leur dieu des mères gémiss
Offraient de leurs enfants les entrailles fum

dicta de Jephté le serment inhumain :
ans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
est lui qui, de Calchas ouvrant la bouche impie,
emanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
ance, dans tes forêts il habita long-temps.
A l'affreux Teutatès il offrit ton encens:
ı n'as point oublié ces sacrés homicides
ı'à tes indignes dieux présentaient tes Druides.
ı haut du capitole il criait aux païens :
appez, exterminez, déchirez les chrétiens.
ais lorsqu'au fils de Dieu Rome enfin fut soumise,
ı capitole en cendre il passa dans l'église ;
, dans les cœurs chrétiens inspirant ses fureurs,
e martyrs qu'ils étaient, les fit persécuteurs.
) Dans Londre il a formé la secte turbulente
ıi sur un roi trop faible a mis sa main sanglante.
ans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
s bûchers solennels, où des Juifs malheureux
nt, tous les ans, en pompe, envoyés par des prêtres,
ur n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.
Toujours il revêtait, dans ses déguisements,
es ministres des cieux les sacrés ornements :
ais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
ur des crimes nouveaux, une forme nouvelle ;
'audace et l'artifice en firent les apprêts.
emprunte de Guise et la taille et les traits,

De ce superbe Guise en qui l'on vit paraître
Le tyran de l'état et le roi de son maître;
Et qui toujours puissant, même après son trép
Traînait encor la France à l'horreur des comb
D'un casque redoutable il a chargé sa tête :
Un glaive est dans sa main au meurtre toujour
Son flanc même est percé des coups dont autr
Ce héros factieux fut massacré dans Blois;
Et la voix de son sang, qui coule en abondanc
Semble accuser Valois et demander vengeanc

Ce fut dans ce terrible et lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil
Il vint trouver Clément au fond de sa retraite.
La superstition, la cabale inquiète,
Le faux zèle enflammé d'un courroux éclatant,
Veillaient tous à sa porte, et l'ouvrent à l'inst
Il entre, et d'une voix majestueuse et fière,
Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux et ta prière;
Mais n'aura-t-il de toi, pour culte et pour ence
Qu'une plainte éternelle, et des vœux impuiss
Au Dieu que sert la ligue il faut d'autres offra
Il exige de toi les dons que tu demandes:
Si Judith autrefois, pour sauver son pays,
N'eût offert à son Dieu que des pleurs et des c
Si, craignant pour les siens, elle eût craint pou
Judith eût vu tomber les murs de Béthulie....

Voilà les saints exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrende enfin que tu dois présenter,
Mais tu rougis déjà de l'avoir différée.....
Cours, vole; et que ta main, dans le sang consacrée,
Délivrant les Français de leur indigne roi,
Venge Paris, et Rome, et l'univers, et moi.
Par un assassinat Valois trancha ma vie;
Il faut d'un même coup punir sa perfidie.
Mais du nom d'assassin ne prends aucun effroi;
Ce qui fut crime en lui sera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'église:
Le meurtre est juste alors, et le ciel l'autorise.
Que dis-je! il le commande; il t'instruit par ma voix
Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois:
Heureux, si tu pouvais, consommant sa vengeance,
Joindre le Navarrois au tyran de la France;
Et si de ces deux rois tes citoyens sauvés
Te pouvaient.....! Mais les temps ne sont pas arrivés.
Bourbon doit vivre encor; le Dieu qu'il persécute
Réserve à d'autres mains la gloire de sa chute;
Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands desseins,
Et reçois ce présent qu'il te fait par mes mains.

Le fantôme, à ces mots, fait briller une épée
Qu'aux infernales eaux la haine avait trempée;
Dans la main de Clément il met ce don fatal;
Il fuit, et se replonge au séjour infernal.

Trop aisément trompé, le jeune solitaire
Des intérêts des cieux se crut dépositaire.
Il baise avec respect ce funeste présent ;
Il implore à genoux le bras du Tout-Puiss
Et, plein du monstre affreux dont la fureu
D'un air sanctifié s'apprête au parricide.
Combien le cœur de l'homme est soumi
Clément goûtait alors un paisible bonheur
Il était animé de cette confiance
Qui dans le cœur des saints affermit l'inn
Sa tranquille fureur marche les yeux baiss
(e) Ses sacriléges vœux au ciel sont adress
Son front de la vertu porte l'empreinte au
Et son fer parricide est caché sous sa hair
Il marche : ses amis, instruits de son dess
Et de fleurs sous ses pas parfumant son c
Remplis d'un saint respect, aux portes le
Bénissent son dessein, l'encouragent, l'ins
Placent déjà son nom parmi les noms sac
Dans les fastes de Rome à jamais révérés
Le nomment, à grands cris, le vengeur de
Et, l'encens à la main, l'invoquent par av
C'est avec moins d'ardeur, avec moins de
Que les premiers chrétiens, avides de la n
Intrépides soutiens de la foi de leurs père
Au martyre autrefois accompagnaient le

Enviaient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baisaient, en pleurant, les traces de leurs pas.
Le fanatique aveugle et le chrétien sincère,
Ont porté trop souvent le même caractère ;
Ils ont même courage, ils ont mêmes désirs.
Le crime a ses héros ; l'erreur a ses martyrs :
Du vrai zèle et du faux vains juges que nous sommes !
Souvent des scélérats ressemblent aux grands hommes.
  Mayenne, dont les yeux savent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare, et feint de l'ignorer.
De ce crime odieux son prudent artifice
Songe à cueillir le fruit sans en être complice :
Il laisse avec adresse aux plus séditieux
Le soin d'encourager ce jeune furieux.
  Tandis que des ligueurs une troupe homicide
Aux portes de Paris conduisait le perfide,
Des Seize en même temps le sacrilége effort
Sur cet événement interrogeait le sort.
Jadis de Médicis l'audace curieuse (*f*)
Chercha de ses secrets la science odieuse,
Approfondit long-temps cet art surnaturel
Si souvent chimérique et toujours criminel.
Tout suivit son exemple ; et le peuple imbécille,
Des vices de la cour imitateur servile,
Épris du merveilleux, amant des nouveautés,
S'abandonnait en foule à ces impiétés.

Dans l'ombre de la nuit, sous une voûte obscure,
Le silence a conduit leur assemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau
S'élève un vil autel dressé sur un tombeau
C'est là que des deux rois on plaça les images,
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs sacriléges mains ont mêlé, sur l'autel,
A des noms infernaux le nom de l'Eternel,
Sur ces murs ténébreux des lances sont rangées,
Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées,
Appareil menaçant de leur mystère affreux.
Le prêtre de ce temple est un de ces Hébreux
Qui, proscrits sur la terre, et citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur misère profonde,
Et d'un antique amas de superstitions
Ont rempli dès long-temps toutes les nations.
D'abord, autour de lui, les ligueurs en furie
Commencent, à grands cris, ce sacrifice impie.
Leurs parricides bras se lavent dans le sang;
De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc;
Avec plus de terreur, et plus encor de rage,
De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image;
(*g*) Et pensent que la mort, fidèle à leur courroux,
Va transmettre à ces rois l'atteinte de leurs coups.
(*h*) L'Hébreu joint cependant la prière au blasphèm
Il invoque l'abyme, et les cieux, et Dieu même,

us ces impurs esprits qui troublent l'univers,
le feu de la foudre, et celui des enfers.
Tel fut, dans Gelboa, le secret sacrifice
'à ses dieux infernaux offrit la pythonisse,
ɔrs qu'elle évoqua, devant un roi cruel,
simulacre affreux du prêtre Samuel.
ısi, contre Juda, du haut de Samarie,
s prophètes menteurs tonnait la bouche impie,
tel, chez les Romains, l'inflexible Atéius (i)
.udit, au nom des dieux, les armes de Crassus
x magiques accents que sa bouche prononce,
; Seize osent du ciel attendre la réponse;
lévoiler leur sort ils pensent le forcer.
ciel, pour les punir, voulut les exaucer.
nterrompt pour eux les lois de la nature;
ces antres muets sort un triste murmure;
; éclairs, redoublés dans la profonde nuit,
ussent un jour affreux qui renaît et qui fuit.
milieu de ces feux, Henri, brillant de gloire,
paraît à leurs yeux sur un char de victoire:
s lauriers couronnaient son front noble et serein,
le sceptre des rois éclatait dans sa main.
.ir s'embrase à l'instant par les traits du tonnerre,
autel, couvert de feux, tombe, et fuit sous la terre;
les Seize éperdus, l'Hébreu saisi d'horreur,
nt cacher dans la nuit leur crime et leur terreur.

Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçaient à Valois sa perte inévitable.
Dieu, du haut de son trône, avait compté ses jou
Il avait loin de lui retiré son secours:
La mort impatiente attendait sa victime:
Et pour perdre Valois, Dieu permettait un crime.
Clément au camp royal a marché sans effroi.
Il arrive, il demande à parler à son roi;
Il dit que, dans ces lieux amené par Dieu même
Il y vient rétablir les droits du diadême,
Et révéler au roi des secrets importants.
On l'interroge, on doute, on l'observe long-temps
On craint sous cet habit un funeste mystère.
Il subit sans alarme un examen sévère;
Il satisfait à tout avec simplicité.
Chacun, dans ses discours, croit voir la vérité.
La garde aux yeux du roi le fait enfin paraître.
L'aspect du souverain n'étonna point ce traître
D'un air humble et tranquille il fléchit les genou
Il observe à loisir la place de ses coups;
Et le mensonge adroit, qui conduisait sa langue,
Lui dicta cependant sa perfide harangue.
Souffrez, dit-il, grand roi, que ma timide voix
S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les roi
Permettez, avant tout, que mon cœur le bénisse
Des biens que va sur vous répandre sa justice.

(*k*) Le vertueux Potier, le prudent Villeroi,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi;
(*l*) Harlay, le grand Harlay, dont l'intrépide zèle
Fut toujours formidable à ce peuple infidèle,
Du fond de sa prison réunit tous les cœurs,
Rassemble vos sujets, et confond les ligueurs.
Dieu qui, bravant toujours les puissants et les sages,
Par la main la plus faible accomplit ses ouvrages,
Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit.
Rempli de sa lumière, et par sa bouche instruit,
J'ai volé vers mon prince, et vous rends cette lettre,
Qu'à mes fidèles mains Harlay vient de remettre.
Valois reçoit la lettre avec empressement.
Il bénissait les cieux d'un si prompt changement.
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma justice,
Récompenser ton zèle, et payer ton service?
En lui disant ces mots, il lui tendait les bras:
Le monstre au même instant tire son coutelas,
L'en frappe, et dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le sang coule; on s'étonne, on s'avance, on s'écrie:
Mille bras sont levés pour punir l'assassin:
Lui, sans baisser les yeux, les voit avec dédain;
Fier de son parricide, et quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompense:
De la France et de Rome il croit être l'appui;
Il *pense voir les cieux qui s'entr'ouvrent pour lui*;

Et demandant à Dieu la palme du martyre,
Il bénit, en tombant, les coups dont il expire:
Aveuglement terrible, affreuse illusion,
Digne à la fois d'horreur et de compassion,
Et de la mort du roi moins coupable peut-être
Que ces lâches docteurs, ennemis de leur maître,
Dont la voix, répandant un funeste poison,
D'un faible solitaire égara la raison!
  Déjà Valois touchait à son heure dernière,
Ses yeux ne voyaient plus qu'un reste de lumière;
Ses courtisans en pleurs, autour de lui rangés,
Par leurs desseins divers en secret partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes
Exprimaient des douleurs ou sincères ou feintes.
Quelques-uns, que flattait l'espoir du changement,
Du danger de leur roi s'affligeaient faiblement;
Les autres, qu'occupait leur crainte intéressée,
Pleuraient, au lieu du roi, leur fortune passée.
Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henri, vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut votre ennemi; mais les cœurs nés sensibles
Sont aisément émus dans ces moments horribles.
Henri ne se souvient que de son amitié.
En vain son intérêt combattait sa pitié;
Ce héros vertueux se cachait à lui-même
Que la mort de son roi lui donne un diadème.

ibrla sur lui, par un dernier effort,
ppesantis qu'allait fermer la mort;
ıt de sa main ses mains victorieuses,
ñ dit-il, vos larmes généreuses;
ndigné doit plaindre votre roi;
bon, combattez, régnez, et vengez-moi.
et je vous laisse, au milieu des orages,
n écueil couvert de mes naufrages.
vous attend, mon trône vous est dû:
: ce bien par vos mains défendu:
z que la foudre en tout temps l'environne;
n y montant, ce Dieu qui vous le donne.
us, détrompé d'un dogme criminel,
vos mains son culte et son autel!
gnez heureux; qu'un plus puissant génie
assassins défende votre vie.
aissez la ligue, et vous voyez ses coups:
sé par moi pour aller jusqu'à vous;
ın jour viendra qu'une main plus barbare..
épargnez une vertu si rare!
....! A ces mots l'impitoyable mort
re sur sa tête, et termine son sort:
bruit de son trépas, Paris se livre en proie
ports odieux de sa coupable joie:
is de victoire ils remplissent les airs:
s sont cessés, les temples sont ouverts

De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes;
Ils consacrent ce jour à d'éternelles fêtes.
Bourbon n'est à leurs yeux qu'un héros sans appui,
Qui n'a plus que sa gloire et sa valeur pour lui.
Pourra-t-il résister à la ligue affermie,
A l'église en courroux, à l'Espagne ennemie,
Aux traits du Vatican, si craints, si dangereux,
A l'or du nouveau monde, encor plus puissant qu'eu
Déjà quelques guerriers, funestes politiques,
Plus mauvais citoyens que zélés catholiques,
D'un scrupule affecté colorant leur dessein,
Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin;
Mais le reste, enflammé d'une ardeur plus fidèle,
Pour la cause des rois redouble encor son zèle.
Ces amis éprouvés, ces généreux soldats,
Que long-temps la victoire a conduits sur ses pas,
De la France incertaine ont reconnu le maître,
Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.
Ces braves chevaliers, les Givris, les d'Aumonts,
Les grands Montmorencis, les Sancis, les Crillons,
Lui jurent de le suivre aux deux bouts de la terre:
Moins fait pour disputer, que formés pour la guerre
Fidèles à leur Dieu, fidèles à leurs rois,
C'est l'honneur qui leur parle; ils marchent à sa voi
Mes amis, dit Bourbon, c'est vous dont le courag
Des héros de mon sang me rendra l'héritage;

airs, et l'huile sainte, et le sacre des rois,
les pompes du trône, et ne font pas mes droits.
sur un bouclier qu'on vit vos premiers maîtres
voir les serments de vos braves ancêtres.
iamp de la victoire est le temple où vos mains
ent aux nations donner leurs souverains.
ainsi qu'il s'explique; et bientôt il s'apprête
riter son trône, en marchant à leur tête.

FIN DU CHANT CINQUIEME.

CHANT VI.

ARGUMENT.

Après la mort de Henri III, les états de la ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un roi : Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations, Henri IV livre un assaut à la ville : l'assemblée des états se sépare : ceux qui la composaient vont combattre sur les remparts : description de ce combat. Apparition de saint Louis à Henri IV.

(*a*) C'est un usage antique, et sacré parmi nous,
Quand la mort sur le trône étend ses rudes coups,
Et que du sang des rois, si cher à la patrie,
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie ;
Le peuple au même instant rentre en ses premiers droits,
Il peut choisir un maître, il peut changer ses lois ;
Les états assemblés, organe de la France,
Nomment un souverain, limitent sa puissance.
Ainsi de nos aïeux les augustes décrets
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.
La ligue audacieuse, inquiète, aveuglée,
de ces états ordonner l'assemblée.

Et croit avoir acquis par un assassinat
Le droit d'élire un maître et de changer l'état.
Ils pensaient, à l'abri d'un trône imaginaire,
Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croyaient qu'un monarque unirait leurs desseins;
Que sous ce nom sacré leurs droits seraient plus saints;
Qu'injustement élu c'était beaucoup de l'être;
Et qu'enfin, quel qu'il soit, le Français veut un maître.
Bientôt à ce conseil accourent à grand bruit
Tous ces chefs obstinés qu'un fol orgueil conduit,
Les Lorrains, les Nemours, des prêtres en furie,
L'ambassadeur de Rome, et celui d'Ibérie.
Ils marchent vers le louvre, où, par un nouveau choix,
Ils allaient insulter aux mânes de nos rois.
Le luxe, toujours né des misères publiques,
Prépare avec éclat ces états tyranniques.
Là, ne parurent point ces princes, ces seigneurs,
De nos antiques pairs augustes successeurs,
Qui, près des rois assis, nés juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'apparence.
Là, de nos parlements les sages députés
Ne défendirent point nos faibles libertés;
On n'y vit point des lis l'appareil ordinaire
Le louvre est étonné de sa pompe étrangère.
Là, le légat de Rome est d'un siége honoré;
Près de lui, pour Mayenne, un dais est préparé.

Sous ce dais on lisait ces mots épouvantables :
« Rois qui jugez la terre, et dont les mains coupables
« Osent tout entreprendre et ne rien épargner,
« Que la mort de Valois vous apprenne à régner ! »
On s'assemble ; et déjà les partis, les cabales,
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales,
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un, des faveurs de Rome esclave ambitieux,
S'adresse au légat seul, et devant lui déclare
Qu'il est temps que les lis rampent sous la tiare ;
Qu'on érige à Paris ce sanglant tribunal,
(b) Ce monument affreux du pouvoir monacal,
Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre,
Qui venge les autels et qui les déshonore,
Qui, tout couvert de sang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer sacré.
Comme si nous vivions dans ces temps déplorables
Où la terre adorait des dieux impitoyables,
Que des prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'appaiser par le sang des humains !
Celui-ci, corrompu par l'or de l'Ibérie,
A l'Espagnol qu'il hait veut vendre sa patrie.
Mais un parti puissant, d'une commune voix,
Plaçait déjà Mayenne au trône de nos rois.
Ce rang manquait encore à sa vaste puissance ;
Et de ses vœux hardis l'orgueilleuse espérance

Dévorait, en secret, dans le fond de son cœur,
De ce grand nom de roi le dangereux honneur.
(c) Soudain Potier se lève et demande audience:
Sa rigide vertu faisait son éloquence.
Dans ce temps malheureux, par le crime infecté,
Potier fut toujours juste, et pourtant respecté.
Souvent on l'avait vu, par sa mâle constance,
De leurs emportements réprimer la licence,
Et, conservant sur eux sa vieille autorité,
Leur montrer la justice avec impunité.
Il élève sa voix; on murmure, on s'empresse,
On l'entoure, on l'écoute; et le tumulte cesse.
Ainsi, dans un vaisseau qu'ont agité les flots,
Quand l'air n'est plus frappé des cris des matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux, la mer obéissante.
Tel paraissait Potier dictant ses justes lois:
Et la confusion se taisait à sa voix.
" Vous destinez, dit-il, Mayenne au rang suprême:
Je conçois votre erreur, je l'excuse moi-même.
Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir;
Et je le choisirais, si je pouvais choisir.
Mais nous avons nos lois; et ce héros insigne,
S'il prétend à l'empire, en est dès lors indigne,"
Comme il disait ces mots, Mayenne entre soudain,
Avec tout l'appareil qui suit un souverain.

Potier le voit entrer sans changer de visage :
« Oui, prince, poursuit-il d'un ton plein de courage,
Je vous estime assez pour oser contre vous
Vous adresser ma voix pour la France et pour nous.
En vain nous prétendons le droit d'élire un maître :
La France a des Bourbons ; et Dieu vous a fait naître
Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,
Pour soutenir leur trône, et non pour l'usurper.
Guise, du sein des morts, n'a plus rien à prétendre,
Le sang d'un souverain doit suffire à sa cendre ;
S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
Changez avec l'état, que le ciel a changé :
Périsse avec Valois votre juste colère !
Bourbon n'a point versé le sang de votre frère.
Le ciel, ce juste ciel qui vous chérit tous deux,
Pour vous rendre ennemis vous fit trop vertueux.
Mais j'entends le murmure, et la clameur publique :
J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique :
Je vois d'un zèle faux nos prêtres emportés,
Qui, le fer à la main.... Malheureux, arrêtez !
Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage
Peut à l'oint du Seigneur arracher votre hommage ?
Le fils de saint Louis, parjure à ses serments,
Vient-il de nos autels briser les fondements ?
Au pied de ces autels il demande à s'instruire ;
Il aime, il suit les lois dont vous bravez l'empire.

Il sait dans toute secte honorer les vertus,
Respecter votre culte, et même vos abus.
Il laisse au Dieu vivant, qui voit ce que nous sommes,
Le soin que vous prenez de condamner les hommes.
Comme un roi, comme un père, il vient vous gouverner;
Et, plus chrétien que vous, il vient vous pardonner.
Tout est libre avec lui; lui seul ne peut-il l'être?
Quel droit vous a rendus juges de votre maître?
Infidèles pasteurs, indignes citoyens,
Que vous ressemblez mal à ces premiers chrétiens
Qui, bravant tous ces dieux de métal ou de plâtre,
Marchaient sans murmurer sous un maître idolâtre,
Expiraient sans se plaindre, et sur les échafauds,
Sanglants, percés de coups, bénissaient leurs bourreaux.
Eux seuls étaient chrétiens, je n'en connais point d'autres;
Ils mouraient pour leurs rois, vous massacrez les vôtres;
Et Dieu, que vous peignez implacable et jaloux,
S'il aime à se venger, barbares, c'est de vous."
A ce hardi discours aucun n'osait répondre;
Par des traits trop puissants ils se sentaient confondre;
Ils repoussaient en vain de leur cœur irrité
Cet effroi qu'aux méchants donne la vérité;
Le dépit et la crainte agitaient leurs pensées:
Quand soudain mille voix jusqu'au ciel élancées
Font partout retentir, avec un bruit confus:
Aux armes, citoyens, ou nous sommes perdus!

Les nuages épais que formait la poussière
Du soleil dans les champs déroboient la lumière.
Des tambours, des clairons, le son rempli d'horreur
De la mort qui les suit était l'avant-coureur.
Tels des antres du nord échappés sur la terre,
Précédés par les vents, et suivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obscurcissant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'univers.
C'était du grand Henri la redoutable armée,
Qui, lasse du repos, et de sang affamée,
Faisait entendre au loin ses formidables cris,
Remplissait la campagne, et marchait vers Paris.
Bourbon n'employait point ces moments salutaires
A rendre au dernier roi les honneurs ordinaires,
A parer son tombeau de ces titres brillants
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivants:
Ses mains ne chargeaient point les rives désolées
De l'appareil pompeux de ces vains mausolées
Par qui, malgré l'injure et des temps et du sort,
La vanité des grands triomphe de la mort:
Il voulait à Valois, dans la demeure sombre,
Envoyer des tributs plus dignes de son ombre,
Punir ses assassins, vaincre ses ennemis,
Et rendre heureux son peuple, après l'avoir soumis.
Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare,
Des états consternés le conseil se sépare,

Mayenne au même instant court au haut des remparts ;
Le soldat rassemblé vole à ses étendards :
Il insulte à grands cris le héros qui s'avance.
Tout est prêt pour l'attaque, et tout pour la défense.
Paris n'était point tel, en ces temps orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts, qu'avaient bâtis la fureur et la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte.
Ces faubourgs, aujourd'hui si pompeux et si grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout temps,
D'une immense cité superbes avenues,
Où nos palais dorés se perdent dans les nues,
Etaient de longs hameaux de rempart entourés,
Par un fossé profond de Paris séparés.
Du côté du levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche ; et la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts
Des mains des assiégeants et du haut des remparts.
Ces remparts menaçants, leurs tours et leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brûlants orages :
On voit les bataillons rompus et renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre :
Et chacun des partis combat avec la foudre.
Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas ;

Avec moins d'appareil ils volaient au carnage;
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfants l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder ces bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfants abominables:
(*d*) Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient renfermé;
Il la brise, et la mort en sort avec furie.
Avec plus d'art encore, et plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où, volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abymes ouverts,
De noirs torrents de soufre épandus dans les airs;
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir.
C'est par là qu'à son trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dedaignent ces tempêtes
L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs t
Mais la gloire, à leurs yeux, vole à côté du roi,
Ils ne regardent qu'elle, et marchent sans effroi.
Mornay, parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, et non moins intrépide

ıpable à la fois de crainte et de fureur,
rd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur.
n œil ferme et stoïque, il regarde la guerre
nme un fléau du ciel, affreux, mais nécessaire.
narche en philosophe où l'honneur le conduit,
ıdamne les combats, plaint son maître, et le suit.
ls descendent enfin dans ce chemin terrible
'un glacis teint de sang rendait inaccessible:
st là que le danger ranime leurs efforts :
comblent les fossés de fascines, de morts,
ces morts entassés ils marchent, ils s'avancent:
ın cours précipité sur la brèche ils s'élancent.
né d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
nri vole à leur tête, et monte le premier.
nonte : il a déjà, de ses mains triomphantes,
boré de ses lis les enseignes flottantes.
s ligueurs, devant lui, demeurent pleins d'effroi:
semblaient respecter leur vainqueur et leur roi.
cédaient: mais Mayenne à l'instant les ranime;
leur montre l'exemple, il les rappelle au crime;
urs bataillons serrés pressent de toutes parts
roi dont ils n'osaient soutenir les regards.
r le mur, avec eux, la discorde cruelle
baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
soldat, à son gré, sur ce funeste mur,
ombattant de plus près, porte un trépas plus sûr.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre ;
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces bruyants éclats succède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la victoire incertaine
Tient encor, près des lis, l'étendard de Lorraine.
Les assiégeants surpris sont partout renversés,
Cent fois victorieux, et cent fois terrassés ;
Pareils à l'océan poussé par les orages,
Qui couvre, à chaque instant, et qui fuit ses rivages.
Jamais le roi, jamais son illustre rival,
N'avaient été si grands qu'en cet assaut fatal :
Chacun d'eux, au milieu du sang et du carnage,
Maître de son esprit, maître de son courage,
Dispose, ordonne, agit, voit tout en même temps,
Et conduit d'un coup-d'œil ces affreux mouvements.
Cependant des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,
Marchait sous nos drapeaux pour la première fois,
Et semblait s'étonner de servir sous nos rois.
Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre, et de donner leur vie.

Sur ces mêmes remparts et dans ces mêmes lieux
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
Essex monte à la brèche où combattait d'Aumale;
Tous deux jeunes, brillants, pleins d'une ardeur égale,
Tels qu'aux remparts de Troie on peint les demi-dieux.
Leurs amis, tout sanglants, sont en foule autour d'eux:
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assemble,
Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient en-
[semble.
Ange qui conduisiez leur fureur et leur bras,
Ange exterminateur, âme de ces combats,
De quel héros enfin prîtes-vous la querelle?
Pour qui pencha des cieux la balance éternelle?
Long-temps Bourbon, Mayenne, Essex, et son rival,
Assiégeants, assiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juste eut enfin l'avantage:
Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage;
Les ligueurs fatigués ne lui résistent plus,
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent, du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les nymphes consternées:
Les digues qu'on oppose à ses flots orageux
Soutiennent quelque temps son choc impétueux;
Mais bientôt, renversant sa barrière impuissante,
Il porte au loin le bruit, la mort et l'épouvante,
Déracine, en passant, ces chênes orgueilleux
Qui bravaient les hivers, et qui touchaient les cieux.

Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuyant dans les campagn
Tel Bourbon descendait à pas précipités,
Du haut des murs fumants qu'il avait emportés;
Tel, d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne, en courant, leurs troupes criminelle
Les Seize, avec effroi, fuyaient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, dispersés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les porte
Il rentre dans Paris, suivi de ses cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les faubourgs sanglants se répandent soudai
Du soldat effréné la valeur tourne en rage;
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point; son vol impétueux
Poursuivait l'ennemi fuyant devant ses yeux.
Sa victoire l'enflamme, et sa valeur l'emporte;
Il franchit les faubourgs, il s'avance à la porte:
Compagnons, apportez et le fer et les feux;
Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux.
Comme il parlait ainsi, du profond d'une nue
Un fantôme éclatant se présente à sa vue:
Son corps majestueux, maître des éléments,
Descendait vers Bourbon sur les ailes des vents:
De la divinité les vives étincelles
Etalaient sur son front des beautés immortelles;

Ses yeux semblaient remplis de tendresse et d'horreur:
" Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur!
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent rois, tes aïeux, l'immortel héritage,
Ravager ton pays, mes temples, tes trésors,
Egorger tes sujets, et régner sur des morts:
Arrête!..." A ces accents, plus forts que le tonnerre,
Le soldat s'épouvante, il embrasse la terre,
Il quitte le pillage. Henri, plein de l'ardeur
Que le combat encore enflammait dans son cœur,
Semblable à l'océan qui s'appaise et qui gronde:
" O fatal habitant de l'invisible monde!
" Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur?"
Alors il entendit ces mots pleins de douceur:
" Je suis cet heureux roi que la France révère,
Le père des Bourbons, ton protecteur, ton père;
Ce Louis qui jadis combattit comme toi,
Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi,
Ce Louis qui te plaint, qui t'admire, et qui t'aime.
Dieu sur ton trône un jour te conduira lui-même;
Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence, et non de ta valeur:
C'est Dieu qui t'en instruit, et c'est Dieu qui m'envoie."
Le héros, à ces mots, verse des pleurs de joie.
La paix a dans son cœur étouffé son courroux:
Il s'écrie, il soupire, il adore à genoux.

D'une divine horreur son âme est pénétrée :
Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée;
Trois fois son père échappe à ses embrassements,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Du faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les ligueurs armés, tout un peuple innombrable,
Etrangers et Français, chefs, citoyens, soldats,
Font pleuvoir sur le roi le fer et le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de sa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger
Le père des Bourbons venait le dégager.
Il contemplait Paris d'un œil triste et tranquille.
Français, s'écria-t-il, et toi, fatale ville,
Citoyens malheureux, peuple faible et sans foi,
Jusqu'à quand voulez-vous combattre votre roi?
Alors, ainsi que l'astre, auteur de la lumière,
Après avoir rempli sa brûlante carrière,
Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux,
Et, plus grand à nos yeux, paraît fuir loin de nous;
Loin des murs de Paris le héros se retire,
Le cœur plein du saint roi, plein du Dieu qui l'inspire.
Il marche vers Vincenne, où Louis, autrefois,
Au pied d'un chêne assis, dicta ses justes lois.
Que vous êtes changé, séjour jadis aimable!
Vincenne, tu n'es plus qu'un donjon détestable,

(c) Qu'une prison d'état, qu'un lieu de désespoir,
Où tombent si souvent du faîte du pouvoir
Ces ministres, ces grands, qui tonnent sur nos têtes.
Qui vivent à la cour au milieu des tempêtes,
Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles, tour-à-tour,
Tantôt l'horreur du peuple, et tantôt leur amour,
Bientôt de l'occident, où se forment les ombres,
La nuit vint sur Paris porter ses voiles sombres,
Et cacher aux mortels en ce sanglant séjour,
Ces morts et ces combats qu'avait vus l'œil du jour.

FIN DU CHANT SIXIEME.

CHANT VII.

ARGUMENT.

Saint Louis transporte Henri IV en esprit au ciel et aux enfers; et lui fait voir, dans le palais des destins, sa postérité, et les grands hommes que la France doit produire.

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisants,
De la terre à jamais aimables habitants,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence,
L'un est le doux sommeil, et l'autre est l'espérance :
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus sans force et sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos désirs,
Et, même en nous trompant, donne de vrais plaisirs;
Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie
Elle n'inspire point une infidèle joie ;

Elle apporte de Dieu la promesse et l'appui ;
Elle est inébranlable, et pure comme lui.
Louis, près de Henri, tous les deux les appelle :
Approchez vers mon fils, venez, couple fidèle.
Le sommeil l'entendit de ses antres secrets
Il marcha mollement vers ces ombrages frais,
Les vents, à son aspect, s'arrêtent en silence :
Les songes fortunés, enfants de l'espérance,
Voltigent vers le prince, et couvrent ce héros
D'olive et de lauriers mêlés à leurs pavots.
Louis, en ce moment, prenant son diadême,
Sur le front du vainqueur il le posa lui-même :
Règne, dit-il, triomphe, et sois en tout mon fils ;
Tout l'espoir de ma race en toi seul est remis.
Mais le trône ô Bourbon, ne doit point te suffire ;
Des présents de Louis le moindre est son empire.
C'est peu d'être un héros, un conquérant, un roi ;
Si le ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile
Des humaines vertus récompense fragile,
Un dangereux éclat qui passe et qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, et que la mort détruit.
Je vais te découvrir un plus durable empire,
Pour te récompenser, bien moins que pour t'instruire.
Viens, obéis, suis-moi par de nouveaux chemins :
Vole au sein de Dieu même et remplis tes destins.

L'un et l'autre, à ces mots, dans un char de lumière,
Des cieux, en un moment, traversent la carrière.
Tels on vit dans la nuit la foudre et les éclairs,
Courir d'un pôle à l'autre, et diviser les airs;
Et telle s'éleva cette nue embrasée
Qui, dérobant aux yeux le maître d'Elisée,
Dans un céleste char, de flamme environné,
L'emporta loin des bords de ce globe étonné,
Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leurs distances,
Luit cet astre du jour par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui partent sans fin des torrents de lumière;
Il donne, en se montrant, la vie à la matière,
Et dispense les jours, les saisons, et les ans,
A des mondes divers autour de lui flottants.
Ces astres, asservis à la loi qui les presse,
(*a*) S'attirent dans leur course, et s'évitent sans cesse;
Et, servant l'un à l'autre et de règle et d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leurs cours, et loin dans cet espace
Où la matière nage, et que Dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre, et des mondes sans fin.
Dans cet abyme immense il leur ouvre un chemin.
Par-delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside.
C'est là que le héros suit son céleste guide;

C'est là que sont formés touts ces esprits divers
Qui remplissent les corps et peuplent l'univers.
Là sont, après la mort, nos âmes replongées,
De leur prison grossière à jamais dégagées.
  Un juge incorruptible y rassemble à ses pieds
Ces immortels esprits que son souffle a créés:
C'est cet être infini qu'on sert et qu'on ignore.
Sous des noms différents le monde entier l'adore.
Du haut de l'empyrée il entend nos clameurs:
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs,
Ces portraits insensés que l'humaine ignorance
Fait avec piété de sa sagesse immense.
  La mort auprès de lui, fille affreuse du temps,
De ce triste univers conduit les habitants:
Elle amène à la fois les bonzes, les brachmanes,
Du grand Confucius les disciples profanes;
Des antiques Persans les secrets successeurs,
(*b*) De Zoroastre encore aveugles sectateurs;
Les pâles habitants de ces froides contrées
Qu'assiégent de glaçons les mers hyperborées;
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'erreur invincible innombrables sujets.
Le dervis étonné, d'une vue inquiète,
A la droite de Dieu cherche en vain son prophète.
Le bonze, avec des yeux sombres et pénitents,
Y vient vanter en vain ses vœux et ses tourments.

Eclairés à l'instant, ces morts dans le silence
Attendent, en tremblant, l'éternelle sentence.
Dieu, qui voit à la fois, entend et connaît tout,
D'un coup-d'œil les punit, d'un coup-d'œil les absout.
Henri n'approcha point vers le trône invisible
D'où part à chaque instant ce jugement terrible,
Où Dieu prononce à tous ses arrêts éternels,
Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.
" Quelle est, disait Henri, s'interrogeant lui-même,
Quelle est de Dieu sur eux la justice suprême?
Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux?
Pourrait-il les juger, tel qu'un injuste maître,
Sur la loi des chrétiens qu'ils n'avaient pu connaître?
Non, Dieu nous a créés, Dieu nous veut sauver tous.
Partout il nous instruit, partout il parle à nous;
Il grave en tous les cœurs la loi de la nature,
Seule à jamais la même, et seule toujours pure.
Sur cette loi, sans doute, il juge les païens;
Et, si leur cœur fut juste, ils ont été chrétiens."
Tandis que du héros la raison confondue
Portait sur ce mystère une indiscrète vue,
Au pied du trône même une voix s'entendit;
Le ciel s'en ébranla, l'univers en frémit;
Ses accents ressemblaient à ceux de ce tonnerre,
Quand du mont Sinaï Dieu parlait à la terre.

Le chœur des immortels se tut pour l'écouter;
Et chaque astre en son cours alla le répéter.
« A ta faible raison garde-toi de te rendre :
Dieu t'a fait pour l'aimer, et non pour le comprendre.
Invisible à tes yeux, qu'il règne dans ton cœur;
Il confond l'injustice, il pardonne à l'erreur;
Mais il punit aussi toute erreur volontaire.
Mortel, ouvre les yeux quand son soleil t'éclaire. »
Henri dans ce moment, d'un vol précipité
Est par un tourbillon dans l'espace emporté
Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
De l'antique chaos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces soleils brillants,
Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bienfaisants.
Sur cette terre horrible, et des anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La mort, l'affreuse mort, et la confusion,
Y semblent établir leur domination.
Quelles clameurs, ô Dieu ! quels cris épouvantables !
Quels torrents de fumée ! et quels feux effroyables !
Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats !
Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas !
O mon fils ; vous voyez les portes de l'abyme
Creusé par la justice, habité par le crime :
Suivez-moi, les chemins en sont toujours ouverts.
Ils marchent aussitôt aux portes des enfers.

(c) Là gît la sombre envie, à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche;
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelants:
Triste amante des morts, elle hait les vivants.
Elle aperçoit Henri, se détourne, et soupire.
Auprès d'elle est l'orgueil, qui se plaît et s'admire;
La faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime, et détruit les vertus;
L'ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
La tendre hypocrisie aux yeux pleins de douceur
(Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur;)
Le faux zèle étalant ses barbares maximes;
Et l'intérêt enfin, père de tous les crimes.
Des mortels corrompus ces tyrans effrénés,
A l'aspect de Henri, paraissent consternés:
Ils ne l'ont jamais vu; jamais leur troupe impie
N'approcha de son âme à la vertu nourrie:
Quel mortel, disaient-ils, par ce juste conduit,
Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit?
Le héros, au milieu de ces esprits immondes,
S'avançait à pas lents sous ces voûtes profondes:
Louis guidait ses pas: Ciel! qu'est-ce que je voi!
L'assassin de Valois! ce monstre devant moi!
Mon père, il tient encor ce couteau parricide
Dont le conseil des Seize arma sa main perfide.

Tandis que, dans Paris, tous ces prêtres cruels
Osent de son portrait souiller les saints autels,
Que la ligue l'invoque et que Rome le loue, (*d*)
Ici, dans les tourments, l'enfer les désavoue.
Mon fils, reprit Louis, de plus sévères lois
Poursuivent en ces lieux les princes et les rois.
Regardez ces tyrans adorés dans leur vie:
Plus ils étaient puissants, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, et ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères,
Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercenaires
De qui la complaisance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs supplices:
Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez comme à sa voix tremblent ces conquérants,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu tyrans;
Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase,
La foudre qu'ils portaient à leur tour les écrase.
Auprès d'eux sont couchés tous ces rois fainéants,
Sur un trône avili fantômes impuissants.
Henri voit près des rois leurs insolents ministres;
Il remarque surtout ces conseillers sinistres,
Qui, des mœurs et des lois avares corrupteurs,
De *Thémis* et de *Mars* ont vendu les honneurs;

Qui mirent, les premiers, à d'indignes enchères
L'inestimable prix des vertus de nos pères.
Etes-vous en ces lieux, faibles et tendres cœurs,
Qui, livrés aux plaisirs, et couchés sur des fleurs,
Sans fiel et sans fierté couliez dans la paresse
Vos inutiles jours filés par la mollesse?
Avec les scélérats seriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfaisants, vous, amis des vertus,
Qui, par un seul moment de doute ou de faiblesse,
Avez séché le fruit de trente ans de sagesse?
  Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.
Ah! s'il est vrai, dit-il, qu'en se séjour d'horreurs
(*e*) La race des humains soit en foule engloutie,
Si les jours passagers d'une si triste vie
D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour?
Heureux, s'ils expiraient dans le sein de leur mère!
Ou si ce Dieu, du moins, ce grand Dieu si sévère,
A l'homme, hélas! trop libre, avait daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui désobéir!
  Ne crois point, dit Louis, que ces tristes victimes
Souffrent des châtiments qui surpassent leurs crimes
Ni que ce juste Dieu, créateur des humains,
Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains;
Non, s'il est infini, c'est dans ses récompenses:
Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.

Sur la terre on le peint l'exemple des tyrans;
Mais ici c'est un père, il punit ses enfants,
Il adoucit les traits de sa main vengeresse;
Il ne sait point punir des moments de faiblesse,
Des plaisirs passagers pleins de trouble et d'ennui,
(*f*) Par des tourments affreux, éternels comme lui.
Il dit, et dans l'instant l'un et l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
Ce n'est plus des enfers l'affreuse obscurité;
C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, et soudain, à leur vue,
Sent couler dans son âme une joie inconnue.
Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs;
La volupté tranquille y répand ses douceurs.
Amour, en ces climats tout ressent ton empire:
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire;
C'est ce flambeau divin, ce feu saint et sacré,
Ce pur enfant des cieux sur la terre ignoré.
De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent;
Ils désirent sans cesse, et sans cesse ils jouissent,
Et goûtent, dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.
Là, règnent les bons rois qu'ont produits tous les âges;
Là, sont les vrais héros; là, vivent les vrais sages;
Là, sur un trône d'or Charlemagne et Clovis
Veillent du haut des cieux sur l'empire des lis.

Les plus grands ennemis, les plus fiers adversaires,
Réunis dans ces lieux, n'y sont plus que des frères.
(*g*) Le sage Louis douze, au milieu de ces rois,
S'élève comme un cèdre, et leur donne des lois.
Ce roi, qu'à nos aïeux donna le ciel propice,
Sur son trône avec lui fit asseoir la justice :
Il pardonna souvent ; il régna sur les cœurs ;
Et des yeux de son peuple il essuya les pleurs.
(*h*) D'Amboise est à ses pieds, ce ministre fidèle,
Qui seul aima la France, et fut seul aimé d'elle ;
Tendre ami de son maître, et qui, dans ce haut ran
Ne souilla point ses mains de rapine et de sang.
O jours ! ô mœurs ! ô temps d'éternelle mémoire !
Le peuple était heureux, le roi couvert de gloire ;
De ses aimables lois chacun goûtait les fruits.
Revenez, heureux temps, sous un autre Louis !
Plus loin sont ces guerriers, prodigues de leur vie
Qu'enflamma leur devoir, et non pas leur furie ;
(*i*) La Trémouille, Clisson, Montmorenci, de Foix, (
(*l*) Guesclin le destructeur et le vengeur des rois,
(*m*) Le vertueux Bayard, et vous, brave amazone, (
La honte des Anglais, et le soutien du trône.
Ces héros, dit Louis, que tu vois dans les cieux,
Comme toi, de la terre ont ébloui les yeux ;
La vertu, comme à toi, mon fils, leur était chère :
Mais, enfants de l'église, ils ont chéri leur mère ;

Leur cœur simple et docile aimait la vérité;
Leur culte était le mien, pourquoi l'as-tu quitté?
Comme il disait ces mots d'une voix gémissante,
Le palais des destins devant lui se présente:
Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.
Le temps, d'une aile prompte, et d'un vol insensible,
Fuit, et revient sans cesse à ce palais terrible;
Et de là sur la terre il verse à pleines mains
Et les biens et les maux destinés aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable:
La main de l'Eternel y marqua nos désirs,
Et nos chagrins cruels, et nos faibles plaisirs.
On voit la liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière;
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser;
A ses suprêmes lois d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée;
Qu'en obéissant même elle agit par son choix;
Et souvent aux destins pense donner des lois.
Mon cher fils, dit Louis, c'est de là que la grâce
Fait sentir aux humains sa faveur efficace;
C'est de ces lieux sacrés qu'un jour son trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraser ton cœur.

Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître,
Ces moments précieux dont Dieu seul est le maître.
Mais qu'ils sont encor loin ces temps, ces heureux temps,
Où Dieu doit te compter au rang de ses enfants!
Que tu dois éprouver de faiblesses honteuses!
Et que tu marcheras dans des routes trompeuses!
Retranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi!
Mais dans ces vastes lieux quelle foule s'empresse?
Elle entre à tout moment, et s'écoule sans cesse.
Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour,
Les portraits des humains qui doivent naître un jour;
Des siècles à venir ces vivantes images
Rassemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours des humains, comptés avant les temps,
Aux yeux de l'Eternel à jamais sont présents.
Le destin marque ici l'instant de leur naissance,
L'abaissement des uns, des autres la puissance,
Les divers changements attachés à leur sort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune, et leur mort.
Approchons-nous: le ciel te permet de connaître
Les rois et les héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paraît, c'est ton auguste fils:
Il soutiendra long-temps la gloire de nos lis,
Triomphateur heureux du Belge et de l'Ibère;
Mais il n'égalera ni son fils ni son père.

Henri, dans ce moment, voit sur des fleurs de lis
Deux mortels orgueilleux auprès du trône assis
Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne ;
Tous deux sont revêtus de la pourpre romaine ;
Tous deux sont entourés de gardes, de soldats :
Il les prend pour des rois... Vous ne vous trompez pas ;
Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre ;
Du prince et de l'état l'un et l'autre est l'arbitre.
Richelieu, Mazarin, ministres immortels,
Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfants de la fortune et de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi ;
Mazarin, souple, adroit, et dangereux ami ;
(*o*) L'un fuyant avec art, et cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités opposant son courage :
Des princes de mon sang ennemis déclarés ;
Tous deux haïs du peuple, et tous deux admirés ;
Enfin, par leurs efforts, ou par leur industrie,
Utiles à leurs rois, cruels à la patrie. [seins,
O toi, moins puissant qu'eux, moins vaste en tes des-
Toi, dans le second rang, le premier des humains,
Colbert, c'est sur tes pas que l'heureuse abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France.
(*p*) Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager,
En le rendant heureux, tu sauras t'en venger ;

Semblable à ce héros, confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blasphême.
Ciel ! quel pompeux amas d'esclaves à genoux
(q) Est aux pieds de ce roi qui les fait trembler tous.
Quels honneurs ! quels respects ! jamais roi dans la France
N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.
Je le vois, comme vous, par la gloire animé.
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverses,
Trop fier dans ses succès, mais ferme en ses traverses ;
De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort,
Admirable en sa vie, et plus grand dans sa mort.
Siècle heureux de Louis, siècle que la nature
De ses plus beaux présents doit combler sans mesure,
C'est toi qui dans la France amènes les beaux arts ;
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards ;
Les muses à jamais y fixent leur empire ;
La toile est animée, et le marbre respire.
(r) Quels sages, rassemblés dans ces augustes lieux,
Mesurent l'univers, et lisent dans les cieux ;
Et, dans la nuit obscure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la nature entière ?
L'erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du ciel, toi, puissante harmonie,
[redacted]*charmant* qui polis la Grèce et l'Italie,

J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes sons souverains de l'oreille et du cœur.
Français, vous savez vaincre, et chanter vos conquêtes
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes;
Un peuple de héros va naître en ces climats;
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé paraître,
(*s*) Tour-à-tour la terreur et l'appui de son maître;
Turenne, de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus sage, et du moins son égal
(*t*) Catinat réunit, par un rare assemblage,
Les talents du guerrier et les vertus du sage.
(*u*) Vauban, sur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.
Malheureux à la cour, invincible à la guerre,
(*x*) Luxembourg fait trembler l'Empire et l'Angleterre.
Regardez, dans Denain, l'audacieux Villars (*y*)
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars;
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène.
(*z*) Quel est ce jeune prince en qui la majesté
Sur son visage aimable éclate sans fierté?
D'un œil d'indifférence il regarde le trône...
Ciel! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne?
La mort, autour de lui, vole sans s'arrêter;
Il tombe au pied du trône, étant près d'y monter.

O mon fils! des Français vous voyez le plus juste;
Les cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand Dieu ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagère ouvrage de vos mains?
Hélas! que n'eût point fait cette âme vertueuse!
La France sous son règne eût été trop heureuse!
Il eût entretenu l'abondance et la paix;
Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits;
Il eût aimé son peuple. O jour rempli d'alarmes!
O combien les Français vont répandre de larmes,
Quand sous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux et la femme, et la mère et le fils!
(a) Un faible rejeton sort entre les ruines
De cet arbre fécond coupé dans ses racines.
Les enfants de Louis, descendus au tombeau,
Ont laissé dans la France un monarque au berceau,
De l'état ébranlé douce et frêle espérance.
O toi, prudent Fleury, veille sur son enfance,
Conduis ses premiers pas, cultive sous tes yeux
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
Tout souverain qu'il est, instruis-le à se connaître;
Qu'il sache qu'il est homme en voyant qu'il est maître;
Qu'aimé de ses sujets, ils soient chers à ses yeux:
Apprends-lui qu'il n'est roi, qu'il n'est né que pour eux.
France, reprends sous lui ta majesté première,
Perce la triste nuit qui couvrait ta lumière;

Que les arts, qui déjà voulaient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'océan te demande, en ses grottes profondes,
Où sont tes pavillons qui flottaient sur ses ondes ?
Du Nil et de l'Euxin, de l'Inde et de ses ports,
Le commerce t'appelle, et t'ouvre ses trésors.
Maintiens l'ordre et la paix, sans chercher la victoire.
Sois l'arbitre des rois ; c'est assez pour ta gloire :
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.
  Près de ce jeune roi s'avance avec splendeur
(b) Un héros que de loin poursuit la calomnie,
Facile et non pas faible, ardent, plein de génie,
Trop ami des plaisirs, et trop des nouveautés,
Remuant l'univers du sein des voluptés.
Par des ressorts nouveaux, sa politique habile
Tient l'Europe en suspens, divisée et tranquille.
Les arts sont éclairés par ses yeux vigilants.
Né pour tous les emplois, il a tous les talents,
Ceux d'un chef, d'un soldat, d'un citoyen, d'un maître :
Il n'est pas roi, mon fils ; mais il enseigne à l'être.
  Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendard de la France apparut dans les airs ;
Devant lui d'Espagnols une troupe guerrière
De l'aigle des Germains brisait la tête altière.
O mon père ! quel est ce spectacle nouveau ?
Tout change, dit Louis, et tout a son tombeau.

Adorons du Très-Haut la sagesse cachée.
Du puissant Charles-Quint la race est retranchée.
L'Espagne, à nos genoux, vient demander des rois :
C'est un de nos neveux qui leur donne des lois.
Philippe. .A cet objet, Henri demeure en proie
A la douce surprise, aux transports de sa joie.
Modérez dit Louis, ce premier mouvement ;
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Oui, du sein de Paris Madrid reçoit un maître :
Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être.
O rois nés de mon sang ! ô Philippe ! ô mes fils !
France, Espagne, à jamais puissiez-vous être unis !
Jusqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques,(c)
Allumer les flambeaux des discordes publiques ?
  Il dit : en ce moment le héros ne vit plus
Qu'un assemblage vain de mille objets confus.
Du temple des destins les portes se fermèrent,
Et les voûtes des cieux devant lui s'éclipsèrent.
  L'aurore cependant, au visage vermeil,
Ouvrait dans l'orient le palais du soleil :
La nuit en d'autres lieux portait ses voiles sombres :
Les songes voltigeants fuyaient avec les ombres.
Le prince, en s'éveillant, sent au fond de son cœur
Une force nouvelle, une divine ardeur :
Ses regards inspiraient le respect et la crainte ;
Dieu remplissait son front de sa majesté sainte,

ısi, quand le vengeur des peuples d'Israël
:, sur le mont Sina, cousulté l'Eternel,
Hébreux, à ses pieds couchés dans la poussière,
purent de ses yeux soutenir la lumière.

FIN DU CHANT SEPTIEME.

CHANT VIII.

ARGUMENT.

Le comte d'Egmont vient de la part du roi d'Espagne au secours de Mayenne et des ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait, et d'Egmont tué, Valeur et clémence de Henri le grand.

Des états dans Paris la confuse assemblée
Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.
Au seul nom de Henri, les ligueurs, pleins d'effroi,
Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un roi,
Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine;
Et, n'osant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avaient confirmé, par leurs décrets honteux,
Le pouvoir et le rang qu'il ne tenait pas d'eux.
(*a*) Ce lieutenant sans chef, ce roi sans diadême,
Toujours dans son parti garde un pouvoir suprême.
Un peuple obéissant, dont il se dit l'appui,
Lui promet de combattre et de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel espoir, au conseil il appelle
Tous ces chefs orgueilleux, vengeurs de sa querelle;
(*b*) Les Lorrains, les Nemours, la Châtre, Cánillac,
(*c*) Et l'inconstant Joyeuse, et Saint-Paul, et Brissac.

Ils viennent : la fierté, la vengeance, la rage,
Le désespoir, l'orgueil, sont peints sur leur visage,
Quelques-uns en tremblant semblaient porter leurs pas,
Affaiblis par leur sang versé dans les combats;
Mais ces mêmes combats, leur sang, et leurs blessures,
Les excitaient encor à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne, ils viennent se ranger;
Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Thessalie
Des enfants de la terre on peint la troupe impie
Entassant des rochers, et menaçant les cieux.
Ivre du fol espoir de détrôner les dieux.
  La discorde à l'instant entrouvrant une nue,
Sur un char lumineux se présente à leur vue :
Courage, leur dit-elle, on vient vous secourir;
C'est maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir,
D'Aumale, le premier, se lève à ces paroles;
Il court, il voit de loin les lances espagnoles :
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce secours
Demandé si long-temps, et différé toujours :
Amis, enfin l'Autriche a secouru la France.
Il dit : Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le secours paraissait vers ces lieux révérés
Qu'aux tombes de nos rois la mort a consacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,

Ces casques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défiaient dans les champs les rayons du soleil.
Tout le peuple au-devant court en foule avec joie;
Ils bénissent le chef que Madrid leur envoie:
(*d*) C'était le jeune Egmont, ce guerrier obstiné,
Ce fils ambitieux d'un père infortuné:
Dans les murs de Bruxelle il a reçu la vie;
Son père, qu'aveugla l'amour de la patrie,
Mourut sur l'échafaud, pour soutenir les droits
Des malheureux Flamands opprimés par leurs rois.
Le fils, courtisan lâche, et guerrier téméraire,
Baisa long-temps la main qui fit périr son père,
Servit, par politique, aux maux de son pays,
Persécuta Bruxelle, et secourut Paris.
Philippe l'envoyait sur les bords de la Seine,
Comme un dieu tutélaire, au secours de Mayenne:
Et Mayenne, avec lui, crut aux tentes du roi
Reporter à son tour le carnage et l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnait leur trace.
Qu'avec plaisir, grand roi, tu voyais cette audace!
Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat
Où semblaient attachés les destins de l'état!
(*e*) Près des bords de l'Iton et des rives de l'Eure,
Est un champ fortuné, l'amour de la nature:
La guerre avait long-temps respecté les trésors
Dont Flore et les zéphyrs embellissaient ces bords.

Au milieu des horreurs des discordes civiles,
Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles :
Portégés par le ciel et par leur pauvreté,
Ils semblaient des soldats braver l'avidité,
Et, sous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours et des armes.
Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux ;
La désolation partout marche avant eux.
De l'Eure et de l'Iton les ondes s'alarmèrent ;
Les bergers, pleins d'effroi, dans les bois se cachèrent ;
Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfants gémissants dans leurs bras.
Habitants malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre roi n'imputez point vos larmes,
S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix :
Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits :
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les moments lui sont chers, il court dans tous les rangs
Sur un coursier fougueux, plus léger que les vents,
Qui, fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers, et respire la guerre.
On voyait près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de sa gloire et ceints de ses lauriers :
(*f*) D'Aumont, qui sous cinq rois avait porté les armes ;
(*g*) *Biron*, dont le seul nom répandait les alarmes ;

(*h*) Et son fils, jeune encore, ardent, impétueux,
(*i*) Qui depuis....mais alors il était vertueux:
(*k*) Sully, Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
Que la ligue déteste, et que la ligue estime:
(*l*) Turenne, qui, depuis, de la jeune Bouillon
Mérita, dans Sedan, la puissance et le nom;
Puissance malheureuse et trop mal conservée,
(*m*) Et par Armand détruite aussitôt qu'élevée.
Essex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant sa tête altière,
Paraît s'enorgueillir de sa tige étrangère.
Son casque étincelait des feux les plus brillants
Qu'étalaient à l'envi l'or et les diamants,
Dons chers et précieux dont sa fière maîtresse
Honora son courage, ou plutôt sa tendresse.
Ambitieux Essex, vous étiez à la fois
L'amour de votre reine et le soutien des rois. [quière
(*n*) Plus loin sont la Trémouille, et Clermont, et Fe
Le malheureux de Nesle, et l'heureux Lesdiguières;(
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces héros en foule attendaient le signal,
Et, rangés près du roi, lisaient sur son visage
D'un triomphe certain l'espoir et le présage.
Mayenne, en ce moment, inquiet, abattu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu;

Soit que, de son parti connoissant la justice,
Il ne crût point le ciel à ses armes propice :
Soit que l'âme, en effet, ait des pressentiments,
Avant-coureurs certains des grands événements.
Ce héros, cependant, maître de sa faiblesse,
Déguisait ses chagrins sous sa fausse alégresse.
Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux soldats
Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déjà d'exercer sa valeur,
De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.

Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvants de sa tête superbe,
Impatient du frein, vole et bondit sur l'herbe ;
Tel paraissait Egmont : une noble fureur
Eclate dans ses yeux, et brûle dans son cœur.
Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire ;
Il croit que son destin commande à la victoire.
Hélas ! il ne sait point que son fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.

Vers les ligueurs enfin le grand Henri s'avance ;
Et s'adressant aux siens, qu'enflammait sa présence :

(*p*) « Vous êtes nés Français, et je suis votre roi ;
Voilà nos ennemis, marchez, et suivez-moi.
Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête ;
Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur. »
A ces mots, que ce roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.
Sur les pas des deux chefs alors en même temps
On voit des deux partis voler les combattants.
Ainsi, lorsque des monts séparés par Alcide
Les aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus de deux profondes mers
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs ;
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.
Au mousquet réuni, le sanglant coutelas
Déjà de tous côtés porte un double trépas.
(*q*) Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Baïonne inventa le démon de la guerre,
Rassemble en même temps, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible et la flamme et le fer.
On se mêle, on combat ; l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
[illegible]e de céder, l'ardente soif du sang,
[illegible]oir, la mort, passent de rang en rang.

L'un poursuit un parent dans le parti contraire;
Là, le frère en fuyant meurt de la main d'un frère;
La nature en frémit; et ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.
Dans d'épaisses forêts de lances hérissées,
De bataillons sanglants, de troupes renversées,
Henri pousse, s'avance, et se fait un chemin.
(*r*) Le grand Mornay le suit, toujours calme et serein.
Il veille autour de lui tel qu'un puissant génie,
Tel qu'on feignait jadis, aux champs de la Phrygie,
De la terre et des cieux les moteurs éternels;
Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels;
Ou tel que du vrai Dieu les ministres terribles,
Ces puissances des cieux, ces êtres impassibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'âme d'un héros mouvements intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le destin:
Aux chefs des légions il les porte soudain.
L'officier les reçoit; sa troupe impatiente
Règle, au son de sa voix, sa rage obéissante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps;
Un esprit seul préside à ces vastes ressorts.
Mornay revole au prince, il le suit, il l'escorte;
Il *pare, en lui parlant*, plus d'un coup qu'on lui porte;

Mais il ne permet pas à ses stoïques mains
De se souiller du sang des malheureux humains.
De son roi seulement son âme est occupée :
Pour sa défence seule il a tiré l'épée ;
Et son rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, et ne la donne pas.
De Turenne déjà la valeur indomtée
Repoussait de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailly portait partout la crainte et le trépas ;
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui, dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend, malgré son âge, une force nouvelle.
Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçants :
C'est un jeune héros à la fleur de ses ans,
Qui, dans cette journée illustre et meurtrière,
Commençait des combats la fatale carrière ;
D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas ;
Favori des amours, il sortait de leurs bras.
Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes,
Avide de la gloire, il volait aux alarmes.
Ce jour, sa jeune épouse, en accusant le ciel,
En détestant la ligue et ce combat mortel,
Arma son tendre amant, et, d'une main tremblante,
Attacha tristement sa cuirasse pesante,
[redacted], en pleurant, d'un casque précieux
[redacted] si plein de grâce et si cher à ses yeux.

Il marche vers d'Ailly dans sa fureur guerrière :
Parmi des tourbillons de flamme, de poussière,
A travers les blessés, les morts, et les mourants,
De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs;
Tous deux sur l'herbe unie, et de sang colorée,
S'élancent loin des rangs, d'une course assurée :
Sanglants, couverts de fer, et la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
La terre en retentit, leurs lances sont rompues :
Comme en un ciel brûlant deux effroyables nues,
Qui, portant le tonnerre et la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, et volent sur les vents :
De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent;
La foudre en est formée et les mortels frémissent.
Mais loin de leurs coursiers, par un subit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort;
Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La discorde accourut; le démon de la guerre,
La mort pâle et sanglante étaient à ses côtés.
Malheureux, suspendez vos coups précipités !
Mais un destin funeste enflamme leur courage;
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas.
Le fer qui les couvrait brille et vole en éclats,
Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle :
Leur sang, qui rejaillit, rougit leur main cruelle;

Leur bouclier, leur casque, arrêtant leur effort,
Pare encor, quelques coups, et repousse la mort.
Chacun d'eux, étonné de tant de résistance,
Respectait son rival, admirait sa vaillance,
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière ;
Son casque auprès de lui roule sur la poussière :
D'Ailly voit son visage : ô désespoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embrasse : hélas ! c'était son fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre son sein ses parricides armes :
On l'arrête ; on s'oppose à sa juste fureur :
Il s'arrache, en tremblant, de ce lieu plein d'horre
Il déteste à jamais sa coupable victoire ;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire ;
Et se fuyant lui-même, au milieu des déserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'univers.
Là, soit que le soleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix faisait redire aux échos attendris
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.
Du héros expirant la jeune et tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords,
Elle cherche ; elle voit dans la foule des morts,

Elle voit son époux ; elle tombe éperdue,
Le voile de la mort se répand sur sa vue :
Est-ce toi, cher amant ? Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne sont point entendus ;
Elle rouvre les yeux ; sa bouche presse encore
Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore :
Elle tient dans ses bras ce corps pâle et sanglant,
Le regarde, soupire, et meurt en l'embrassant.
Père, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces temps exemple lamentable,
Puisse de ce combat le souvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères.
Mais qui fait fuir ainsi ces ligueurs dispersés ?
Quel héros, ou quel dieu les a tous renversés ?
C'est le jeune Biron ; c'est lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'était fait un passage.
D'Aumale les voit fuir, et bouillant de courroux :
Arrêtez, revenez...lâches, où courez-vous ?
Vous, fuir ! vous, compagnons de Mayenne et de Guise !
Vous qui devez venger Paris, Rome, et l'église !
Suivez-moi, rappelez votre antique vertu ;
Combattez sous d'Aumale, et vous avez vaincu.
Aussitôt, secouru de Beauveau, de Fosseuse,
Du farouche Saint-Paul, et même de Joyeuse,

Il rassemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ses regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide.
Biron soutient en vain, d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent;
Il voit à ses côtés Parabère expirant;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquière;
Nesle, Clermont, d'Angenne ont mordu la poussière:
Percé de coups lui-même, il est près de périr...
C'était ainsi, Biron, que tu devais mourir:
Un trépas si fameux, une chute si belle,
Rendait de ta vertu la mémoire immortelle.
Le généreux Bourbon sut bientôt le danger
Où Biron, trop ardent, venait de s'engager.
Il l'aimait, non en roi, non en maître sévère,
Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur et l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup-d'œil.
Henri de l'amitié sentit les nobles flammes;
Amitié, don du ciel, plaisir des grandes âmes;
Amitié, que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas!
Il court le secourir; ce beau feu qui le guide
Rend son bras plus puissant, et son vol plus rapide.
(s) Biron, qu'environnaient les ombres de la mort,
A l'aspect de son roi fait un dernier effort;

Il rappelle, à sa … voit son péril sans trouble;
Sous les coups d … audace redouble:
Ton roi, jeune … avoir, au champ d'honneur,
Dont les coups … sa valeur.
Tu vis: song… l'irrite;
Un bruit a … écipite:
… versé soudain;
D'une ra… velle … sein.
Elle vole à le… tête, et sa … le foulèrent;
Fait retentir au loin sa trompette … èrent;
Par ces sons trop connus d'Aumale es… orts,
Aussi prompt que le trait dans les airs empo…
Il cherchait le héros; sur lui seul il s'élance;
Des ligueurs en tumulte une foule s'avance:
Tels, au fond des forêts, précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers esclaves de l'homme, et nés pour le carnage,
Pressent un sanglier, en raniment la rage;
Ignorant le danger, aveugles, furieux
Le cor excite au loin leur instinct belliqueux;
Les antres, les rochers, les monts en retentissent
Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent;
Il est seul contre tous, abandonné du sort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis, du haut des cieux, dans ce danger terrible,
Donne au héros qu'il aime une force invincible;

Il est comme un rocher, qui, menaçant les airs,
Rompt la course des vents et repousse les mers.
Qui pourrait exprimer le sang et le carnage
Dont l'Eure, en ce moment, vit couvrir son rivage !
  O vous, mânes sanglants du plus vaillant des rois,
Eclairez mon esprit et parlez par ma voix.
Il voit voler vers lui sa noblesse fidèle ;
Elle meurt pour son roi, son roi combat pour elle.
L'effroi le devançait, la mort suivait ses coups ;
Quand le fougueux Egmont s'offrit à son courroux.
  Long-temps cet étranger, trompé par son courage,
Avait cherché le roi dans l'horreur du carnage ;
Dût sa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritait son orgueil.
Viens, Bourbon, criait-il, viens augmenter ta gloire,
Combattons ; c'est à nous de fixer la victoire.
Comme il disait ces mots, un lumineux éclair,
Messager des destins, fend les plaines de l'air
L'arbitre des combats fait gronder son tonnerre ;
Le soldat sous ses pieds sentit trembler la terre :
D'Egmont croit que les cieux lui doivent leur appui,
Qu'ils défendent sa cause, et combattent pour lui ;
Que la nature entière attentive à sa gloire,
Par la voix du tonnerre annonçait sa victoire.
D'Egmont joint le héros, il l'atteint vers le flanc,
Il triomphait déjà d'avoir versé son sang.

(t) Le roi, qu'il a blessé, voit son péril sans trouble;
Ainsi que le danger, son audace redouble:
Son grand cœur s'applaudit d'avoir, au champ d'honneur,
Trouvé des ennemis dignes de sa valeur.
Loin de le retarder, sa blessure l'irrite;
Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite:
D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé soudain;
Le fer étincelant se plongea dans son sein.
Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulèrent;
Des ombres du trépas ses yeux s'enveloppèrent;
Et son âme en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aspect de son père excita ses remords.
Espagnols tant vantés, troupe jadis si fière,
Sa mort anéantit votre vertu guerrière;
Pour la première fois vous connûtes la peur.
  L'étonnement, l'esprit de trouble et de terreur
S'empare, en ce moment, de leur troupe alarmée;
Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée:
Les chefs sont effrayés, les soldats éperdus;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,
Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent:
Les uns, sans résistance, à leur vainqueur offerts,
Fléchissent les genoux, et demandent des fers;
D'autres, d'un pas rapide évitant sa poursuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,

Dans les profondes eaux vont se précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur course,
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.
  Mayenne, en ce tumulte, incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille, et maître encor de soi,
Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle,
Et, tombant sous ses coups, songe à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accusait les Flamands, la fortune, et les cieux.
Tout est perdu, dit-il : mourons, brave Mayenne.
Quittez, lui dit son chef, une fureur si vaine.
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer sa perte et son malheur :
Que vous et Bois-Dauphin, dans ce moment funeste,
De nos soldats épars assemblent ce qui reste.
Suivez-moi, l'un et l'autre, aux remparts de Paris ;
De la ligue en marchant ramassez les débris ;
De Coligny vaincu surpassons le courage.
D'Aumale, en l'écoutant, pleure, et frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter ;
Semblable au fier lion qu'un Maure a su domter,
Qui, docile à son maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît soumet sa téte horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et paraît menacer, même en obéissant.

Mayenne cependant, par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris courait cacher sa honte.
Henri victorieux voyait de tous côtés
Les ligueurs sans défense implorant ses bontés.
Des cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent:
Les mânes des Bourbons dans les airs descendirent.
Louis au milieu d'eux, du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment;
Vint voir comme il saurait user de la victoire,
Et s'il acheverait de mériter sa gloire.
Ses soldats près de lui, d'un œil plein de courroux,
Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups.
Les captifs, en tremblant, conduits en sa présence,
Attendaient leur arrêt dans un profond silence;
Le mortel désespoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grâce,
Où régnaient à la fois la douceur et l'audace:
Soyez libres, dit-il; vous pouvez désormais
Rester mes ennemis, ou vivre mes sujets.
Entre Mayenne et moi reconnaissez un maître;
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être:
Esclaves de la ligue, ou compagnons d'un roi,
Allez gémir sous elle, ou triomphez sous moi:
Choisissez. A ces mots d'un roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au sein de la victoire,

On voit en un moment ces captifs éperdus
Contents de leur défaite, heureux d'être vaincus:
Leurs yeux sont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine;
Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne;
Et, s'honorant déjà du nom de ses soldats,
Pour expier leur crime, ils marchent sur ses pas.
Le généreux vainqueur a cessé le carnage;
Maître de ses guerriers il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion qui, tout couvert de sang,
Portait avec effroi la mort de rang en rang:
C'est un dieu bienfaisant, qui, laissant son tonnerre,
Enchaîne la tempête et console la terre.
Sur ce front menaçant, terrible ensanglanté,
La paix a mis les traits de la sérénité.
Ceux à qui la lumière était presque ravie
Par ses ordres humains sont rendus à la vie:
Et sur tous leurs dangers, et sur tous leurs besoins,
Tel qu'un père attentif, il étendait ses soins.

Du vrai, comme du faux, la prompte messagère,
Qui s'accroît dans sa course, et, d'une aile légère,
Plus prompte que le temps vole au-delà des mers,
Passe d'un pôle à l'autre, et remplit l'univers,
Ce monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des rois la honte ou les merveilles,
Qui rassemble sous lui la curiosité,
L'espoir, l'effroi, le doute, et la crédulité,

De sa brillante voix, trompette de la gloire,
Du héros de la France annonçait la victoire.
Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté ;
Le vatican superbe en fut épouvanté.
Le nord à cette voix tressaillit d'alégresse ;
Madrid frémit d'effroi, de honte, et de tristesse.
O malheureux Paris, infidèles ligueurs!
O citoyens trompés, et vous, prêtres trompeurs!
De quels cris douloureux vos temples retentirent!
De cendre, en ce moment, vos têtes se couvrirent.
Hélas! Mayenne encor vient flatter vos esprits.
Vaincu, mais plein d'espoir, et maître de Paris,
Sa politique habile, au fond de sa retraite,
Aux ligueurs incertains déguisait sa défaite.
Contre un coup si funeste il veut les rassurer ;
En cachant sa disgrâce, il croit la réparer.
Par cent bruits mensongers, il ranimait leur zèle :
Mais, malgré tant de soins, la vérité cruelle,
Démentant à ses yeux ses discours imposteurs,
Volait de bouche en bouche, et glaçait tous les cœurs.
La discorde en frémit, et redoublant sa rage :
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, et n'aurai point, dans ces murs malheureux,
Versé tant de poisons, allumé tant de feux,
De tant de flots de sang cimenté ma puissance,
Pour laisser à Bourbon l'empire de la France.

Tout terrible qu'il est, j'ai l'art de l'affaiblir ;
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.
N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême :
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'est son cœur qu'il doit craindre, et je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, et le vaincre par lui.
Elle dit ; et soudain, des rives de la Seine,
Sur un char teint de sang, attelé par la haine,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, et va trouver l'amour.

FIN DU CHANT HUITIÈME.

CHANT IX.

ARGUMENT.

Description du temple de l'amour: la discorde implore son pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce héros est retenu quelque temps auprès de madame d'Estrée, si célèbre sous le nom de la belle Gabrielle. Mornay l'arrache à son amour, et le roi retourne à son armée.

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, et commence l'Asie,
(a) S'élève un vieux palais respecté par les temps:
La nature en posa les premiers fondements;
Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
Là, tous les champs voisins, peuplés de myrtes verts,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Partout on voit mûrir, partout on voit éclore
Et les fruits de Pomone et les présents de Flore;
Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.

L'homme y semble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
De sa main bienfaisante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs et sereins,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la seule innocence.
On entend, pour tout bruit, des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs;
Les voix de mille amants, les chants de leurs maîtresses,
Qui célèbrent leur honte, et vantent leurs faiblesses.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs;
Et, dans l'art dangereux de plaire et de séduire,
Dans son temple à l'envi s'empresser de s'instruire.
La flatteuse espérance, au front toujours serein,
A l'autel de l'amour les conduit par la main.
Près du temple sacré, les grâces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
La molle volupté, sur un lit de gazons,
Satisfaite et tranquille, écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le mystère en silence,
Le sourire enchanteur, les soins, la complaisance,
Les plaisirs amoureux, et les tendres désirs
Plus doux, plus séduisants encor que les plaisirs.
De ce temple fameux telle est l'aimable entrée.
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée

On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux!
Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable et tendre:
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre jalousie, au teint pâle et livide,
Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide:
La haine et le courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ses pas, un poignard à la main.
La malice les voit, et d'un souris perfide
Applaudit en passant, à leur troupe homicide.
Le repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.
 C'est là, c'est au milieu de cette cour affreuse,
Des plaisirs des humains compagne malheureuse,
Que l'Amour a choisi son séjour éternel.
Ce dangereux enfant, si tendre et si cruel,
Porte en sa faible main les destins de la terre,
Donne, avec un souris, ou la paix, ou la guerre,
Et, répandant partout ses trompeuses douceurs,
Anime l'univers, et vit dans tous les cœurs.
Sur un trône éclatant contemplant ses conquêtes,
Il foulait à ses pieds les plus superbes têtes;
Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits,
Il *semblait* s'applaudir des maux qu'il avait faits.

La discorde soudain, conduite par la rage,
Ecarte les plaisirs, s'ouvre un libre passage
Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés,
Le front couvert de sang, et les yeux enflammés,
" Mon frère, lui dit-elle, où sont tes traits terribles?
Pour qui réserves-tu tes flèches invincibles?
Ah! si, de la discorde allumant le tison,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison;
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature,
Viens, vole sur mes pas, viens venger mon injure;
Un roi victorieux écrase mes serpents,
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphants:
La clémence, avec lui marchant d'un pas tranquille
Au sein tumultueux de la guerre civile,
Va sous ses étendards, flottants de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi seule écartés:
Encore une victoire, et mon trône est en poudre,
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce héros va combattre, et vaincre et pardonner;
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.
C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course.
Va de tant de hauts faits empoisonner la source.
Que sous ton joug, Amour, il gémisse abattu;
Va dompter son courage au sein de la vertu.
C'est toi, tu t'en souviens, toi dont la main fatale
Fit tomber sans efforts Hercule aux pieds d'Omphale.

Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les soins de l'univers,
Fuyant devant Auguste, et te suivant sur l'onde,
Préférer Cléopâtre à l'empire du monde ?
Henri te reste à vaincre, après tant de guerriers ;
Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers ;
Va du myrte amoureux ceindre sa tête altière ;
Endors entre tes bras son audace guerrière.
A mon trône ébranlé cours servir de soutien.
Viens, ma cause est la tienne, et ton règne est le mien."
Ainsi parlait ce monstre, et la voûte tremblante
Répétait les accens de sa voix effrayante.
L'Amour qui l'écoutait, couché parmi des fleurs,
D'un souris fier et doux répond à ses fureurs.
Il s'arme cependant de ses flèches dorées ;
Il fend des vastes cieux les voûtes azurées,
Et précédé des Jeux, des Grâces, des Plaisirs,
Il vole aux champs français sur l'aile des Zéphirs.
Dans sa course, d'abord, il decouvre avec joie
Le faible Simoïs, et les champs où fut Troie.
Il rit en contemplant dans ces lieux renommés,
La cendre des palais par ses mains consumés.
Il aperçoit de loin ces murs bâtis sur l'onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde,
Vénise, dont Neptune admire le destin,
Et qui commande aux flots renfermés dans son sein.

Il descend, il s'arrête aux champs de la Sicile,
Où lui-même inspira Théocrite et Virgile;
Où l'on dit qu'autrefois par des chemins nouveaux,
De l'amoureux Alphée il conduisit les eaux.
Bientôt quittant les bords de l'aimable Aréthuse,
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluse(*b*).
Asyle encor plus doux, lieux où dans ces beaux jours
Pétrarque soupira ses vers et ses amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure;
Lui-même en ordonna la superbe structure.
Par ses adroites mains avec art enlacés,
Les chiffres de Diane (*c*) y sont encor tracés.
Sur sa tombe en passant les Plaisirs et les Grâces
Répandirent les fleurs, qui naissaient sur leurs traces.
Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
Le roi près d'en partir pour un plus grand dessein,
Mêlant à ses plaisirs l'image de la guerre,
Laissait pour un moment reposer son tonnerre.
Mille jeunes guerriers à travers les guérêts
Poursuivaient avec lui les hôtes des forêts.
L'Amour sent à sa vue une joie inhumaine;
Il aiguise ses traits, il prépare sa chaîne;
Il agite les airs que lui-même a calmés;
Il parle, on voit soudain les élémens armés.
D'un bout du monde à l'autre appelant les orages,
Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages,

De verser ces torrens suspendus dans les airs
Et d'apporter la nuit, la foudre et les éclairs.
Déjà les Aquilons, à ses ordres fidèles,
Dans les cieux obscurcis ont déployé leurs ailes,
La plus affreuse nuit succède au plus beau jour;
La nature en gémit, et reconnaît l'Amour.
Dans les sillons fangeux de la campagne humide,
Le roi marche incertain, sans escorte et sans guide
L'Amour, en ce moment allumant son flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des siens, le roi, dans ces bois sombres,
Suit cet astre ennemi, brillant parmi les ombres;
Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés
Suivre ces feux ardents de la terre exhalés,
Ces feux dont la vapeur maligne et passagère
Conduit au précipice, à l'instant qu'elle éclaire.
Depuis peu la fortune en ces tristes climats
D'une illustre mortel avait conduit les pas.
Dans le fond d'un château tranquille et solitaire,
Loin du bruit des combats elle attendait son père,
Qui, fidèle à ses rois, vieilli dans les hasards,
Avait du grand Henri suivi les étendards.
(*d*) D'Estrée était son nom : la main de la nature
De ses aimables dons la combla sans mesure.
Telle ne brillait point, aux bords de l'Eurotas,
La coupable beauté qui trahit Ménélas;

Moins touchante et moins belle à Tarse on vit paraître
(*e*) Celle qui des Romains avait domté le maître,
Lorsque les habitants des rives du Cydnus,
L'encensoir à la main, la prirent pour Vénus.
Elle entrait dans cet âge, hélas! trop redoutable,
Qui rend des passions le joug inévitable.
Son cœur, né pour aimer, mais fier et généreux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux;
Semblable en son printemps à la rose nouvelle,
Qui renferme, en naissant, sa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur et serein.
L'Amour, qui cependant s'apprête à la surprendre,
Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre:
Il paraît sans flambeau, sans flèches, sans carquois;
Il prend d'un simple enfant la figure et la voix,
On a vu, lui dit-il, sur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
Il glissait dans son cœur, en lui disant ces mots,
Un désir inconnu de plaire à ce héros.
Son teint fut animé d'une grâce nouvelle.
L'Amour s'applaudissait en la voyant si belle:
Que n'espérait-il point, aidé de tant d'appas!
Au-devant du monarque il conduisit ses pas.
L'art simple dont lui-même a formé sa parure
Paraît aux yeux séduits l'effet de la nature.

L'or de ses blonds cheveux, qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre sa gorge et ses trésors naissants,
Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modestie encor la rendait plus aimable :
Non pas cette farouche et triste austérité
Qui fait fuir les amours, et même la beauté ;
Mais cette pudeur douce, innocente enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inspire le respect, enflamme les désirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaisirs.
Il fait plus (à l'Amour tout miracle est possible) ;
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des myrtes enlacés, que d'un prodigue sein
La terre obéissante a fait naître soudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage,
A peine a-t-on passé sous leur fatal ombrage,
Par des liens secrets on se sent arrêter ;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir sous cette ombre une onde enchanteresse ;
Les amants fortunés, pleins d'une douce ivresse,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour, dans tous ces lieux, fait sentir son pouvoir :
Tout y paraît changé ; tous les cœurs y soupirent ;
Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent ;
Tout y parle d'amour. Les oiseaux dans les champs
Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants.

Le moissonneur ardent, qui court avant l'aurore
Couper les blonds épis que l'été fait éclore,
S'arrête, s'inquiète, et pousse des soupirs :
Son cœur est étonné de ses nouveaux désirs ;
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laisse, en soupirant, ses moissons imparfaites.
Près de lui, la bergère, oubliant ses troupeaux,
De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
Contre un pouvoir si grand qu'eût pu faire d'Estrée ?
Par un charme indomtable elle était attirée ;
Elle avait à combattre, en ce funeste jour,
Sa jeunesse, son cœur, un héros, et l'Amour.
Quelque temps de Henri la valeur immortelle
Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rappelle :
Une invisible main le retient malgré lui.
Dans sa vertu première il cherche un vain appui :
Sa vertu l'abandonne ; et son âme enivrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Estrée.
Loin de lui cependant tous ses chefs étonnés
Se demandent leur prince, et restent consternés.
Ils tremblaient pour ses jours : aucun d'eux n'eût pu croire
Qu'on eût, dans ce moment, dû craindre pour sa gloire.
On le cherchait en vain ; ses soldats abattus,
Ne marchant plus sous lui, semblaient déjà vaincus.
Mais le génie heureux qui préside à la France
Ne souffrit pas long-temps sa dangereuse absence :

Il descendit des cieux à la voix de Louis.
Et vint d'un vol rapide au secours de son fils.
  Quand il fut descendu vers ce triste hémisphère,
Pour y trouver un sage il regarda la terre.
Il ne le chercha point dans ces lieux révérés,
A l'étude, au silence, au jeûne consacrés;
Il alla dans Ivry : là, parmi la licence
Où du soldat vainqueur s'emporte l'insolence,
L'ange heureux des Français fixa son vol divin
Au milieu des drapeaux des enfants de Calvin :
Il s'adresse à Mornay. C'était pour nous instruire
Que souvent la raison suffit à nous conduire;
Ainsi qu'elle guida, chez des peuples païens,
Marc-Aurele, ou Platon, la honte des chrétiens.
  Non moins prudent ami que philosophe austère,
Mornay sut l'art discret de reprendre et de plaire.
Son exemple instruisait bien mieux que ses discours;
Les solides vertus furent ses seuls amours.
Avide de travaux, insensible aux délices,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la cour et son souffle infecté,
N'altéra de son cœur l'austère pureté.
Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée
Un crystal toujours pur, et des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers

Le généreux Mornay, conduit par la sagesse,
Part, et vole en ces lieux où la douce mollesse
Retenait dans ses bras le vainqueur des humains,
Er de la France en lui maîtrisait les destins.
L'Amour, à chaque instant, redoublant sa victoire,
Le rendait plus heureux, pour mieux flétrir sa gloir
Les plaisirs, qui souvent ont des termes si courts,
Partageaient ses moments et remplissaient ses jour
L'Amour, au milieu d'eux découvre avec colère,
A côté de Mornay, la sagesse sévère :
Il veut sur ce guerrier lancer un trait vengeur ;
Il croit charmer ses sens, il croit blesser son cœur.
Mais Mornay méprisait sa colère et ses charmes ;
Tous ses traits impuissants s'émoussaient sur ses arme
Il attend qu'en secret le roi s'offre à ses yeux ;
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.
Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un myrte amoureux, asyle du mystère,
D'Estrée à son amant prodiguait ses appas ;
Il languissait près d'elle, il brûlait dans ses bras.
De leurs doux entretiens rien n'altérait les charmes
Leurs yeux étaient remplis de ces heureuses larmes,
De ces larmes qui font les plaisirs des amants :
Ils sentaient cette ivresse et ces saisissements,
Ces transports, ces fureurs, qu'un tendre amour inspir
Que lui seul fait goûter, que lui seul peut décrire,

Les folâtres Plaisirs, dans le sein du repos,
Les amours enfantins désarmaient ce héros
L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée;
L'autre avait détaché sa redoutable épée,
Et riait, en tenant dans ses débiles mains
Ce fer, l'appui du trône, et l'effroi des humains
La discorde de loin insulte à sa faiblesse ;
Elle exprime, en grondant, sa barbare alégresse.
Sa fière activité ménage ces instants :
Elle court de la ligue irriter les serpents ;
Et tandis que Bourbon se repose et sommeille,
De tous ses ennemis la rage se réveille.
Enfin dans ces jardins, où sa vertu languit,
Il voit Mornay paraître : il le voit, et rougit.
L'un de l'autre, en secret, ils craignaient la présence
Le sage, en l'abordant, garde un morne silence :
Mais ce silence même, et ces regards baissés,
Se font entendre au prince, et s'expliquent assez.
Sur ce visage austère où régnait la tristesse,
Henri lut aisément sa honte et sa faiblesse.
Rarement de sa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornay mal reconnu le soin :
Cher ami, dit le roi, ne crains point ma colère;
Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire ;
Viens, le cœur de ton prince est digne encor de toi :
Je t'ai vu, c'en est fait, et tu me rends à moi.

Je reprends ma vertu, que l'amour m'a ravie :
De ce honteux repos fuyons l'ignominie;
Fuyons ce lieu funeste, où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné.
Me vaincre est désormais ma plus belle victoire :
Partons, bravons l'amour dans les bras de la gloire :
Et bientôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le sang espagnol effaçons mon erreur.
A ces mots généreux, Mornay connut son maître.
C'est vous, s'écria-t-il, que je revois paraître ;
Vous, de la France entière auguste défenseur :
Vous vainqueur de vous-même, et roi de votre cœur.
L'amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre :
Qui l'ignore est heureux, qui le domte est illustre.
Il dit : le roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô ciel ! attendrit ses adieux !
Plein de l'aimable objet qu'il fuit et qu'il adore,
En condamnant ses pleurs, il en versait encore.
Entraîné par Mornay, par l'amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part désespéré :
Il part. En ce moment d'Estrée, évanouie,
Reste sans mouvement, sans couleur, et sans vie ;
D'une soudaine nuit ses beaux yeux sont couverts.
L'Amour, qui l'aperçut, jette un cri dans les airs ;
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enlève à son empire une nymphe si belle,

N'efface pour jamais les charmes de ces yeux
Qui devaient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ses bras; et bientôt cette amante
Rouvre, à sa douce voix, sa paupière mourante,
Lui nomme son amant, le redemande en vain,
Le cherche encor des yeux, et les ferme soudain.
L'Amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle;
D'un espoir séduisant il lui rend la douceur,
Et soulage les maux dont lui seul est l'auteur.
  Mornay toujours sévère et toujours inflexible,
Entraînait cependant son maître trop sensible.
La force et la vertu leur montrent le chemin;
La gloire les conduit les lauriers à la main;
Et l'Amour indigné que le devoir surmonte,
Va cacher, loin d'Anet, sa colère et sa honte.

FIN DU CHANT NEUVIEME.

CHANT X.

ARGUMENT.

Retour du roi à son armée : il recommence le siége. Co but singulier du vicomte de Turenne et du cheval d'Aumale. Famine horrible qui désole la ville. roi nourrit lui-même les habitants qu'il assiége. Le c récompense enfin ses vertus. La vérité vient l'éclair Paris lui ouvre ses portes, et la guerre est finie.

Ces moments dangereux, perdus dans la mollesse,
Avaient fait aux vaincus oublier leur faiblesse.
A de nouveaux exploits Mayenne est préparé.
D'un espoir renaissant le peuple est enivré.
Leur espoir les trompait; Bourbon, que rien n'arrê
Accourt impatient d'achever sa conquête.
Paris épouvanté revit ses étendards ;
Le héros reparut au pied de ses remparts,
De ces mêmes remparts où fume encor sa foudre,
Et qu'a reduire en cendre il ne put se résoudre ;
Quand l'ange de la France, appaisant son courrou
Retint son bras vainqueur, et suspendit ses coups.
Déjà le camp du roi jette des cris de joie ;
D'un œil d'impatience il dévorait sa proie.

Les ligueurs cependant, d'un juste effroi troublés,
Près du prudent Mayenne étaient tous rassemblés.
Là, d'Aumale, ennemi de tout conseil timide,
Leur tenait fièrement ce langage intrépide :
Nous n'avons point encore appris à nous cacher ;
L'ennemi vient à nous ; c'est là qu'il faut marcher,
C'est là qu'il faut porter une fureur heureuse.
Je connais des Français la fougue impétueuse ;
L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu :
Le Français qu'on attaque est à demi vaincu.
Souvent le désespoir a gagné des batailles ;
J'attends tout de nous seuls, et rien de nos murailles.
Héros qui m'écoutez, volez eu champ de Mars ;
Peuples qui nous suivez, vos chefs sont vos remparts.
Il se tut à ces mots : les ligueurs en silence
Semblaient de son audace accuser l'imprudence ;
Il en rougit de honte, et dans leurs yeux confus
Il lut, en frémissant, leur crainte et leur refus.
Eh bien ! poursuivit-il, si vous n'osez me suivre,
Français, à cet affront je ne veux point survivre :
Vous craignez les dangers ; seul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir.
De Paris, à l'instant, il fait ouvrir la porte ;
Du peuple qui l'entoure il éloignc l'escorte ;
Il s'avance : un héraut, ministre des combats,
Jusqu'aux tentes du roi marche devant ses pas,

Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire,
Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la victoire
D'Aumale vous attend ; ennemis, paraissez.
Tous les chefs, à ces mots, d'un beau zèle poussés
Voulaient contre d'Aumale essayer leur courage ;
Tous briguaient près du roi cet illustre avantage ;
Tous avaient mérité ce prix de la valeur :
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le roi mit dans ses mains la gloire de la France.
Va, dit-il, d'un superbe abaisser l'insolence ;
Combats pour ton pays, pour ton prince, et pour t
Et reçois, en partant, les armes de ton roi.
Le héros, à ces mots, lui donne son épée.
Votre attente, ô grand roi ne sera point trompée,
Lui répondit Turenne embrassant ses genoux :
J'en atteste ce fer, et j'en jure par vous.
Il dit ; le roi l'embrasse ; et Turenne s'élance
Vers l'endroit où d'Aumale, avec impatience,
Attendait qu'à ses yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux remparts accourut ;
Les soldats de Henri près de lui se rangèrent :
Sur les deux combattants tous les yeux s'attachè
Chacun, dans l'un des deux voyant son défenseu
Du geste et de la voix excitait sa valeur.

Cependant sur Paris s'élevait un nuage
Qui semblait apporter le tonnerre et l'orage ;

Ses flancs noirs et brûlants, tout-à-coup entr'ouverts,
Vomissent dans ces lieux les monstres des enfers,
Le fanatisme affreux, la discorde farouche,
La sombre politique, au cœur faux, à l'œil louche,
Le démon des combats respirant les fureurs,
Dieux enivrés de sang, dieux dignes des ligueurs ;
Aux remparts de la ville ils fondent, ils s'arrêtent ;
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même instant, du haut des cieux ouverts,
Un ange est descendu sur le trône des airs ;
Couronné de rayons, negeant dans la lumière,
Sur des ailes de feu parcourant sa carrière,
Et laissant loin de lui l'occident éclairé
Des sillons lumineux dont il est entouré.
Il tenait d'une main cette olive sacrée,
Présage consolant d'une paix désirée :
Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'ange exterminateur,
Quand jadis l'Eternel à la mort dévorante
Livra les premiers nés d'une race insolente.
A l'aspect de ce glaive interdits, désarmés,
Les monstres infernaux semblent inanimés ;
La terreur les enchaîne ; un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible.
Ainsi de son autel teint du sang des humains
Tomba ce fier Dagon, ce dieu des Philistins,

Lorsque du Dieu des dieux, en son temple apportée,
A ses yeux éblouis l'arche fut présentée.
 Paris, le roi, l'armée, et l'enfer, et les cieux,
Sur ce combat illustre avaient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière,
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.
Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier;
Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier,
Des anciens chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vue, aux coups impénétrable;
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long, et le danger moins grand.
Leur arme est une épée; et, sans autre défense,
Exposé tout entier, l'un et l'autre s'avance.
O Dieu, cria Turenne, arbitre de mon roi,
Descends, juge sa cause, et combats avec moi;
Le courage n'est rien sans ta main protectrice;
J'attends peu de moi-même, et tout de ta justice.
D'Aumale répondit: J'attends tout de mon bras;
C'est de nous que dépend le destin des combats.
En vain l'homme timide implore un Dieu suprême;
Tranquille au haut du ciel il nous laisse à nous-même
Le parti le plus juste est celui du vainqueur;
Et le dieu de la guerre est la seule valeur.
Il dit: et, d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de son rival la modeste assurance.

Mais la trompette sonne : ils s'élancent tous deux ;
Ils commencent enfin ce combat dangereux.
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur et l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés et parés à l'instant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite ;
L'autre d'un pas léger se détourne, et l'évite :
Tantôt, plus rapprochés, ils semblent se saisir ;
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir ;
On se plaît à les voir s'observer et se craindre,
Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre :
Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvements trompe l'œil étonné.
Telle on voit du soleil la lumière éclatante
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,
Et, se rompant encór par des chemins divers,
De ce crystal mouvant repasser dans les airs.
Le spectateur surpris, et ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chute et leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux :
Turenne est plus adroit, et moins impétueux ;
Maître de tous ses sens, animé sans colère,
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur :
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.

Turenne, qui l'observe, aperçoit sa faiblesse;
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse:
Enfin, d'un coup mortel, il lui perce le flanc.
D'Aumale est renversé dans les flots de son san
Il tombe; et de l'enfer tous les monstres frémi
Ces lugubres accents dans les airs s'entendirent
" De la ligue à jamais le trône est renversé;
" Tu l'emportes, Bourbon; notre règne e-t pass
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale sans vigueur, étendu sur le sable,
Menace encor Turenne, et le menace en vain,
Sa redoutable épée échappe de sa main.
Il veut parler; sa voix expire dans sa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouch
Il se lève, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris, et meurt en soupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne;
Tu le vis; tu frémis; et ta chute prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.
Cependant des soldats dans les murs de Paris
Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumal
Ce spectacle sanglant, cette pompe fatale
Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré:
Chacun voit, en tremblant, ce corps défiguré,
Ce front souillé de sang, cette bouche entr'ouver
Cette tête penchée, et de poudre couverte,

Ces yeux où le trépas étale ses horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs:
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Etouffent leurs sanglots, et retiennent leur plainte;
Tout se tait, et tout tremble. Un bruit rempli d'horreur
Bientôt de ce silence augmente la terreur.
Les cris des assiégeants jusqu'au ciel s'élevèrent;
Les chefs et les soldats près du roi s'assemblèrent;
Ils demandent l'assaut: mais l'auguste Louis,
Protecteur des Français, protecteur de son fils,
Modérait de Henri le courage terrible.
Ainsi des éléments le moteur invisible
Contient les aquilons suspendus dans les airs,
Et pose la barrière où se brisent les mers;
Il fonde les cités, les disperse en ruines,
Et les cœurs des humains sont dans ses mains divines.
Henri, de qui le ciel a réprimé l'ardeur,
Des guerries qu'il gouverne enchaîne la fureur.
Il sentit qu'il aimait son ingrate patrie;
Il voulut la sauver de sa propre furie.
Haï de ses sujets, prompt à les épargner,
Eux seuls voulaient se perdre: il les voulut gagner.
Heureux si sa bonté, prévenant leur audace,
Forçait ces malheureux à lui demander grâce!
Pouvant les emporter, il les fait investir;
Il laisse à leur fureur le temps du repentir.

(*b*) Il crut que, sans assauts, sans combats, sans alarmes
La disette et la faim, plus fortes que ses armes,
Lui livreraient sans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé;
Qui vaincu par ses maux, souple dans l'indigence,
Viendrait à ses genoux implorer sa clémence.
Mais le faux zèle, hélas! qui ne saurait céder,
Enseigne à tout souffrir, comme à tout hasarder.
Les mutins, qu'épargnait cette main vengeresse,
Prenaient d'un roi clément la vertu pour faiblesse;
Et, fiers de ses bontés, oubliant sa valeur,
Ils défiaient leur maître, ils bravaient leur vainqueur
Ils osaient insulter à sa vengeance oisive.
Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive
Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour;
Quand on vit dans Paris la faim pâle et cruelle
Montrant déjà la mort qui marchait après elle;
Alors on entendit des hurlements affreux;
Ce superbe Paris fut plein de malheureux
De qui la main tremblante, et la voix affaiblie,
Demandaient vainement le soutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des trésors,
Ce n'étaient plus ces jeux, ces festins, et ces fêtes,
Où de myrte et de rose ils couronnaient leurs têtes

Où, parmi des plaisirs toujours trop peu goûtés
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés
Sous des lambris dorés qu'habite la mollesse,
De leurs goûts dédaigneux irritaient la paresse.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, et la mort dans les yeux,
Périssant de misère au sein de l'opulence,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit son fils au berceau, qui périt sans secours.
Ici meurt dans la rage une famille entière.
Plus loin, des malheureux, couchés sur la poussière,
Se disputaient encore, à leurs derniers moments,
Les restes odieux des plus vils aliments,
Ces spectres affamés, outrageant la nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantés les ossements poudreux,
Ainsi qu'un pur froment, sont préparés par eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes misères!
On les vit se nourrir des cendres de leurs pères.
(c) Ce détestable mets avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.
Ces prêtres, cependant, ces docteurs fanatiques,
Qui, loin de partager les misères publiques,
Bornant à leurs besoins tous leur soins paternels,
Vivaient dans l'abondance, à l'ombre des autels, (d)

Du Dieu qu'ils offensaient attestant la souffrance,
Allaient partout du peuple animer la constance.
Aux uns, à qui la mort allait fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvraient, déjà les cieux;
Aux autres ils montraient, d'un coup-d'œil prophétiq
Le tonnerre allumé sur un prince hérétique,
Paris bientôt sauvé par des secours nombreux,
Et la manne du ciel prête à tomber pour eux.
Hélas! ces vains appas, ces promesses stériles
Charmaient ces malheureux, à tromper trop faciles
Par les prêtres séduits, par les Seize effrayés,
Soumis, presque contents, ils mouraient à leurs pie
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie!
D'un ramas d'étrangers la ville était remplie;
Tigres que nos aïeux nourrissaient dans leur sein:
Plus cruels que la mort, et la guerre, et la faim.
Les uns étaient venus des campagnes Belgiques;
Les autres, des rochers et des monts helvétiques,
(*e*) Barbares, dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut les payer.
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
Assiégent les maisons, en enfoncent les portes;
Aux hôtes effrayés présentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles trésors,
Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée à sa tremblante mère:

De la cruelle faim le besoin cousumant
Fait expirer en eux tout autre sentiment;
Et d'un peu d'aliments la découverte heureuse
Etait l'unique but de leur recherche affreuse.
Il n'est point de tourment, de supplice et d'horreur,
Que, pour en découvrir, n'inventât leur fureur.
(f) Une femme, (grand Dieu! faut-il à la mémoire
Conserver le récit de cette horrible histoire?)
Une femme avait vu, par ces cœurs inhumains,
Un reste d'aliments arraché de ses mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui restait, près de périr comme elle;
Furieuse, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras;
Son enfance, sa voix, sa misère et ses charmes,
A sa mère en fureur arrachent mille larmes;
Elle tourne sur lui son visage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié;
Trois fois le fer échappe à sa main défaillante,
La rage enfin l'emporte, et, d'une voix tremblante,
Détestant son hymen et sa fécondité:
Cher et malheureux fils, que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'est en vain que tu reçus la vie;
Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie.
Et pourquoi vivrais-tu? Pour aller dans Paris,
Errant et malheureux, Pleurer sur ses débris?

Meurs avant de sentir mes maux et ta misère;
Rends-moi le jour, le sang, que t'a donné ta mère
Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
Et que Paris du moins voie un crime nouveau.
En achevant ces mots, furieuse, égarée,
Dans les flancs de son fils sa main désespérée
Enfonce, en frémissant, le parricide acier;
Porte le corps sanglant auprès de son foyer:
Et, d'un bras que poussait sa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.
Attirés par la faim, les farouches soldats
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas
Leur transport est semblable à la cruelle joie
Des ours et des lions qui fondent sur leur proie;
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O surprise! ô terreur!
Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se prés
Une femme égarée, et de sang dégouttante.
Oui, c'est mon propre fils, oui, monstres inhumai
C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mai
Que la mère et le fils vous servent de pâture:
Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature?
Quelle horreur, à mes yeux, semble vous glacer te
Tigres, de tels festins sont préparés pour vous.
Ce discours insensé, que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfon

De crainte, à ce spectacle, et d'horreur agités
Ces monstres confondus courent épouvantés.
Ils n'osent regarder cette maison funeste;
Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste:
Et le peuple, effrayé de l'horreur de son sort,
Levait les mains au ciel, et demandait la mort.
  Jusqu'aux tentes du roi mille bruits en coururent.
Son cœur en fut touché, ses entrailles s'émurent;
Sur ce peuple infidèle il répandit des pleurs:
O Dieu, s'écria-t-il, Dieu qui lis dans les cœurs,
Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'ose,
Des ligueurs et de moi tu sépares la cause.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains;
Tu le sais, je tendais les bras à ces mutins.
Tu ne m'imputes point leurs malheurs et leurs crimes.
Que Mayenne, à son gré, s'immole ces victimes;
Qu'il impute, s'il veut, des désastres si grands
A la nécessité, l'excuse des tyrans:
De mes sujets séduits qu'il comble la misère;
Il en est l'ennemi; j'en dois être le père.
Je le suis; c'est à moi de nourrir mes enfants,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorants;
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
Dussé-je, en le sauvant, perdre mon diadème,
Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix;
Sauvons-le, malgré lui, de ses vrais ennemis;

Et, si trop de pitié me coûte mon empire,
Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire
" Henri, de ses sujets ennemi généreux,
" Aima mieux les sauver que de régner sur eux."
(*g*) Il dit; et dans l'instant il veut que son armée
Approche sans éclat de la ville affamée,
Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ses troupes obéissent.
Les murs, en ce moment, de peuple se remplissent:
On voit sur les remparts avancer à pas lents
Ces corps inanimés, livides et tremblants,
Tels qu'on feignait jadis que des royaumes sombres
Les mages, à leur gré, faisaient sortir les ombres.
Quand leur voix, du Cocyte arrêtant les torrents,
Appelait les enfers, et les mânes errants.
Quel est de ces mourants l'étonnement extrême!
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenseurs
Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs
Tous ces événements leur semblaient incroyables.
Il voyaient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces instruments des cruautés du sort,
Ces lances qui toujours avaient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuse envie,
Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie.

Sont-ce là, disaient-ils, ces monstres si cruels?
Est-ce là ce tyran si terrible aux mortels,
Cet ennemi de Dieu, qu'on peint si plein de rage?
Hélas! du Dieu, vivant c'est la brillante image:
C'est un roi bienfaisant, le modèle des rois;
Nous ne méritons pas de vivre sous ses lois.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offense.
Puisse tout notre sang cimenter sa puissance!
Trop dignes du trépas dont il nous a sauvés,
Consacrons-lui ces jours qu'il nous a conservés.
De leurs cœurs attendris tel était le langage.
Mais qui peut s'assurer sur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vains discours,
Qui quelquefois s'élève, et retombe toujours?
Ces prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux qui consumaient la France,
Vont se montrer en pompe à ce peuple abattu.
« Combattants sans courage, et chretiens sans vertu,
A quel indigne appât vous laissez-vous séduire?
Ne connaissez-vous plus les palmes du martyre?
Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui
Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui?
Quand Dieu du haut des cieux nous montre la couronne,
Chrétiens, n'attendons pas qu'un tyran nous pardonne;

Dans sa coupable secte il veut nous réunir :
De ses propres bienfaits songeons à le punir.
Sauvons nos temples saints de son culte hérétique
C'est ainsi qu'ils parlaient ; et leur voix fanatiq
Maîtresse du vil peuple, et redoutable aux rois,
Des bienfaits de Henri faisait taire la voix
Et déjà quelques-uns, reprenant leur furie,
S'accusaient en secret de lui devoir la vie.
A travers ces clameurs et ces cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les cieux.
Louis, qui, du plus haut de la voûte divine,
Veille sur les Bourbons, dont il est l'origine,
Connut qu'enfin les temps allaient être accomplis,
Et que le Roi des rois adopterait son fils.
Aussitôt de son cœur il chassa les alarmes :
La foi vint essuyer ses yeux mouillés de larmes :
Et la douce espérance, et l'amour paternel,
Conduisirent ses pas aux pieds de l'Eternel.
Au milieu des clartés d'un feu pur et durable,
Dieu mit, avant les temps, son trône inébranlable
Le ciel est sous ses pieds ; de mille astres divers
Le cours, toujours réglé, l'annonce à l'univers.
La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis et divisés composent son essence.
Ses saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,

Pénétrés de sa gloire, et remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa majesté suprême.
Devant lui sont ces dieux, ces brûlants séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle, et de la terre ils vont changer la face;
Des puissances du siècle ils retranchent la race;
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.
Ce sont eux dont la main, frappant Rome asservie,
Aux fiers enfants du nord a livré l'Italie,
L'Espagne aux Africains, Solyme aux Ottomans:
Tout empire est tombé, tout peuple eut ses tyrans.
Mais cette impénétrable et juste providence
Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence;
Quelquefois sa bonté, favorable aux humains,
Met le sceptre des rois dans d'innocentes mains.
Le père des Bourbons à ses yeux se présente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante:
Père de l'univers, si tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les peuples et les rois,
Vois le peuple Français à son prince rebelle;
S'il viole tes lois, c'est pour t'être fidèle:
Aveuglé par son zèle, il te désobéit,
Et pense te venger, alors qu'il te trahit.
Vois ce roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur, et l'amour de la terre;

Avec tant de vertus, n'as-tu formé son cœur
Que pour l'abandonner aux piéges de l'erreur ?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage
A son Dieu qu'il adore offre un coupable hommage ?
Ah ! si du grand Henri ton culte est ignoré,
Par qui le Roi des rois veut-il être adoré ?
Daigne éclairer ce cœur, créé pour te connaître :
Donne à l'église un fils, donne à la France un maître !
Des ligueurs obstinés confonds les vains projets ;
Rends les sujets au prince, et le prince aux sujets :
Que tous les cœurs unis adorent ta justice,
Et t'offrent dans Paris le même sacrifice.
  L'Eternel à ses vœux se laissa pénétrer ;
Par un mot de sa bouche il daigna l'assurer.
A sa divine voix les astres s'ébranlèrent ;
La terre en tressaillit, les ligueurs en tremblèrent.
Le roi, qui dans le ciel avait mis son appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéressait pour lui.
  Soudain la vérité, si long-temps attendue,
Toujours chère aux humains, mais souvent inconnue,
Dans les tentes du roi descend du haut des cieux.
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux :
De moment en moment, les ombres qui la couvrent
Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent.
Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.

Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin sa lumière immortelle.
Il avoue, avec foi, que la religion
Est au-dessus de l'homme et confond la raison,
Il reconnaît l'église ici-bas combattue,
L'église toujours une, et partout étendue,
Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des saints, la grandeur de son Dieu.
Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.
Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne
A ces mystères saints dont son esprit s'étonne.
Louis, dans ce moment qui comble ses souhaits,
Louis tenant en main l'olive de la paix,
Descend du haut des cieux vers le héros qu'il aime;
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix:
(*h*) Il entre, au nom du Dieu qui fait régner les rois.
Les ligueurs éperdus, et mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes.
Les prêtres sont muets; les Seize, épouvantés,
En vain cherchent, pour fuir, des antres écartés.
Tout le peuple, changé dans ce jour salutaire,
Reconnaît son vrai roi, son vainqueur, et son père.

Dès lors on admira ce règne fortuné,
Et commencé trop tard, et trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Justement désarmée,
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée.
La discorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnaître un roi Mayenne fut réduit;
Et, soumettant enfin son cœur et ses provinces,
Fut le meilleur sujet du plus juste des princes.

FIN.

NOTES

DE VOLTAIRE

SUR LA HENRIADE.

NOTES DU CHANT PREMIER.

(*a*) Valois régnait encore...

Henri III, roi de France, l'un des principaux personnages de ce poème, y est toujours nommé Valois, nom de la branche royale dont il était.

(*b*) Aux combats dès l'enfance...

Henri III (Valois), étant duc d'Anjou, avait commandé les armées de Charles IX, son frère, contre les protestants, et avait gagné à dix huit ans les batailles de Jarnac et de Moncontour.

(*c*) Les peuples à ses pieds...

Le duc d'Anjou fut élu roi de Pologne par les mouvements que se donna Jean de Monluc, évêque de Valence, ambassadeur de France en Pologne ; et Henri n'alla qu'à regret recevoir cette couronne ; [illegible] ayant

appris, en 1574, la mort de son frère, il ne tarda point à revenir en France.

(*d*) Quélus et Saint-Mégrin, etc.

C'étaient eux qu'on appelait les mignons de Henri III. Saint-Luc, Livarot, Villequier, Duguast, et Maugiron, eurent part aussi à sa faveur. Il mêlait avec eux la religion à la débauche : il faisait des retraites, des pélerinages et se donnait la discipline. Quélus fut tué en duel le 27 Avril, 1578.

(*e*) Le vertueux Bourbon...

Henri IV, le héros de ce poème, y est appelé indifféremment Bourbon ou Henri.

Il naquit à Pau en Béarn le 13 Decembre, 1553.

(*f*) Le père des Bourbons...

Saint-Louis, neuviéme du nom, roi de France, est la tige de la branche des Bourbons.

(*g*) De la religion...

Henri IV, roi de Navarre, avait été solennellement excommunié par le pape Sixte V dès l'an 1515, trois ans avant l'événement dont il est ici question. Le pape, dans sa bulle, l'appelle *génération bâtarde et détestable de la maison de Bourbon*, le prive, lui et toute la maison de Condé, à jamais, de tous leurs domaines et fiefs, et les déclare surtout incapables de *succéder à la couronne.*

Quoiqu'alors le roi de Navarre et le prince de Condé

fussent en armes à la tête des protestants, le parlement toujours attentif à conserver l'honneur et les libertés de l'état, fit contre cette bulle les remontrances les plus fortes ; et Henri IV fit afficher dans Rome à la porte du vatican que Sixte-Quint, soi-disant pape, en avait menti, et que c'était lui-même qui était hérétique, etc.

(*h*) Lui seul avec Condé...

C'était Henri, prince de Condé, fils de Louis, tué à Jarnac. Henri de Condé était l'espérance du parti protestant. Il mourut à Saint-Jean d'Angely, à l'âge de trente-cinq ans, en 1585. Sa femme, Charlotte de la Trimouille, fut accusée de sa mort. Elle était grosse de trois mois lorsque son mari mourut, et accoucha six mois après de Henri de Condé, second du nom, qu'une tradition populaire et ridicule fait naître treize mois après la mort de son père.

(*i*) Mornai, son confident...

Duplessis-Mornai, le plus vertueux et le plus grand homme du parti protestant, naquit à Buy, le 5 Novembre 1549. Il savait le latin et le grec parfaitement, et l'hébreu autant qu'on le peut savoir ; ce qui était un prodige alors dans un gentilhomme. Il servit sa religion et son maître de sa plume et de son épée. Ce fut lui que Henri IV, étant roi de Navarre, envoya à Elisabeth, *reine* d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres

instructions de son maître qu'un blanc-signé. Il réussit dans presque toutes ses négociations, parce qu'il était un vrai politique, et non un intrigant. Ses lettres passent pour être écrites avec beaucoup de force et de sagesse.

Lorsque Henri IV eut changé de religion, Duplessis-Mornai lui fit de sanglants reproches et se retira de sa cour. On l'appelait *le pape des huguenots*. Tout ce qu'on dit de son caractère dans le poème est conforme à l'histoire.

(*k*) César à la tempête...

Jules-César, étant en Epire, dans la ville d'Apollonie, aujourd'hui Cérès, s'en déroba secrètement, et s'embarqua sur la petite rivière de Bolina, qui s'appelait alors l'Anius. Il se jeta seul pendant la nuit dans une barque à douze rames, pour aller lui-même chercher ses troupes qui étaient au royaume de Naples. Il essuya une furieuse tempête. (Voyez Plutarque)

(*l*) Aux murs de Westminster...

C'est à Westminster que s'assemble le parlement d'Angleterre : il faut le concours de la chambre des communes, de celle des pairs, et le consentement du roi pour faire des lois.

(*m*) . . . il aperçoit la tour.

La tour de Londres est un vieux château bâti près

de la Tamise par Guillaume le conquérant, duc de Normandie.

(n) Voltaire a introduit ici cet épisode à l'imitation de Virgile dans son Enéide. Il fait aller Henri IV à la cour d'Elisabeth, comme le poète latin a fait venir en Italie *Enée* qui n'y alla jamais, et qui même vivait 300 ans avant Didon, dont il est dit qu'il devint amoureux. On voit de pareilles licences dans presque tous les poèmes épiques : mais on conviendra que l'épisode introduit dans la Henriade, choque moins la vraisemblance que les autres, d'autant plus que la reine Elisabeth envoya effectivement six mois après à Henri le grand 4000 anglais.

NOTES DU CHANT II.

(*a*) . . . entre Genève et Rome.

Plusieurs historiens ont peint Henri IV flottant entre les deux religions. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il était, cherchant de bonne foi à s'éclairer, ami de la vérité, ennemi de la persécution, et détestant le crime partout où il se trouve.

(*b*) Mais l'un et l'autre Guise...

François duc de Guise, appelé communément alors le grand duc de Guise, était père du balafré. Ce fut lui qui, avec le cardinal son frère, jeta les fondements de la ligue. Il avait de très-grandes qualités, qu'il

faut bien se donner de garde de confondre avec de la vertu.

Le président de Thou, ce grand historien, rapporte que François de Guise voulut faire assassiner Antoine de Navarre, père de Henri IV, dans la chambre de François II. Il avait engagé ce jeune roi à permettre ce meurtre. Antoine de Navarre avait le cœur hardi, quoique l'esprit faible. Il fut informé du complot, et ne laissa pas d'entrer dans la chambre où on devait l'assassiner. S'ils me tuent, dit-il à Reinsy, gentilhomme à lui, prenez ma chemise toute sanglante, portez-la à mon fils et à ma femme ; ils liront dans mon sang ce qu'ils doivent faire pour me venger. François II n'osa pas, dit M. de Thou, se souiller de ce crime ; et le duc de Guise, en sortant de la chambre, s'écria : *Le pauvre roi que nous avons !*

(*c*) Vous régnez; Londres est libre...

M. de Castelnau, envoyé de France auprès de la reine Elisabeth, parle ainsi d'elle :

" Cette princesse avait toutes les plus grandes qua-
" lités requises pour régner heureusement. On pour-
" rait dire de son règne ce qui advint au temps d'Au-
" guste lorsque le temple fut fermé, etc."

(*d*) Devint son ennemi...

Catherine de Médicis se brouilla avec son fils Charles IX sur la fin de la vie de ce prince, et ensuite

avec Henri III. Elle avait été si ouvertement mécontente du gouvernement de François II, qu'on l'avait soupçonnée, quoiqu'injustement, d'avoir hâté la mort de ce roi.

(*e*) Les Guises aux Condés...

Dans les mémoires de la ligue on trouve une lettre de Catherine de Médicis au prince de Condé, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la cour.

(*f*) Esclave des plaisirs...

Elle fut accusée d'avoir eu des intrigues avec le vidame de Chartres, mort à la bastille, et avec un gentilhomme breton, nommé Moscoüet.

(*g*) Infidele à sa secte...

Quand elle crut la bataille de Dreux perdue, et les protestants vainqueurs : Hé bien, dit-elle, nous prierons Dieu en français.

(*h*) . . . . . . et superstitieuse.

Elle était assez faible pour croire à la magie, témoin les talismans qu'on trouva après sa mort.

(*i*) Dreux, qui vit deployer...

La bataille de Dreux fut la première bataille rangée qui se donna entre le parti catholique et le parti protestant. Ce fut en 1562.

(*k*) Le vieux Montmorenci...

Anne de Montmorenci, homme opiniâtre et inflexible,

le plus malheureux général de son temps, fait prisonnier à Pavie et à Dreux, battu à Saint-Quentin par Philippe II, fut enfin blessé à mort à la bataille de Saint-Denis, par un Anglais nommé Stuart, le même qui l'avait pris à la bataille de Dreux.

(*l*) Guise, auprès d'Orléans...

C'est ce même François de Guise cité ci-dessus, fameux par la défense de Metz contre Charles-Quint. Il assiégeait les protestants dans Orléans, en, 1563 lorsque Poltrot de Méré, gentilhomme angoumois, le tua par derrière d'un coup de pistolet chargé de trois balles empoisonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, comblé de gloire et regretté des catholiques.

(*m*) Mon père malheureux...

Antoine de Bourbon, roi de Navarre, père du plus intrépide et du plus ferme de tous les hommes, fut le plus faible et le moins décidé. il était huguenot et sa femme catholique. Ils changèrent tous deux de religion presque en même temps.

Jeanne d'Albret fut depuis huguenote opiniâtre; mais Antoine chancela toujours dans sa catholicité, jusque-là même qu'on douta dans quelle religion il mourut. Il fut tué au siége de Rouen, où il servait le parti des Guises qui l'opprimaient, contre les protestans qu'il aimait : il mourut en 1562, à quarante-quatre ans, au même âge que François de Guise.

(*n*) Condé, qui vit en moi...

Louis de Condé, frère du roi de Navarre, et oncle d'Henri IV, fut un de ces hommes extraordinaires nés pour le malheur et pour la gloire de leur patrie. Il fut long-temps le chef des protestants et l'ennemi des Guises. Il fut tué, après la bataille de Jarnac, par Montesquieu, capitaine des gardes du duc d'Anjou. Le comte de Soissons, son fils, chercha partout Montesquieu et ses parens pour les sacrifier à sa vengeance.

Henri IV était à la journée de Jarnac, quoiqu'il n'eût pas 14 ans, et il remarqua les fautes qui firent perdre la bataille.

(*o*) Coligni...

Gaspard de Coligni, amiral de France, etc, après la mort du prince de Condé, fut déclaré chef du parti des réformés en France. Catherine de Médicis et Charles IX surent l'attirer à la cour pour le mariage de Henri IV et de Marguerite de Valois, sœur de Charles IX et de Henri III. Il fut massacré le jour de la Saint-Barthélemi : c'était principalement à ce grand homme qu'on en voulait.

(*p*) Dans l'ombre du secret . . .

On a prétendu que le projet du massacre des huguenots était formé depuis huit années ; que le duc d'Albe en avait donné le conseil à Catherine de Médicis, dans les conférences qu'il eut avec elle à Bordeaux.

D'autres croient que le projet ne fut formé que dans le temps de la dernière paix avec les huguenots.

Quelques écrivains ont même avancé que Charles IX ne savait rien encore du projet, lorsque l'amiral fut blessé; qu'il était de bonne foi lorsqu'il jura de punir les assassins de l'amiral; qu'alors la reine lui avoua qu'elle était un des complices, le fit consentir en un instant à commettre le même crime dont il venait de jurer qu'il tirerait vengeance, et à faire égorger cent mille de ses sujets à qui il venait de pardonner, etc. etc.

(*q*) Il me donna sa sœur . . .

Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, fut mariée à Henri IV en 1572, peu de jours avant les massacres.

(*r*) Hymen qui de nos maux . . .

Le pape refusait à Marguerite de Valois la permission d'épouser Henri IV. « Si Mons. du pape fait trop « la bête, dit Charles IX, avec ses jurements ordinaires, « je prendrai moi-même Margot par la main, et la « menerai épouser en plein prêche.» Enfin le pape se rendit, et Marguerite fut mariée à la porte de Notre-Dame de Paris par le cardinal de Bourbon, oncle de Henri IV.

(*s*) Je ne suis point injuste . . .

Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, attirée à Paris avec les autres huguenots, mourut après cinq jours d'une fièvre maligne; le temps de sa mort, les mar-

sacres qui la suivirent, la crainte que son courage aurait pu donner à la cour ; enfin sa maladie, qui commença après avoir acheté des gants et des collets parfumés, chez un parfumeur nommé René, venu de Florence avec la reine, et qui passait pour un empoisonneur public ; tout cela fit croire qu'elle était morte de poison.

Mais Caillard son médecin et Desnœuds son chirurgien, protestants passionnés, qui ouvrirent son corps, n'y trouvèrent aucune trace de poison.

(*t*) . . . . l'inégale courrière.

Ce fut la nuit du 23 au 24 Août, fête de Saint-Barthélemi, en 1672, que s'exécuta cette sanglante tragédie.

L'amiral était logé dans la rue Bétizi, dans une maison qui est à présent une auberge, appelée l'hôtel Saint Pierre, où l'on voit encore sa chambre.

(*u*) Téligni, dont l'amour...

Le comte de Téligni avait épousé, il y avait dix mois, la fille de l'amiral. Il avait un visage si agréable et si doux, que les premiers qui étaient venus pour le tuer s'étaient laissés attendrir à sa vue ; mais d'autres plus barbares le massacrèrent.

(*x*) Besme, qui dans la cour...

Besme était un Allemand, domestique le la maison de Guise, Ce misérable, étant depuis pris par les pro-

testants, les Rochellois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique. Ils proposèrent ensuite de l'échanger contre le brave Montbrun, chef des protestants de Dauphiné, à qui le parlement de Grenoble faisait alors le procès. Montbrun fut exécuté, et Besme tué par un nommé Bretanville.

(*y*) On l'insulte...

Il est impossible de savoir s'il est vrai que Catherine de Médicis ait envoyé la tête de l'amiral à Rome, comme l'assurent les protestants. Mais il est sûr qu'on porta sa tête à la reine, avec un coffre plein de papiers, parmi lesquels était l'histoire du temps, écrite de la main de Coligni.

La populace traîna le corps de l'amiral par les rues, et le pendit par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Montfaucon. Le roi eut la cruauté d'aller lui-même avec sa cour à Montfaucon jouir de cet horrible spectacle. Quelqu'un lui ayant dit que le corps de l'amiral sentait mauvais, il répondit comme Vitellius: « Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon. »

(*z*) Guise était à leur tête...

C'était Henri duc de Guise, surnommé le *balafré*, fameux depuis par les barricades, et qui fut tué à Blois. Il était fils du duc François, assassiné par Poltrot.

(*a*) Nevers...

Frédéric de Gonzague, de la maison de Mantoue,

duc de Nevers, l'un des auteurs de la Saint-Barthélemi.

(*b*) . . . . Gondi...

Albret de Gondi, maréchal de Retz, favori de Catherine de Medicis. C'était lui qui avait appris à Charles IX à jurer et à *renier Dieu*, comme on disait dans ces temps-là.

(*c*) . . . . Tavanne...

Gaspard de Tavanne, élevé page de François I. Il courait dans les rues la nuit de la Saint-Barthélemi, criant : " Saignez, saignez ; la saignée est aussi bonne " au mois d'Août qu'au mois de Mai." Son fils, qui a écrit des mémoires, rapporte que son père, étant au lit de la mort, fit une confession générale de sa vie, et que le confesseur lui ayant dit d'un air étonné : " Quoi ! vous ne parlez point de la Saint-Barthélemi ? " Je la regarde, répondit le maréchal, comme une action méritoire qui doit effacer mes autres péchés."

(*d*) Rénel et Pardaillan...

Antoine de Clermont-Rénel, se sauvant en chemise, fut massacré par le fils du baron des Adrets, et par son propre cousin Bussy d'Amboise.

(*e*) Le marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui.

(*f*) Et vous, brave Guerchy...

Guerchy se défendit long-temps dans la rue, et tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre;

mais le marquis de Lavardin n'eut pas le temps de tirer l'épée.

(*g*) Marsillac et Soubise...

Marsillac, comte de la Rochefoucauld, était favori de Charles IX, et avait passé une partie de la nuit avec le roi. Ce prince avait eu quelque envie de le sauver, lui avait même dit de coucher dans le Louvre; mais enfin il le laissa aller, en disant. "Je vois bien que "Dieu veut qu'il périsse."

Soubise portait ce nom, parce qu'il avait épousé l'héritière de la maison de Soubise. Il s'appelait Dupont-Quellenec. Il se défendit très-long-temps, et tomba percé de coups sous les fenêtres de la reine.

(*h*) Le roi, le roi lui-même...

Plusieurs personnes ont entendu conter à M. le maréchal de Tessé, que, dans son enfance, il avait vu un gentilhomme, âgé de plus de cent ans, qui avait été fort jeune dans les gardes de Charles IX. Il interrogea ce vieillard sur la Saint-Barthélemi, et lui demanda s'il était vrai que le roi eût tiré sur les huguenots: "C'était moi, monsieur, répondit le vieillard, qui "chargeais son arquebuse."

(*i*) Et ce même Valois...

On trouve dans les mémoires de Villeroi un discours *de Henri III* à un de ses confidents sur la St. Barthélemi, *où ce prince* disculpe Charles IX, et accuse sa

mère et lui-même; mais cette pièce n'est rien moins qu'authentique.

(*k*) De Caumont, jeune enfant...

Caumont, qui échappa à la Saint-Barthélemi, est le fameux maréchal de la Force, qui depuis se fit une si grande réputation, et qui vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laissé des mémoires qui n'ont point été imprimés, et qui doivent être encore dans la maison de la Force.

(*l*) On réserva ma vie...

Plusieurs gentilshommes; attachés à Henri IV, furent assassinés dans son appartement: on les y poursuivit jusque dans la chambre de la reine sa femme, sœur de Charles IX, qui leur sauva la vie en se jetant entre eux et les meurtriers. Henri IV et le prince de Condé, son cousin, furent arrêtés: on les menaça de la mort, et on les força d'abjurer le calvinisme.

(*m*) Tout imita Paris...

On envoya d'abord des courriers aux commandants des provinces et aux chefs des principales villes, pour ordonner le massacre. Quelque temps après on envoya un contre-ordre; et le massacre s'exéeuta, malgré ce contre-ordre, dans quelques villes, à Lyon entre autres, où le parti des Guises dominait: mais, dans un grand nombre, les chefs catholiques s'opposèrent à l'exécution de ces ordres.

NOTES DU CHANT III.

(*a*) Je le vis expirant...

Charles IX fut toujours malade depuis la Saint-Barthélemi, et mourut environ deux ans après, le 30 Mai 1574, tout baigné dans son sang, qui lui sortait par les pores.

Henri IV fut témoin de la mort de Charles IX. Ce prince, dont il avait reçu tant d'outrages, le fit appeler peu d'heures avant de mourir : il lui recommanda sa femme et sa fille comme à l'héritier naturel de la couronne, et à un prince dont il connaissait la grandeur d'âme et la bonne foi.

(*b*) L'impatient Valois...

La réputation qu'il avait acquise à Jarnac et à Moncontour, soutenue de l'argent de la France, l'avait fait élire roi de Pologne en 1573. Il succéda à Sigismond II, dernier prince de la race des Jagellons !

(*c*) On vit paraître Guise...

Henri de Guise, le balafré, né en 1550, de François de Guise et d'Anne d'Est. Il exécuta le grand projet de la ligue, formé par le cardinal de Lorraine, son oncle, du temps du concile de Trente, et entamé par *François son père.*

(*d*) . . . . ses prêches criminels.

On reprit l'auteur d'avoir mis le mot de prêche dans un poème épique Il répondit que tout peut y entrer, et que l'épithète de criminel relève l'expression de prêche.

(*e*) . . . . ce superbe Joyeuse.

Anne, duc de Joyeuse, donna la bataille de Coutras contre Henri IV, alors roi de Navarre, le 20 Octobre 1587. On comparait son armée à celle de Darius, et l'armée de Henri IV à celle d'Alexandre. Joyeuse fut tué dans la bataille par deux capitaines d'infanterie, nommés Bordeaux et Descentiers.

(*f*) D'une faveur si haute...

Il avait épousé la sœur de la femme de Henri III. Dans son ambassade à Rome il fut traité comme frère du roi. Il avait un cœur digne de sa grande fortune. Un jour, ayant fait attendre trop long-temps les deux secrétaires d'état dans l'antichambre du roi, il leur en fit ses excuses, en abandonnant un don de cent mille écus que le roi venait de lui faire.

(*g*) Guise dans Vimori...

Dans le même temps que l'armée du roi était battue à Coutras, le duc de Guise faisait des actions d'un très-habile général, contre une armée nombreuse de Reitres venus au secours de Henri IV; et, après les avoir harcelés et fatigués long-temps, il les défit au village d'Auneau.

(*h*) Guise, tranquille et fier...

Le duc de Guise, à cette journée des barricades, se contenta de renvoyer à Henri III ses gardes, après les avoir désarmés.

(*i*) Ce sujet orgueilleux...

Le cardinal de Guise, l'un des frères du duc de Guise, avait dit plus d'une fois qu'il ne mourrait jamais content qu'il n'eût tenu la tête du roi entre ses jambes, pour lui faire une couronne de moine. Madame de Montpensier, sœur des Guises, voulait qu'on se servît de ses ciseaux pour ce saint usage.

(*k*) De cent coups de poignard...

Il fut assassiné dans l'antichambre du roi, au château de Blois, le 23 Décembre 1588, par Lognac, gentilhomme Gascon, et par quelques-uns des gardes d'Henri III, qu'on nommoit les quarante-cinq. Le roi leur avait distribué lui-même les poignards dont le duc fut percé.

(*l*) Mayenne, dès long-temps...

Le duc de Mayenne, frère puîné du *balafré*, tué à Blois, avait été long-temps jaloux de la réputation de son aîné. Il avait toutes les grandes qualités de son frère, à l'activité près.

(*m*) Le console aisément...

On lit, dans la grande histoire de Mézerai, que le duc de Mayenne fut soupçonné d'avoir écrit une lettre au

roi, où il l'avertissait de se défier de son frère. Ce seul soupçon suffit pour autoriser le caractère qu'on donne ici au duc de Mayenne, caractère naturel à un ambitieux, et surtout à un chef de parti.

(*n*) Autant le jeune Aumale...

Le chevalier d'Aumale, frère du duc d'Aumale, de la maison de Lorraine, jeune homme impétueux, qui avait des qualités brillantes, qui était toujours à la tête des sorties pendant le siége de Paris, et inspirait aux habitants sa valeur et sa confiance.

(*o*) Philippe, de Mayenne...

Philippe II, roi d'Espagne, fils de Charles-Quint. On l'appelait le démon du midi, DAEMONIUM MERIDIANUM, parce qu'il troublait toute l'Europe, au midi de laquelle l'Espagne est située. Il envoya de puissants secours à la Ligue, dans le dessein de faire tomber la couronne de France à l'infante Claire Eugénie, ou à quelque prince de sa famille.

(*p*) Et Rome, qui devait...

La cour de Rome, gagnée par les Guises, et soumise alors à l'Espagne, fit ce qu'elle put pour ruiner la France. Grégoire XIII secourut la Ligue d'hommes et d'argent, et Sixte-Quint commença son pontificat par les excès les plus grands, et heureusement les plus inutiles, contre la maison royale.

(*q*) Je suis venu vers lui...

Henri IV, alors roi de Navarre, eut la générosité d'aller à Tours voir Henri III, suivi d'un page seulement, malgré les défiances et les prières de ses vieux officiers, qui craignaient pour lui une seconde Saint-Barthélemi.

(*r*) Essex est à leur tête,..

Robert d'Evreux, comte d'Essex, fameux par la prise de Cadix sur les Espagnols, par la tendresse d'Elisabeth pour lui, et par sa mort tragique arrivée en 1601. Il avait pris Cadix sur les Espagnols, et les avait battus plus d'une fois sur mer. La reine Elisabeth l'envoya effectivement en France, en 1590, au secours de Henri IV, à la tête de cinq mille hommes.

(*s*) Sixte, au trône élevé...

Sixte-Quint, né aux grottes, dans la marche d'Ancône, d'un pauvre vigneron, nommé Peretti, homme dont la turbulence égala la dissimulation. Etant cordelier, il assomma de coups le neveu de son provincial, et se brouilla avec tout l'ordre. Inquisiteur à Venise il y mit le trouble, et fut obligé de s'enfuir. Etant cardinal, il composa en latin la bulle d'excommunication lancée par le pape Pie V contre la reine Elisabeth; cependant il estimait cette reine, et l'appelait *UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPESSA*,

(*t*) Fit voir à l'océan...

Cet évènement était tout récent; car Henri IV est supposé voir secrètement Elisabeth en 1589, et c'était l'année précédente que la grande flotte de Philippe II, destinée pour la conquête de l'Angleterre, fut battue par l'amiral Drake, et dispersée par la tempête.

NOTES DU CHANT IV.

(*a*) Un frère de Joyeuse...

Henri, comte de Bouchage, frère puîné du duc de Joyeuse, tué à Coutras.

Un jour qu'il passait à Paris, à quatre heures du matin, près du couvent des capucins, après avoir passé la nuit en débauche, il s'imagina que les anges chantaient les matines dans le couvent. Frappé de cette idée, il se fit capucin, sous le nom de frère Ange. Depuis il quitta son froc, et prit les armes contre Henri IV. Le duc de Mayenne le fit gouverneur du Languedoc, duc et pair, et maréchal de France. Enfin il fit son accommodement avec le roi; mais un jour ce prince étant avec lui sur un balcon au-dessous duquel beaucoup de peuple était assemblé: « Mon cousin, lui « dit Henri IV, ces gens-ci me paraissent fort aises de « voir ensemble un apostat et un renégat." Cette par-

role du roi fit rentrer Joyeuse dans son couvent, où il mourut.

(*b*) De l'église et du peuple...

Voyez l'histoire des papes.

(*c*) Sixte alors était roi...

Sixte-Quint, étant cardinal de Montalte, contrefit si bien l'imbécille près de quinze années, qu'on l'appelait communément l'*Ane d'Ancône*. On sait avec quel artifice il obtint la papauté, et avec quelle hauteur il régna.

(*d*) . . . . Le sénat de la France.

En 1570 le parlement donna un fameux arrêt contre la bulle IN COENA DOMINI.

On connaît ses remontrances célèbres sous Louis XI, au sujet de la pragmatique-sanction; celle qu'il fit à Henri III contre la bulle scandaleuse de Sixte-Quint, qui appelait la maison régnante génération bâtarde, etc, et sa fermeté constante à soutenir nos libertés contre les prétentions de la cour de Rome.

(*e*) Il ôte aux nations...

On a souvent appliqué ce vers à l'auteur de la Henriade, et M. Wirchter l'avait mis pour légende à la médaille qu'il a frappée. Cette médaille est fort rare, parce qu'à Genève l'on exigea de M. Wirchter de supprimer sa légende.

(*f*) Serments jadis sacrés.

Le 17 de Janvier de l'an 1589, la faculté de théologie de Paris donna ce fameux décret par lequel il fut déclaré que les sujets étaient déliés de leur serment de fidélité, et pouvaient légitimement faire la guerre au roi. Le Fevre, doyen, et quelques-uns des plus sages refusèrent de signer. Depuis, dès que la Sorbonne fut libre, elle révoqua ce décret, que la tyrannie de la Ligue avait arraché de quelques-uns de son corps. Tous les ordres religieux, qui, comme la Sorbonne, s'étaient déclarés contre la maison royale, se rétractèrent depuis comme elle. Mais, si la maison de Lorraine avait eu le dessus, se serait-on rétracté ?

(*g*) Chacun jure par elle...

Allusion au fameux décret de la Sorbonne.

(*h*) L'étendard de la croix...

Dès que Henri III et le roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plupart des moines endossèrent la cuirasse et firent la garde avec les bourgeois. Cependant cet endroit du poème désigne la procession de la Ligue, où douze cents moines armés firent la revue dans Paris, ayant Guillaume Rose, évêque de Senlis, à leur tête. On a placé ici ce fait, quoiqu'il ne soit arrivé qu'après la mort de Henri III.

(*i*) La discorde a choisi...

Ce n'est point à dire qu'il n'y eût que seize particu-

liers séditieux, comme l'a marqué l'abbé le Gendre, dans sa petite Histoire de France; mais on les nomma les Seize, à cause des seize quartiers de Paris qu'ils gouvernaient par leurs intelligences et leurs émissaires. Ils avaient mis d'abord à leur tête seize des plus factieux de leur corps. Les principaux étaient Bussy-le-Clerc, gouverneur de la Bastille, ci-devant maître en fait-d'armes; la Bruyere, lieutenant-particulier; le commissaire Louchard; Emmonot et Morin, procureurs; Oudinet, Passard, et surtout Senaut, commis au greffe du parlement, homme de beaucoup d'esprit, qui le premier développa cette question obscure et dangereuse du pouvoir qu'une nation peut avoir sur son roi. Je dirai en passant que Senaut était père du P. Senaut, cet homme éloquent, qui est mort général des prêtres de l'oratoire en France.

(*k*) Qui souvent rend égaux...

Les Seize furent long-temps indépendants du duc de Mayenne. Un d'eux, nommé Normand, dit un jour dans la chambre du duc: "Ceux qui l'ont fait pour- " raient bien le défaire."

(*l*) Tendre aux fers des tyrans...

Le 16 Janvier 1589, Bussy-le-Clerc, l'un des Seize, *qui*, de tireur d'armes, était devenu gouverneur de la *Bastille, et le* chef de cette faction, entra dans la grand'-chambre du parlement suivi de cinquante satellites:

présenta au parlement une requête, ou plutôt un ordre, pour forcer cette compagnie à ne plus reconnaître la maison royale.

Sur le refus de la compagnie, il mena lui même à la Bastille tous ceux qui étaient opposés à son parti; il les y fit jeûner au pain et à l'eau pour les obliger à se racheter plutôt de ses mains; voilà pourquoi on l'appelait le grand-pénitencier du parlement.

(*n*) Le vertueux de Thou, etc.

Augustin de Thou, second du nom, oncle du célèbre historien; il eut la charge de président du fameux Pibrac, en 1585.

Molé ne peut être qu'Edouard Molé, conseiller au parlement, mort en 1634.

Scarron était le bisaïeul du fameux Scarron, si connu par ses poésies et par l'enjouement de son esprit.

Bayeul était oncle du surintendant des finances.

Nicolas potier de Novion de Blancménil, président à mortier, se nommait Blancménil, à cause de la terre de ce nom, qu'il possédait.

Il ne fut pas mené à la Bastille, avec les autres, mais emprisonné au Louvre. On l'accusait d'avoir une correspondance secrète avec Henri IV : les Seize lui firent son procès dans les formes. Il allait être condamné à être pendu, lorsqu'il fut délivré par le duc de Mayenne qui, *sur sa prière*, le renvoya à Henri IV.

(*n*) Dans cet affreux château...

La Bastille.

(*o*) Brisson, Larcher, Tardif...

En 1591, un Vendredi 15 Novembre, Barnabé Brisson homme très-savant, et qui faisait les fonctions de premier président, en l'absence d'Achille de Harlai; Claude Larcher, conseiller aux enquêtes, et Jean Tardif conseiller au châtelet, furent pendus à une poutre dans le petit châtelet, par l'ordre des Seize. Il est à remarquer que Hamilton, curé de Saint-Côme, furieux ligueur, était venu prendre lui-même Tartif dans sa maison, ayant avec lui des prêtres qui servaient d'archers.

NOTES DU CHANT V.

(*a*) Clément, dans la retraite...

Jacques Clément, de l'ordre des dominicains, natif de Sorbonne, village près de Sens, était âgé de vingt-quatre ans et demi, et venait de recevoir l'ordre de prêtrise lorsqu'il commit ce parricide.

(*b*) C'est lui qui, dans Raba...

Pays des Ammonites, qui jetaient leurs enfants *dans les flammes*, au son des tambours et des trompettes, en

l'honneur de la divinité, qu'ils adoraient sous le nom de Moloch.

(*c*) A l'affreux Teutatès...

Teutatès était un des dieux des Gaulois. Il n'est pas sûr que ce fût le même que Mercure; mais il est constant qu'on lui sacrifiait des hommes.

(*d*) Dans Londre il a formé...

Les enthousiastes, qui étaient appelés Independants, furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de Charles I. roi d'Angleterre.

(*e*) Ses sacriléges vœux...

L'on imprima et l'on débita publiquement une relation du martyre de frère Jacques Clément, dans laquelle on assurait qu'un ange lui avait apparu, et lui avait ordonné de tuer le tyran, en lui montrant une épée nue. Il est resté depuis un soupçon dans le public, que quelques confrères de Jacques Clément, abusant de la faiblesse de ce misérable, lui avaient eux-mêmes parlé pendant la nuit, et avaient aisément troublé sa tête, échauffée par le jeûne et par la superstition.

Quoiqu'il en soit, il se prépara au parricide comme un bon chrétien feroit au martyre. Il jeûna, se confessa et communia avant de partir pour aller assassiner le roi. Quelques personnes qui se défièrent de lui dès son arrivée à St. Cloud, l'épièrent pendant la nuit. *Ils le* trouvèrent dormant d'un profond

sommeil, son bréviaire auprès de lui ouvert à l'article *Judith*.

(*f*) Jadis de Médicis...

Catherine de Médicis avait mis la magie si fort à la mode en France, qu'un prêtre, nommé Sechelles, qui fut brûlé en Grève, sous Henri III, pour sorcellerie, accusa douze cents personnes de ce prétendu crime. L'ignorance et la stupidité étaient poussées si loin dans ces temps-là qu'on n'entendait parler que d'exorcismes et de condamnations au feu. On trouvait partout des hommes assez sots pour se croire magiciens, et des juges superstitieux qui les punissaient de bonne foi comme tels.

(*g*) Et pensent que la mort...

Plusieurs prêtres ligueurs avaient fait faire de petites images de cire qui réprésentaient Henri III et le roi de Navarre: ils les mettaient sur l'autel, les perçaient pendant la messe quarante jours consécutifs, et le quarantième jour les perçaient au cœur.

(*h*) L'Hébreu joint cependant...

C'était, pour l'ordinaire, des Juifs que l'on se servait pour faire des opérations magiques. Cette ancienne superstition vient des secrets de la cabale dont les Juifs se disaient seuls dépositaires. Catherine de Médicis, *la maréchale* d'Ancre, et beaucoup d'autres, employèrent des *Juifs* à ces prétendus sortiléges.

(*i*) . . . . l'inflexible Atéius.

Atéius, tribun du peuple, ne pouvant empêcher Crassus de partir pour aller contre les Parthes, porta un brasier ardent à la porte de la ville par où Crassus sortait, y jeta certaines herbes, et maudit l'expédition de Crassus en invoquant les divinités infernales.

(*k*) Le vertueux Potier...

Potier, président du parlement, dont il est parlé ci-devant.

Villeroi, qui avait été secrétaire d'état sous Henri III, et qui avait pris le parti de la ligue, pour avoir été insulté en présence du roi par le duc d'Epernon.

(*l*) Harlay, le grand Harlay.

Achille de Harlay, qui, était alors gardé à la Bastille par Bussy-le-Clerc. Jacques Clément présenta au roi une lettre de la part de ce magistrat. On n'a point s si la lettre était contrefaite ou non : c'est ce qui est étonnant dans un fait de cette importance ; et c'est ce qui me ferait croire que la lettre était véritable, et qu'on l'aurait surprise au premier président de Harlay, autrement on aurait fait sonner bien haut cette fausseté contre la ligue.

(*m*) Au bruit de son trépas...

Henri III mourut de sa blessure le 3 Août à deux heures du matin, à St. Cloud, mais non point dans la même maison où il avait pris avec son frère la [illegible]

T 2

tion de la Saint Barthélemi, comme l'ont écrit plusieurs historiens; car cette maison n'était point encore bâtie du temps de la Saint-Barthélemi.

NOTES DU CHANT VI.

(*a*) Relativement aux chants VI. et VII.

Comme on a plus d'égard dans un poème épique à l'ordonnance du dessein qu'à la chronologie, on a placé immédiatement après la mort de Henri III les états de Paris, qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après.

(*b*) Ce monument affreux.

L'inquisition, que les ducs de Guise voulurent établir en France.

(*c*) Soudain Potier se lève...

Potier de Blancménil, président du parlement, dont il est question dans les quatrième et cinquième chants.

(*d*) Dans ces globes d'airain...

C'est dans les guerres de Flandre, sous Philippe II, qu'un ingénieur italien fit usage des bombes pour la première fois. Presque tous nos arts sont dus aux Italiens.

(c) Qu'une prison d'état...

On sait combien d'illustres prisonniers d'état les cardinaux de Richelieu et Mazarin firent enfermer à Vincennes. Lorsqu'on travaillait à la Henriade, le secrétaire d'état le Blanc était prisonnier dans ce château, et il y fit ensuite enfermer ses ennemis.

NOTES DU CHANT VII.

(a) S'attirent dans leur course...

Que l'on admette ou non l'attraction de M. Newton, toujours demeure-t-il certain que les globes célestes, s'approchant et s'éloignant tour à tour paraissent s'attirer et s'éviter.

(b) De Zoroastre...

En perse les Guèbres ont une religion à part, qu'ils prétendent être la religion fondée par Zoroastre, et qui paraît moins folle que les autres superstitions humaines, puisqu'ils rendent un culte secret au soleil, comme à une image du créateur.

(c) Là, gît la sombre envie...

Les théologiens n'ont pas décidé comme un article de foi que l'enfer fût au centre de la terre, ainsi qu'il l'était *dans la théologie* païenne. Quelques-uns l'ont

placé dans le soleil : on l'a mis ici dans un globe destiné uniquement à cet usage.

(*d*) : . . . et que Rome le loue.

Le parricide Jacques Clément fut loué à Rome dans la chaire où l'on aurait dû prononcer l'oraison funèbre de Henri III. On mit son portrait à Paris sur les autels avec l'eucharistie. Le cardinal de Retz rapporte que le jour des barricades, sous la minorité de Louis XIV, il vit un bourgeois portant un hausse-col, sur lequel était gravé ce moine, avec ces mots : SAINT JACQUES CLEMENT.

(*e*) La race des humains...

On compte plus de 950 millions d'hommes sur la terre ; le nombre des catholiques va à 50 millions : si la vingtième partie est celle des élus, c'est beaucoup ; donc il y a actuellement sur terre 947 millions 500 mille hommes destinés aux peines éternelles de l'enfer. Et, comme le genre humain se répare environ tous les vingt ans, mettez, l'un portant l'autre, les temps les plus peuplés avec les moins peuplés, il se trouve qu'à ne compter que 6000 ans depuis la création, il y a déjà 300 fois 947 millions de damnés. De plus, le peuple juif ayant été cent fois moins nombreux que le peuple catholique, cela augmente le nombre des damnés prodigieusement. Ce calcul méritait bien les larmes de Henri IV.

(*f*) Par des tourments...

On peut entendre par cet endroit les fautes vénielles et le purgatoire. Les anciens eux-mêmes en admettaient un, et on le trouve expressément dans Virgile.

(*g*) Le sage Louis douze...

Louis XII est le seul roi qui ait eu le surnom de père du peuple.

(*h*) D'Amboise est à ses pieds...

Sur ces entrefaites mourut George d'Amboise, qui fut justement aimé de la France et de son maître, parce qu'il les aimait tous deux également. (Mézerai, grande histoire.)

(*i*) La Trémouille, &c.

Parmi plusieurs grands hommes de ce nom, on a eu ici en vue Guy de la Trémouille, surnommé le vaillant, qui portait l'oriflamme, et qui refusa l'épée de connétable sous Charles VI.

Clisson (le connétable de) sous Charles VI.

Montmorency. Il faudrait un volume pour spécifier les services rendus à l'état par cette maison.

(*k*) . . . . de Foix.

Gaston de Foix, duc de Nemours, neveu de Louis XII, fut tué de quatorze coups à la célèbre bataille de Ravenne, qu'il avait gagnée. Dans quelques éditions on lisait *Dunois*.

(*l*) Guesclin le destructeur...

Guesclin (le connétable du). Il sauva la France sous Charles V, conquit la Castille, mit Henri de Transtamare sur le trône de Pierre le cruel, et fut connétable de France et de Castille.

(*m*) Le vertueux Bayard...

Bayard (Pierre du Terrail, surnommé le chevalier sans peur et sans reproche). Il arma François I chevalier à la bataille de Marignan; il fut tué en 1523, à la retraite de Rebec, en Italie.

(*n*) . . . . et vous, brave amazone.

Jeanne d'Arc, connue sous le nom de la Pucelle d'Orléans, servante d'hôtellerie, née au village de Domremi sur Meuse, qui, se trouvant une force de corps et une hardiesse au-dessus de son sexe, fut employée par le comte de Dunois pour rétablir les affaires de Charles VII. Elle fut prise dans une sortie à Compiegne, en 1430, conduite à Rouen, jugée comme sorcière par un tribunal ecclésiastique, également ignorant et barbare, et brûlée par les Anglais, qui auraient dû honorer son courage.

(*o*) L'un fuyant avec art.

Le cardinal Mazarin fut obligé de sortir du royaume en 1651, malgré la reine régente qu'il gouvernait; mais *le cardinal* de Richelieu se maintint toujours, malgré ses *ennemis, et* même malgré le roi, qui était dégoûté de lui.

(*p*) Bienfaiteur de ce peuple...

Le peuple, ce monstre féroce et aveugle, détestait le grand Colbert au point qu'il voulût déterrer son corps ; mais la voix des gens sensés, qui prévaut à la longue, a rendu sa mémoire à jamais chère et respectable.

(*q*) Est aux pieds de ce roi...

Louis XIV.

(*r*) Quels sages, rassemblés...

L'académie des sciences, dont les mémoires sont estimés dans toute l'Europe.

(*s*) . . . . je vois Condé paraître.

Louis de Bourbon, appelé communément le grand Condé, et Henri, vicomte de Turenne, ont été regardés comme les plus grands capitaines de leur temps ; tous deux ont remporté de grandes victoires, et acquis de la gloire même dans leurs défaites. Le génie du prince de Condé semblait, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de bataille, et celui de M. de Turenne pour toute une campagne. Au moins est-il certain que M. de Turenne remporta des avantages sur le grand Condé à Gien, à Etampes, à Paris, à Arras, à la bataille des Dunes ; cependant on n'ose point décider quel était le plus grand homme.

(*t*) Catinat réunit...

Le maréchal de Catinat, né en 1637. Il gagna les batailles de Staffarde et de la Marsaille, et obéit ensuite

sans murmurer au maréchal de Villeroi, qui lui envoyait des ordres sans le consulter. Il quitta le commandement sans peine, ne se plaignit jamais de personne, ne demanda rien au roi, mourut en philosophe dans une petite maison de campagne à Saint-Gratien, n'ayant ni augmenté ni diminué son bien, et n'ayant jamais démenti un moment son caractère de modération.

(*u*) Vauban, sur un rempart...

Le maréchal de Vauban, né en 1633, le plus grand ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier, selon sa nouvelle manière, trois cents places anciennes, et en a bâti trente-trois ; il a conduit cinquante-trois siéges, et s'est trouvé à cent quarante actions ; il a laissé douze volumes manuscrits, pleins de projets pour le bien de l'état, dont aucun n'a encore été exécuté. Il était de l'académie des sciences, et lui a fait plus d'honneur que personne, en faisant servir les mathématiques à l'avantage de sa patrie.

(*x*) Luxembourg fait trembler...

François-Henri de Montmorenci, qui prit le nom de Luxembourg, maréchal de France, duc et pair, gagna la bataille de Cassel, sous les ordres de Monsieur, frère de Louis XIV, et remporta en chef les fameuses *victoires* de Mons, de Fleurus, de Steinkerque, de *Nerwinde*, conquit des provinces au roi. Il fut

mis à la Bastille, et reçut mille dégoûts des ministres.

(y) . . . . l'audacieux Villars.

On s'était proposé de ne parler dans ce poème d'aucun homme vivant; on ne s'est écarté de cette règle qu'en faveur du maréchal duc de Villars.

Il a gagné la bataille de Fredelingue et celle du premier Hochstet. Il est à remarquer qu'il occupa dans cette bataille le même terrain où se posta depuis le duc de Marlborough, lorsqu'il remporta contre d'autres généraux cette grande victoire du second Hochstet, si fatale à la France. Depuis, le maréchal de Villars, ayant repris le commandement des armées, donna la fameuse bataille de Blangis ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis, et qui ne fut perdue que quand le maréchal fut blessé.

Enfin en 1712, lorsque les ennemis menaçaient de venir à Paris, et qu'on délibérait si Louis XIV quitterait Versailles, le maréchal de Villars battit le prince Eugene à Denain, s'empara du dépôt de l'armée ennemie à Marchiennes, fit lever le siége de Landreci, prit Douay, Quesnoy, Bouchain, etc., à discrétion, et fit ensuite la paix à Rastadt, au nom du roi, avec le même prince Eugene, plénipotentiaire de l'empereur.

(z) Quel est ce jeune prince...

Feu M. le duc de Bourgogne.

(a) Un faible rejeton.

Ce poème fut composé dans l'enfance de Louis XV.

(b) Un héros que de loin...

Vrai portrait de Philippe, duc d'Orléans, régent du royaume.

(c) .... malheureux politiques.

Dans le temps que cela fut écrit, la branche de France et la branche d'Espagne semblaient désunies.

NOTES DU CHANT VIII.

(a) Ce lieutenant sans chef...

Il se fit déclarer, par la partie du parlement qui lui demeura attachée, lieutenant-général de l'état e royaume de France.

(b) Les Lorrains, les Nemours, &c.

Les Lorrains. Le chevalier d'Aumale, dont il si souvent parlé, et son frère le duc, étaient d maison de Lorraine.

Charles Emmanuel, duc de Nemours, frère u *du duc de Mayenne.*

La Châtre était un des maréchaux de la ligue qu

appèlait *des bâtards*, qui se feraient un jour légitimer aux dépens de leur père. En effet la Châtre fit sa paix depuis, et Henri lui confirma la dignité de maréchal de France.

(*c*) Et l'inconstant Joyeuse...

Joyeuse est le même dont il est parlé au quatrième chant, note première.

Saint Paul, soldat de fortune, fait maréchal par le même duc de Mayenne, homme emporté et d'une violence extrême. Il fut tué par le duc de Guise, fils du balafré.

Brissac s'était jeté dans le parti de la ligue par indignation contre Henri III, qui avait dit qu'il n'était bon ni sur terre ni sur mer. Il négocia depuis secrètement avec Henri IV, et lui ouvrit les portes de Paris, moyennant le bâton de maréchal de France.

(*d*) C'était le jeune Egmont...

Le comte d'Egmont, fils de l'amiral d'Egmont, qui fut décapité à Bruxelles avec le prince de Horn.

Le fils, étant resté dans le parti de Philippe II, roi d'Espagne, fut envoyé au secours du duc de Mayenne à la tête de dix-huit cents lances. A son entrée dans Paris, il reçut les compliments de la ville. Celui qui le haranguait ayant mêlé dans son discours les louanges de l'amiral d'Egmont son père : « Ne parlez pas de lui, « dit le comte, il méritait la mort ; c'était un rebelle. »

paroles d'autant plus condamnables que c'était à des rebelles qu'il parlait, et dont il venait défendre la cause.

(*e*) Près des bords de l'Iton...

Ce fut dans une plaine entre l'Iton et l'Eure que se donna la bataille d'Ivry, le 14 Mars 1590.

(*f*) D'Aumont, qui sous cinq rois...

Jean d'Aumont, maréchal de France, qui fit des merveilles à la bataille d'Ivry, était fils de Pierre d'Aumont, gentilhomme de la chambre, et de Françoise de Sully, héritière de l'ancienne maison de Sully. Il servit sous les rois Henri II, François III, Charles IX, Henri II, et Henri IV.

(*g*) Biron, dont le seul nom...

Henri de Gontaud de Biron, maréchal de France, grand-maître de l'artillerie, était un grand homme de guerre; il commandait à Ivry le corps de réserve, et contribua au gain de la bataille, en se présentant à propos à l'ennemi. Il dit à Henri le grand après la victoire: "Sire, vous avez fait ce que devait faire Biron, " et Biron ce que devait faire le roi." Ce maréchal fut tué d'un coup de canon, en 1592, au siége d'Epernai.

(*h*) Et son fils, jeune encore...

Charles Gontaud de Biron, maréchal, et duc et pair, *fils du précédent*, conspira depuis contre Henri IV, et *fut décapité* dans la cour de la Bastille, en 1602. On

voit encore à la muraille les crampons de fer qui servirent à l'échafaud.

(*i*) Qui depuis... mais alors...

Dans Britannicus, Agrippine, en parlant du soin qu'elle a eu de donner à Néron des instituteurs vertueux, dit:

J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même Séneque, et ce même Burrhus,
Qui depuis...Rome alors estimait leurs vertus.

(*k*) Sully, Nangis, etc.

Rosny, depuis duc de Sully, surintendant des finances, grand-maître de l'artillerie, fait maréchal de France après la mort de Henri IV, reçut sept blessures à la bataille d'Ivry.

Il naquit à Rosny en 1559, et mourut à Villebon en 1641. Il était très-brave homme de guerre, et encore meilleur ministre, incapable de tromper le roi et d'être trompé par les financiers; il fut inflexible pour les courtisans, dont l'avidité est insatiable, et qui trouvaient en lui une rigueur conforme à l'humeur économe de Henri IV.

Il composa dans la solitude de Sully des mémoires dans lesquels règne un air d'honnête homme, avec un style naïf, mais trop diffus.

Nangis, homme d'un grand mérite et d'une véritable vertu: il avait conseillé à Henri III de ne point faire

assassiner le duc de Guise, mais d'avoir le courage de le juger selon les lois.

Crillon était surnommé le brave. Il offrit à Henri IV de se battre contre ce même duc de Guise. C'est à ce Crillon que Henri le grand écrivit : " Pends-toi, " brave Crillon ; nous avons cambattu à Arques, et " tu n'y étais pas...Adieu, brave Crillon ; je vous aime à tort et à travers."

(*l*) Turenne...

Henri de la Tour d'Orliegues, vicomte de Turenne, maréchal de France. Henri le Grand le maria à Charlotte de la Mark, princesse de Sedan, en 1591. La nuit de ses noces le maréchal alla prendre Stenay d'assaut.

(*m*) Et par Armand détruite...

La souveraineté de Sedan, acquise par Henri de Turenne, fut perdue par Fréderic Maurice duc de Bouillon, son fils, qui, ayant trempé dans la conspiration de Cinq-Mars contre Louis XIII, ou plutôt contre le cardinal de Richelieu, donna Sedan pour conserver sa vie: il eut en échange de sa souveraineté de très-grandes terres plus considérables en revenu, mais qui donnaient plus de richesses et moins de puissance.

(*n*) Plus loin sont la Trimouille, etc.

Claude, duc de la Trimouille, était à la bataille d'Ivry *Il avait un* grand courage et une ambition démesurée,

de grandes richesses, et était le seigneur le plus considérable parmi les calvinistes. Il mourut à trente-huit ans.

Balsac de Clermont d'Entragues, oncle de la fameuse marquise de Verneuil, fut tué à la bataille d'Ivry; Feuquières et de Nesle, capitaines de cinquante hommes d'armes, y furent tués aussi.

(*o*) . . . et l'heureux Lesdiguières.

Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux; il commença par être simple soldat et finit par être connétable sous Louis XIII.

(*p*) Vous êtes nés Français...

On a tâché de rendre en vers les propres paroles que dit Henri IV à la journée d'Ivry: "Ralliez-vous "à mon panache blanc, vous le verrez toujours au "chemin de l'honneur et de la gloire."

(*q*) Cette arme que jadis...

La baïonnette au bout du fusil ne fut en usage que long-temps après. Le nom de baïonnette vient de Baïonne, où l'on fit les premières baïonnettes.

(*r*) Le grand Mornay le suit...

Duplessis-Mornay eut deux chevaux tués sous lui à cette bataille. Il avait effectivement dans l'action le sang-froid dont on le loue ici.

(*s*) Biron, qu'environnaient...

Le duc de Biron fut blessé à Ivry; mais ce fut au

combat de Fontaine-Française que Henri-le-Grand lui sauva la vie. On a transporté à la bataille d'Ivry cet événement, qui n'étant point un fait principal, peut être aisément déplacé.

(*t*) Le roi, qu'il a blessé...

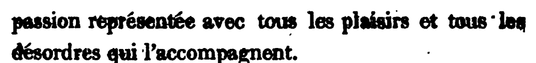
Ce ne fut point à Ivry, ce fut au combat d'Aumale que Henri IV fut blessé : il eut la bonté depuis de mettre dans ses gardes le soldat qui l'avait blessé.

NOTES DU CHANT IX.

(*a*) S'élève un vieux palais...

Cette description du temple de l'Amour, et la peinture de cette passion personnifiée, sont entièrement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la scène, comme on a mis à Rome la demeure de la Politique, parce que les peuples de l'île de Chypre ont de tout temps passé pour être très-abandonnés à l'amour, de même que la cour de Rome a eu la réputation d'être la cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit point regarder ici l'Amour comme fils de *Venus et comme* un dieu de la fable, mais comme une



passion représentée avec tous les plaisirs et tous les désordres qui l'accompagnent.

(*b*) . . . . il vole vers Vaucluse.

Vaucluse, *Valisclausa*, près de Gordes en Provence, célèbre par le séjour que fit Pétrarque dans les environs. L'on voit même encore près de sa source une maison qu'on appelle la maison de Pétrarque.

(*c*) Les chiffres de Diane...

Anet fut bâti par Henri II pour Diane de Poitiers, dont les chiffres sont mêlés dans tous les ornements de ce château, lequel n'est pas loin de la plaine d'Ivry.

(*d*) D'Estrée était son nom...

Gabrielle d'Estrée, d'une ancienne maison de Picardie fille et petite-fille d'un grand-maître de l'artillerie, mariée au seigneur de Liancourt, et depuis duchesse de Beaufort, etc.

Henri IV en devint amoureux pendant les guerres civiles ; il se dérobait quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il se déguisa en paysan, passa au travers des gardes ennemis, et arriva chez elle, non sans courir risque d'être pris.

On peut voir ces détails dans l'histoire des Amours du grand Alcandre, écrite par une princesse de Conti.

(*e*) Celle qui des Romains...

Cléopâtre, allant à Tarse, où Antoine l'avait mandée, fit ce voyage sur un vaisseau brillant d'or et orné des

plus belles peintures ; les voiles étaient de pourpre, les cordages d'or et de soie. Cléopâtre était habillée comme on représentait alors la déesse Vénus ; ses femmes représentaient les Nymphes et les Grâces ; la pouppe et la proue étaient remplies des plus beaux enfants déguisés en Amours. Elle avançait dans cet équipage sur le fleuve Cydnus, au son de mille instruments de musique. Tout le peuple de Tarse la prit pour la déesse. On quitta le tribunal d'Antoine pour courir au-devant d'elle : ce Romain lui-même alla la recevoir, et en devint éperdument amoureux (Plutarque.)

NOTES DU CHANT X.

(*a*) . . . le malheureux d'Aumale

Le chevalier d'Aumale fut tué dans ce temps-là à Saint-Denis, et sa mort affaiblit beaucoup le parti de la liguc. Son duel avec le vicomte de Turenne n'est qu'une fiction ; mais ces combats singuliers étaient encore à la mode. Il s'en fit un célèbre derrière les chartreux, entre le sieur de Marivaux, qui tenait pour les royalistes, et le sieur Claude de Marolles, qui tenait pour *les ligueurs*. Ils se battirent en présence du peuple



et de l'armée, le jour même de l'assassinat de Henri III ; mais ce fut Marolles qui fut vainqueur.

(*b*) Il crut que, sans assauts...

Henri IV bloqua Paris, en 1590, avec moins de vingt mille hommes.

(*c*) Ce détestable mets...

Ce fut l'ambassadeur d'Espagne auprès de la ligue qui donna le conseil de faire du pain avec des os de morts, conseil qui fut exécuté, et qui ne servit qu'à avancer les jours de plusieurs milliers d'hommes. Sur quoi on remarque l'étrange faiblesse de l'imagination humaine. Ces assiégés n'auraient pas osé manger la chair de leurs compatriotes qui venaient d'être tués, mais ils mangeaient volontiers les os.

(*d*) . . . . à l'ombre des autels.

On fit la visite, dit Mézerai, dans les logis des ecclésiastiques et dans les couvents, qui se trouvèrent tous pourvus, même celui des capucins, pour plus d'un an.

(*e*) Barbares, dont la guerre...

Les Suisses qui étaient dans Paris à la solde du duc de Mayenne y commirent des excès affreux, au rapport de tous les historiens du temps ; c'est sur eux seuls que tombe ce mot de barbares, et non sur leur nation, pleine de bon sens et de droiture, et l'une des plus respectables nations du monde, puisqu'elle ne songe qu'à conserver sa liberté, et jamais à opprimer celle des autres

(*f*) Une femme, grand Dieu!...

Cette histoire est rapportée dans tous les mémoires du temps. De pareilles horreurs arrivèrent aussi au siége de la ville de Sancerre.

(*g*) Il dit; et dans l'instant...

Henri IV fut si bon qu'il permettait à ses officiers d'envoyer (comme le dit Mézerai) des rafraîchissements à leurs anciens amis et aux dames. Les soldats en faisaient autant à l'exemple des officiers. Le roi avait de plus la générosité de laisser sortir de Paris presque tous ceux qui se présentaient. Par-là il arriva effectivement que les assiégeants nourrirent les assiégés.

(*h*) Il entre, au nom du Dieu...

Ce blocus et cette famine de Paris ont pour époque l'année 1590, et Henri IV n'entra dans Paris qu'au mois de mars 1594. Il s'était fait catholique en 1593; mais il a fallu rapprocher ces trois grands événements, parce qu'on écrivait un poème et non une histoire.

FIN DES NOTES.



De l'imprimerie de B. Bensley, Nelson-square.

